17 JANVIER 1953

Illinois U Library

France

N° 379 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS
CE
UMÉRO

★

20 JANVIER
RUMAN
E LA MAISON BLANCHE
PAUL MOUSSET

★

AVEC
OMBARD
UEUR DE L'ATLANTIQUE

IKE ET MOI
PAR
« MAMIE » EISENHOWER

UNE
GRANDE EXCLUSIVITÉ
DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

(VOIR PAGES 70 A 75)

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

COTON INFROISSABLE

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

Apprenez l'ANGLAIS tel qu'on le parle en ANGLETERRE

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement. Vous devez entendre parler les gens du pays même. Autrefois un séjour coûteux à l'étranger était indispensable. Maintenant, grâce à LINGUAPHONE, vous pouvez, dans des conditions accessibles à tous, apprendre une langue étrangère tout en restant chez vous, aussi facilement qu'un bébé apprend sa langue maternelle, d'abord en écoutant, ensuite imitant, enfin parlant.

La Méthode LINGUAPHONE d'enseignement par disques, vous met directement en contact avec des professeurs qui vous parlent dans leur propre langue. Vous apprenez aussi vite que vous le désirez, vous répétez les leçons aussi souvent que vous en avez besoin, vos professeurs étant toujours là pour vous guider. Dès le début, vous vous trouvez transporté dans l'ambiance de la vie du pays même et 60 heures suffisent pour que vous puissiez participer à des conversations pratiques.

Il est facile et rapide d'apprendre une langue étrangère avec LINGUAPHONE et c'est un passe-temps des plus amusants.

COURS EN 29 LANGUES
ANGLAIS - ALLEMAND - ESPAGNOL
HOLLANDAIS - ITALIEN - HÉBREU
PORTUGAIS - RUSSE - ARABE - ETC.

préparés par
200 PROFESSEURS
utilisés par
15.000 ÉCOLES
adoptés par
1.500.000 ÉLÈVES

DÉMONSTRATION GRATUITE

Si vous êtes à Paris venez prendre une leçon démonstration" sans engagement et sans frais. Tous les jours (Samedi et lundi compris) de 8 h.30 à 12 h.30 et de 14 h. à 19 h.

INSTITUT LINGUAPHONE
12, Rue LINCOLN (Champs-Élysées) PARIS-8e

GRATUIT!

Demandez cette nouvelle brochure illustrée, offerte gracieusement. Vous y trouverez tous détails sur l'étonnante méthode LINGUAPHONE et l'offre exceptionnelle d'un essai gratuit de 8 jours, dans la langue de votre choix. Écrivez dès aujourd'hui en postant ou recopiant le coupon ci-dessous.

DEMANDEZ L'ESSAI GRATUIT
INSTITUT LINGUAPHONE (Dépt. R. 43)
12, Rue LINCOLN (Ch.-Élysées), **PARIS-8e**

Veuillez m'envoyer gratuitement votre plaquette de 28 pages sur LINGUAPHONE et les détails pour faire un essai de 8 jours chez moi.

NOM.....
ADRESSE.....

"LE DIABLOTIN"

RAMONE CHIMIQUEMENT

en **5** minutes

ÉTEINT LES FEUX DE CHEMINÉE

J. LEFEBVRE
Agent général

9 bis, RUE DU Cdt-PILOT — Neuilly-sur-Seine — Tél. : MAI. 50-20

LA SUISSE en hiver soleil neige gaîté

Badrutt's **St. Moritz**

PALACE HOTEL - CHESA VEGLIA
Restaurant Tea Room

St-MORITZ — **CHANTARELLA HOUSE**

Venez chez nous en janvier. C'est alors que vous pourrez profiter de tous les avantages : chambres au midi avec balcon à des prix minima. - L'hôtel, les skilifts, l'école de ski seront moins occupés et nous aurons davantage le temps de vous gâter.
Téléphone 3 33 03 — Direction : Walter Scheel.

AROSA — **GRAND HOTEL TSCHUGGEN**

Maison de premier rang, au seuil des vastes champs de ski. - Centre de sports d'hiver. - Bar. - Dancing. - Cuisine renommée. - Tout confort.
Janvier et mars : conditions particulièrement avantageuses.
Dir. Reto Wetten-Buchli. — En été Kurhaus Tarasp.

AROSA — **HOTEL EXCELSIOR**

Maison de tout premier rang pour sportifs et familles. 100 lits, 25 salles de bains privées. Situation privilégiée, ensoleillée, à l'abri du bruit. Toutes les chambres au midi avec loggia. Orchestre, professeur de ski. A proximité des téléskis et patinoires.
Propriétaire-directeur : A. Sieber-Ott.

LENZERHEIDE — **HOTEL SCHWEIZEROF**

Grisons (1.500 m. d'alt.)
station idéale pour tous les sports d'hiver
1er rang — 180 lits
Confort moderne - milieu distingué - riche programme de variétés - Prix de pension : 19 à 28 frs s. Arrangements spéciaux en janvier et mars.
Dr G. Décurtins-Brenn, propriétaire.

Wengen — **LA BELLE STATION D'HIVER**

1.300 m. au pied de la Jungfrau
30 hôtels confortables. - Chemins de fer de montagne jusqu'à 3.500 mètres d'altitude. - 3 skilifts. - Belles descentes balisées.
Soleil - Neige - Ambiance.
Bureau de renseignements Wengen (Suisse).

Wengen
PALACE HOTEL & NATIONAL
Le premier hôtel dans un merveilleux centre de sports d'hiver.
Vous aussi, serez enchanté de notre maison.
Forfait par jour dep. Fr. 26,75
F. Borter, propriétaire.

Wengen 1.300 m. Oberland bernois
REGINA HOTEL
1er ordre, plus belle situation face Jungfrau
A 3 minutes de la gare et du centre sportif.
Bar-Ochestre.
Jos. Reinert, propr.

Adelboden — **OBERLAND BERNOIS**
TOUS LES SPORTS D'HIVER !
1.400 m. d'alt.
Route automobile ouverte. - 16 hôtels - Pensionnats. - Patinoires. - Ecole de ski. - Télésiège. - Monte-pentes.
Bureau de renseignements, Adelboden.

GSTAAD
avec ses 9 monte-pentes vous offre les plus beaux champs de ski.
Manifestations sportives et mondaines - Excellents hôtels. Renseignements : Tourist Office Gstaad.

Mürren 1650 m
Point culminant dans le bel Oberland bernois. Neige assurée - ensoleillé - protégé du vent. Idéal de Noël à Pâques pour les sports d'hiver et pour se reposer. Prix forfaitaires avantageux, y compris patinoire et **enseignement quotidien ski et patin.** 2 chemins de fer de montagne, 2 skilifts, abonnements spéciaux.

Renseignements : Office national suisse du tourisme, Paris 2e, 37, boul. des Capucines ; Nice, 22, boul. Victor-Hugo ; agences de voyages ou stations et hôtels ci-dessus.

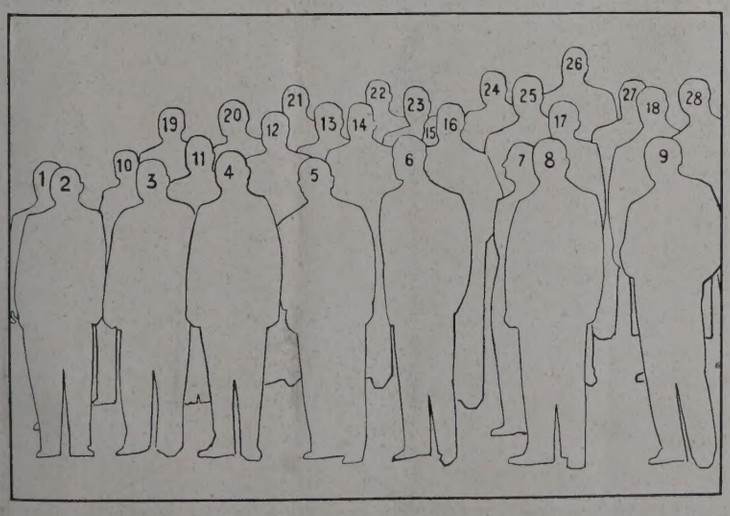
"POUR UN HOMME" PARFUM DE CARON
CARON
POUR UN HOMME
LES PLUS BELLES LAVANDES
CREATION SPECIALE DE CARON

9me ANNÉE — NUMÉRO 379

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

17 JANVIER 1953

LE MINISTÈRE RENÉ MAYER



18e GOUVERNEMENT DEPUIS LA LIBÉRATION
4e CABINET DE L'ACTUELLE LÉGISLATURE

Ayant obtenu l'investiture de l'Assemblée le 7 janvier par 389 voix contre 205, M. René Mayer s'est rendu le 8 janvier à l'Élysée pour présenter au président de la République les membres de son gouvernement.

1. PIERRE COURANT : Reconstruction et Urbanisme (indép.). — 2. L. MARTINAUD-DEPLAT : garde des Sceaux (rad.). — 3. P. COSTE-FLORET : ministre d'État chargé de la réforme constitutionnelle (M. R. P.). — 4. RENE MAYER : président du Conseil (rad.). —5. Président VINCENT AURIOL.—6. ED. BONNEFOUS : ministre d'Etat (U. D. S. R.).— 7. BOURGES-MAUNOURY : Finances (rad.). — 8. CHARLES BRUNE : Intérieur (rad.). — 9. ANDRE MARIE : Éducation nationale (rad.). — 10. PAUL BACON : Travail et Sécurité sociale (M. R. P.). — 11. GEORGES BIDAULT : Affaires étrangères (M. R. P.). — 12. J.-M. LOUVEL : Industrie (M. R. P.). — 13. DE CHEVIGNÉ : secrétaire d'Etat à la Guerre (M. R. P.). — 14. ROBERT BURON : Affaires économiques (M. R. P.). — 15. CAMILLE LAURENS : Agriculture (paysan). — 16. FELIX GAILLARD : secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil (rad.). — 17. ANDRÉ MORICE : Travaux publics, Transports et Tourisme (rad.).— 18. JEAN MOREAU : Budget (indép.).—19. PAUL RIBEYRE : Commerce (paysan). — 20. ROGER DUCHET : P. T. T. (indép.). — 21. JEAN LETOURNEAU : ministre des relations avec les Etats associés (M. R. P.). — 22. ANDRE BOUTEMY : Santé publique et Population (paysan). — 23. JACQUES GAVINI : secrétaire d'Etat à la Marine (indép.). — 24. ÉMILE HUGUES : secrétaire d'État à la présidence du Conseil : Information (rad.). — LOUIS JACQUINOT : France d'outre-mer (indép.). — 26. RENE PLEVEN : Défense nationale (U. D. S. R.). — 27. H. BERGASSE : Anciens Combattants (A. R. S.).—28. PIERRE MONTEL : secrétaire d'Etat à l'Air (indép.). — (M. HENRI QUEUILLE, vice-président du Conseil, ne figure pas dans ce groupe.)

IKE ET MOI, PAR « MAMIE » EISENHOWER...

LEUR DERNIER NOËL AVANT LA MAISON BLANCHE. « Ike » et « Mamie » viennent de passer le Noël familial dont les charges officielles leur interdiront peut-être, durant les quatre années à venir, de goûter les joies. Entre sa femme, sa belle-fille — dont le mari combat en Corée — et ses petits-enfants, le nouveau président des U. S. A. a joué au chemin de fer.

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

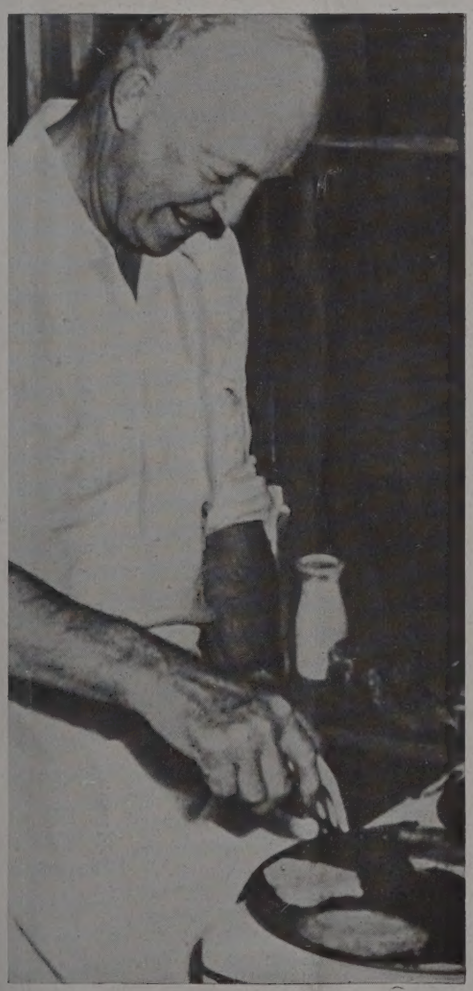
PROPOS RECUEILLIS PAR

MARTHA KEARNEY

Voici un document émouvant,

parce que profondément humain, sur la personnalité du président des États-Unis, le général Dwight Eisenhower. Il nous décrit « Ike » vu par la personne qui le connaît le mieux, qui l'approche plus souvent que quiconque au monde : sa propre femme.

C'est toute l'histoire des penchants, des qualités, des habitudes du grand général américain que « Mamie » nous conte. Elle décrit comment elle fit la conquête de celui qui est devenu son mari, comment ils ont réussi à faire un ménage heureux ; pourquoi le général Eisenhower, au moment de choisir sa carrière militaire, opta pour l'armée plutôt que pour l'aviation.



Le nouveau président, qui excelle en l'art d'être grand-père, possède également des talents de chef... dans tous les sens du terme.

En « Ike » et « Mamie », ce couple de jeunes amoureux continue à vivre depuis trente-six ans.

LE JEUNE SOUS-LIEUTENANT DE WEST POINT MENA MA CONQUÊTE COMME UNE CAMPAGNE MILITAIRE

IKE, MON AMOUREUX DE TOUJOURS

Lorsque vous demandez à celle que l'Amérique entière désormais n'appelle plus que « Mamie » Eisenhower pourquoi elle aime son mari, elle vous répond tout d'abord par un rire jeune et franc, un rire de jeune fille, puis elle vous dit : « Ike est mon amoureux. » J'ai toujours pensé à lui dans le passé comme une femme pense à son amoureux, et je continue à le faire.

» Bien sûr, il a également été mon mari durant ces merveilleuses trente-six années, mais je n'ai jamais rencontré un autre homme qui pût se mesurer avec lui. »

Mince, brillante, féminine cent pour cent dans sa robe de chambre rouge sombre, Mamie devient grave lorsqu'elle remonte dans ses souvenirs. Elle réfléchit, comme toutes les femmes du monde commencent par le faire lorsqu'on les interroge au sujet de leur mari :

« Lorsque je rencontrai pour la première fois Dwight Eisenhower, alors sous-lieutenant tout frais émoulu de l'école, en octobre 1915, il n'était pour moi qu'un soupirant parmi d'autres. J'avais dix-huit ans, je m'étais rendue à San Antonio pour l'hiver, et j'y passais des heures merveilleuses.

» Je dois dire que je n'ai jamais pensé qu'il fût un homme séduisant ; aujourd'hui encore, je ne le pense pas. Mais il porte sur son visage une qualité qui est supérieure, beaucoup plus inhabituelle et beaucoup plus difficile à qualifier que le charme proprement dit.

» Il a un bon visage : un visage dans lequel brille un regard tout particulier. Il porte sur sa figure une douceur que sa mère montrait déjà, et il est le seul de ses quatre enfants qui lui ressemble. »

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

UN HOMME FORT

Si l'on demande à Mamie ce qui l'impressionne le plus dans son mari, elle répond immédiatement, sans un seul instant d'hésitation. Sa réponse, la voici :

« Le mot qui le qualifie le mieux, pour autant que je puisse juger, est le mot « fort ». Et ce mot s'applique tout aussi bien dans le sens spirituel que dans le sens psychologique et physique. Rien d'autre que « fort ».

Il est naturellement d'autres qualités qui font qu'une femme aime un homme. J'ai posé la question à Mamie. Elle m'a répondu :

« Outre sa force et sa fermeté, il est l'homme le plus réfléchi, le plus raisonnable et le plus sentimental que j'aie connu. Par exemple : il n'oubliera jamais un anniversaire.

» Même pendant la guerre, il s'arrangea pour que des fleurs et des messages me fussent apportés à l'occasion de toutes les dates importantes de notre vie. Je ne vois pas comment il a pu le faire. Mais le fait est qu'il y est toujours parvenu.

» De temps à autre il s'arrange pour m'envoyer des fleurs sans qu'il soit question de date importante, et il y joint un petit mot gentil. C'est presque plus agréable de le recevoir alors que je ne m'y attends pas qu'à l'occasion de quelque fête de famille. »

Aucune femme n'a jamais pu résister au désir de vous conter ce qu'elle éprouva lorsqu'elle tomba amoureuse de l'homme auprès duquel elle voulait passer son existence. Et Mamie Eisenhower ne pouvait faire exception.

Elle m'a dit :

« La première fois que je me rendis compte qu'il éprouvait quelque chose de réellement sérieux à mon égard, ce fut lorsqu'il m'apporta un présent alors que je ne m'y attendais pas. La chose me contraria quelque peu, car je n'étais pas là pour le recevoir lorsqu'il arriva chez nous à cette occasion.

SON PREMIER PRÉSENT

Je l'avais rencontré en octobre, et il m'avait plu. Cependant, je continuai à sortir avec d'autres jeunes gens. Mon anniversaire tombe le 14 novembre ; en 1915, ce jour-là fut un dimanche.

» La veille, j'étais partie pour assister à un match de football à Austito. Sur le chemin du retour vers San Antonio, dans la matinée du jour de mon anniversaire, les amis qui m'accompagnaient et moi-même fûmes pris dans un terrible orage. Il nous fallut attendre qu'il s'apaisât. Nous déjeunions généralement sur le coup de 2 heures à la maison. Mes parents attendaient, mon gâteau d'anniversaire attendait, et Ike lui aussi attendait. Mais je n'arrivai chez nous que plusieurs heures plus tard.

» Une fois arrivée, je me rendis compte pour la première fois que le jeune sous-lieutenant décochait des regards furieux aux jeunes gens qui m'avaient accompagnée. Je commençai alors à penser à lui beaucoup plus sérieusement. »

Il faut cependant plus que des regards courroucés pour faire un roman d'amour. Mais Mamie Eisenhower, dont les yeux bleus brillent d'un regard clair, n'hésite pas à me conter la suite des événements, qui, bien que trente-six ans se soient écoulés depuis, est restée gravée dans sa mémoire.

Elle dit :

« Je me rendis clairement compte des intentions de Ike à l'occasion de cette fête.

» En 1915, les seuls présents corrects qu'un jeune homme pût offrir à une jeune fille n'étaient que les fleurs et les bonbons. Ike s'était arrangé pour aller à San Antonio et en ramener à mon intention la plus grosse boîte de chocolats qu'il eût pu trouver dans toute la ville.

» Je me souviens parfaitement de cette boîte. Elle était magnifique. Son couvercle était orné de roses naturelles et elle était entourée d'un ruban d'un bleu profond. Très longtemps j'ai précieusement conservé ce ruban, que j'ai perdu durant tous les voyages que nous avons dû faire ces dernières années. »

Mamie Eisenhower, qui fait penser à une jeune épousée plutôt qu'à une femme mariée depuis trente-six ans, et encore moins à une charmante grand'mère, affirme que Ike organisa sa cour tout comme une campagne militaire en bonne et due forme. Elle consent à avouer que la stratégie pratiquée était parfaite.

Elle déclare à ce sujet :

« Après mon anniversaire, Ike commença à faire partie de la maison. Si je devais aller quelque part, il y venait aussi, avec papa et maman. Dés Noël cependant il ne fut plus question de sortir en autre compagnie que la sienne, car je savais désormais qu'il était mon amoureux pour de bon. »

Mamie porte encore la bague de fiançailles, exactement semblable à celles qu'offrent les élèves de West Point.

A propos de son anneau de mariage, elle déclare :

« Par suite des circonstances, mon anneau de mariage ne porte pas gravée, comme il se devrait, la date de notre union : 1er juillet 1916. Cela parce que c'est tout juste si j'eus cette bague à temps pour nous marier.

MARIAGE PRÉCIPITÉ

Nous dûmes, en effet, nous marier plus rapidement que nous ne nous y attendions ; Ike avait été averti d'avoir à se tenir prêt à partir, aux côtés du général Pershing, pour le Mexique. J'avais déjà choisi la bague et elle avait été mise de côté pour moi par le bijoutier.

» Nous fûmes dans l'obligation de nous marier dans une telle hâte que Ike dut convaincre le joallier d'ouvrir sa boutique un dimanche matin afin d'avoir ma bague. Nous n'avions vraiment pas le temps d'y faire porter la moindre inscription sentimentale. »

Mais les deux petits-enfants de Mamie sont maintenant auprès de nous. Et cette jeune grand'mère glisse dans leur bouche, déjà ouverte, un bonbon qui la fait se refermer. Et elle me dit d'un ton pensif :

« Aujourd'hui, avec trente-six ans de recul, je puis dire que, à mon point de vue, le mariage est la chose la plus merveilleuse qui soit au monde, bien que Ike et moi puissions goûter maintenant à cette chose presque aussi merveilleuse qu'est celle d'être grand-papa et grand'maman.

» Je recommande de tout cœur l'une et l'autre. »

J'AI UN MARI CHARMANT QUI NE S'OCCUPE PAS DE MES COMPTES

Après trente-six années passées auprès de Ike, Mamie Eisenhower a le sentiment que c'est ce qu'un homme fait — et non pas ce qu'il dit — qui renforce ou brise un mariage. Elle s'explique :

« Avant de nous marier, Ike me confessa qu'il avait un « caractère tout bonnement terrible ».

» Depuis trente-six ans maintenant, j'attends que ce « caractère terrible » me donne un échantillon de ce qu'il peut faire. Je crois que si mon mari a du caractère, je dois toutefois perdre tout espoir de le voir manifester ce qu'il a d'effrayant.

» Ike est tout simplement incapable d'éprouver une colère véritable, profonde. Jamais, au grand jamais, il ne garde rancune. Si quelqu'un lui fait du tort ou manque de loyauté à son égard, il cesse tout simplement de considérer que cette personne existe pour lui. Cette personne ne fait plus partie de sa vie.

» A dire vrai, je ne puis me souvenir d'aucun cas dans lequel il ait été réellement en colère. »

Mais Mamie admet cependant que son mari est très capable d'éprouver une véritable répulsion. Elle m'a dit à ce sujet :

« Je dois dire que certaines choses l'irritent. Je puis citer les panais, le téléphone et les bruits de la ville. C'est à peu près tout.

» Les panais sont à peu près la seule chose qu'il refuse positivement de manger. Sa mère habitua ses enfants à manger tout ce qui était servi sur la table. Il s'est plié à cette habitude et continue à l'observer — à moins qu'on ne serve des panais.

» Pour ce qui est du téléphone, le nôtre est toujours placé de mon côté, à la tête du lit, et il est là sous ma propre responsabilité. Ike peut placidement demeurer dans la même pièce et refuser de décrocher le récepteur, bien que l'appareil sonne depuis plusieurs minutes.

» Il n'aime pas parler au téléphone. »

Mamie ajoute franchement qu'en ce qui la concerne il lui est indifférent de répondre au téléphone à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. De nuit, confesse-t-elle, elle a quelquefois du mal à se rendormir, tandis que « Ike peut dormir quoi qu'il advienne ».

MOMENTS D'EMBARRAS

Le téléphone ne l'ennuie, de jour, que lorsqu'elle est fatiguée, « ou lorsque je m'occupe de notre livre de comptes, ou encore si je suis au beau milieu d'une lettre.

» Car, voyez-vous, je me suis occupée de tout notre argent depuis le premier jour de notre mariage, surtout parce que Ike voyagea beaucoup au début de notre union. Je payais toutes les factures, tandis que lui n'avait besoin d'argent que pour ses cigarettes et son blanchissage.

» S'il m'arrive de temps à autre d'avoir des ennuis arithmétiques avec mes comptes, Ike survient et m'aide à en sortir. Mais il ne me demande jamais combien nous avons d'argent ni aucun détail sur mes dépenses. »

Puis, éclatant de rire, elle ajoute :

« Cela lui causa un certain embarras lorsque notre fils John entra à West Point.

» Ike avait eu un entretien très sérieux avec Johnny et lui avait promis l'équivalent de ce qu'il lui aurait fallu pour payer ses cigarettes quatre années durant s'il se retenait de fumer jusqu'à sa promotion.

» Après de profonds calculs, Ike en déduisit qu'il lui faudrait donner une somme de 300 dollars environ à son fils si celui-ci acceptait le marché. John ayant accepté, Ike se tourna vers moi et me demanda : « Mamie, avons-nous 300 dollars ? »

LES FINANCES SONT ÉQUILIBRÉES

Mamie Eisenhower éprouve ce qu'elle qualifie de « profond orgueil personnel » quant à sa façon de gérer les finances familiales.

« Aussi peu que nous ayons pu avoir, me dit-elle, durant tout notre mariage, nous n'avons jamais dû un centime à personne. Quelquefois, il ne restait pas plus de 300 ou 400 francs en caisse, mais il y a toujours eu quelque chose dans cette caisse.

» Aussi longtemps que Ike aura confiance en moi pour ce qui est de l'argent, je tenterai de m'arranger afin que nos affaires marchent ; aussi je passe des heures à faire des comptes et à reviser mes livres. Je crois que c'est pour moi une sorte d'occupation-fétiche. »

Il n'est pas question de parler de la confiance que Ike éprouve en Mamie pour ce qui est de faire son devoir, et même au delà de son devoir. Et Mamie apprécie beaucoup cela.

Elle dit à ce sujet :

« Voyez-vous, j'achète absolument tous ses vêtements. Il déteste faire des emplettes et, même, je puis bien le dire, il refuse tout net de les faire.

» J'achète tout moi-même : ses chemises, ses cravates, son linge de corps et même ses costumes et ses chaussures.

» Il garde ce qui lui plaît et renvoie ce qui ne lui convient pas.

» Mais le pourcentage des objets rendus est très faible. »

UN MARI ATTENTIONNÉ

Mamie se fait un point d'honneur, cependant, de révéler que Ike ne manque jamais de remarquer qu'elle porte quelque chose de nouveau et de donner son appréciation à ce sujet. Elle l'appelle « un grand catapulteur de moral ».

Il est une chose que Mamie apprécie tout particulièrement chez son mari : celui-ci ne lui a jamais écrit autrement qu'en clair ; il n'a jamais recours à la sténo. Il lui écrit régulièrement lorsqu'ils doivent vivre séparés pour de longues périodes et il lui téléphone lorsque la séparation est plus courte. Mais du fait qu'il déteste intensément le téléphone c'est pour lui une action d'éclat que d'y avoir recours.

Mamie aime à dire, le visage souriant :

« Lorsqu'il est absent, il s'inquiète toujours à mon sujet, se demandant si je n'ai pas trop de travail et si je ne suis pas surmenée. Personne ne saurait espérer trouver un mari aussi protecteur.

» C'est encore une des raisons — une raison importante — qui font que j'aime mon mari. »

IL EST UN BON CHEF... PARCE QU'IL S'INTÉRESSE A TOUT

Comme chaque femme le sait, une jeune fille est un peu un jeune enfant qui désire avoir à ses côtés un homme de décision prêt à prendre soin d'elle. Et Mamie Eisenhower ne fait pas exception à la règle.

L'épouse du futur président des Etats-Unis aime à rappeler :

« J'ai appris très tôt que Ike avait de grandes idées qui lui étaient propres, et je n'ai tenté qu'en une seule occasion d'influencer une de ses décisions.

» Ike a toujours été très sérieux dans sa vie. Il a continuellement lu et étudié depuis notre mariage et ne s'est jamais contenté de s'installer dans un fauteuil et de ne rien faire. Il possède un esprit curieux, il s'intéresse à tout et fait preuve de la plus grande justesse de jugement. Je crois que c'est l'une des raisons pour lesquelles il est un si bon chef. »

Mais elle se défend tout de suite de vouloir donner l'impression que son mari est pour autant un homme renfermé. Il a, dit-elle, un sens de l'humour particulièrement développé et possède la faculté de se détendre, qui l'aide à surmonter les passages difficiles de son existence.

« J'ai souvent fait remarquer à Ike combien il était curieux qu'ayant été si heureux en ménage nous n'ayons pas la moindre idée commune pour ce qui est de la façon de jouir des moments de liberté.

» Ike se détend en chassant, en pêchant, en jouant au golf. Je le suis quelquefois, mais pendant les trente-six années que nous avons passées ensemble je ne suis jamais parvenue à éprouver le moindre enthousiasme pour ce genre de distractions.

» D'ailleurs, au cours de ces vingt dernières années je n'ai plus été capable de me livrer à des exercices fatigants. »

Mais la vie commune à la maison, selon Mamie, compense cette façon différente d'envisager la manière de passer quelques jours de repos. L'un comme l'autre évitent les boîtes de nuit et les grandes réceptions et préfèrent rester chez eux plutôt que d'aller chez des amis.

IKE II ADORE SON GRAND-PÈRE

Il y a toujours trop de mouvement à la maison. Nous aimons avoir des gens chez nous, et nous sommes toujours entourés de notre famille.

» En fait, ce qui manque le plus à Ike lorsque nous ne sommes pas chez nous, c'est de ne pas voir ses petits-enfants. Je l'ai souvent vu s'arrêter au beau milieu de son travail pour me dire, alors que nous étions en voyage :

» J'aimerais voir David. »

David, c'est Dwight Eisenhower II, la réplique vivante de Ike ; âgé de quatre ans seulement, il s'appelle lui-même Ike ou « Ike II ».

Ike II adore son grand-père et rien n'est assez important pour que le grand Ike continue à travailler lorsque Ike le petit fait irruption.

La plus belle chose qui soit au monde pour Ike II et sa jeune sœur, c'est d'être autorisés à venir s'installer dans le lit de leur grand-père le matin, lorsque la famille est à New-York. C'est tellement merveilleux que les deux enfants se réveilleront à 5 h. 30 du matin, quel que soit le temps, lorsque Mamie déclare joyeusement que Ike est prêt et qu'il veut bien les recevoir. Et elle ajoute sérieusement :

« Notre belle-fille, Barbie, occupe une place toute particulière dans le cœur de Ike. Peut-être parce que nous n'avons jamais eu tous les deux ni de sœur ni de fille. »

Ike aime bien Barbie, à ce point que Mamie se plaît à conter cette touchante histoire qui illustre la manière dont Ike demanda à son fils de ne pas écrire à son père et à sa mère pendant qu'il serait en Corée. Elle me dit, les larmes aux yeux :

« Ike ne fit que répéter à son fils les ordres qu'il reçut de sa propre mère voilà trente-six ans alors que nous venions à peine de nous marier et qu'il avait quitté notre maison pour un bon bout de temps.

» Il dit à Johnny :

« Tu n'auras pas beaucoup de temps pour » écrire pendant que tu seras en Corée, John. » Le peu de temps qui te sera laissé pour écrire, » consacre-le à écrire à ta femme. Cela vaudra » mieux. Ne t'inquiète pas de nous. Ta femme » est la seule qui doive recevoir de tes nou- » velles. »

Ce n'est pas chose facile que de résumer trente-six ans de mariage, à en croire Mamie Eisenhower. Tranquillement et sérieusement, tout comme si elle pensait encore au sous-lieutenant qui lui adressa une superbe boîte de chocolats, elle résume ainsi les enchantements que ces trente-six années ont apportés dans sa vie et dans celle de son mari :

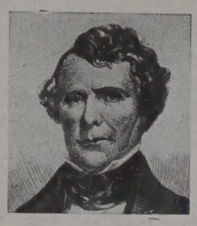
« IKE EST COMME CELA... LA QUALITÉ ESSENTIELLE DE IKE, EN DEHORS DE TOUTES SES QUALITÉS PERSONNELLES QUI FONT QU'UN MARIAGE AVEC LUI A ÉTÉ UN MARIAGE HEUREUX, C'EST SA TERRIFIANTE VITALITÉ. LORSQU'IL N'EST PAS LA, JE NE SUIS QU'A DEMI VIVANTE.

C'EST UN HOMME COMME CELA... »

« LORSQUE IKE N'EST PAS A LA MAISON, ON A L'IMPRESSION QU'UN VIDE S'EST CRÉÉ »

Copyright *France-Illustration*, Opera Mundi.

CENT ANS AVANT EISENHOWER UN GÉNÉRAL DEVENAIT PRÉSIDENT DES ÉTAT-UNIS



Le général Pierce.

Il y a dans l'histoire des rapprochements que certains qualifient de coïncidences... Au mois de janvier 1853, cent ans exactement avant que Dwight Eisenhower prît le pouvoir, un général devenait président des États-Unis. Il s'appelait Franklin Pierce. Il était né le 23 novembre 1804 à Hillsborough, dans le New-Hampshire. A vrai dire, le métier des armes n'avait pas été sa première carrière. Il avait fait des études de droit, avait été avocat. Membre de la législative du New-Hampshire, il avait été élu député au Congrès en 1833. Il s'y révélait l'un des leaders du parti démocrate, car le prédécesseur du général Eisenhower était un fervent démocrate... En 1834, il était membre du Sénat. Il démissionnait en 1842, regagnait Concordia « pour se consacrer à sa famille ». Il reprenait sa profession d'avocat. En 1847, ce fut la guerre du Mexique. Franklin Pierce s'engagea aussitôt, fut nommé colonel. Blessé, son courage et ses talents militaires — improvisés, mais réels — le rendirent très populaire. Après la bataille de Vera-Cruz, il fut nommé général.

En 1852, le parti démocrate le présenta aux suffrages des Américains, et il était élu président par 254 voix contre 42 au général Scott ; les électeurs d'il y a cent ans n'avaient le choix, on le voit, qu'entre deux généraux. Sa présidence se signala par une application assez abusive de la doctrine de Monroe. Il eut des démêlés avec le Mexique, l'Espagne, l'Angleterre, le Danemark. Il organisa des expéditions en Chine et au Japon. Il eut à lutter contre les partisans de l'abolition de l'esclavage. Il ne fut pas réélu en 1856. Chargé pendant la guerre de Sécession d'un commandement, il fut battu par les Sudistes. Il se retira de la vie politique et mourut le 8 octobre 1869.

Une nouvelle politique commence aux U. S. A.

LE 20 JANVIER A LA MAISON BLANCHE

TRUMAN CÈDE LA PLACE A IKE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
PAUL MOUSSET

New-York, janvier.

Depuis le début de l'année, le temps tourne à l'aigre. La période de Noël et les extravagantes dépenses qu'elle entraîne ne sont plus que souvenirs. Maintenant, et bien qu'elle s'efforce de ne pas trop le montrer, l'Amérique s'impatiente, l'Amérique s'énerve. « Pourquoi Truman, demandait récemment quelqu'un, n'a-t-il pas consenti, dès le 5 novembre, à débarrasser la piste ? Enfin, plus que quelques jours avant le 20 janvier... »

LE « SORTANT » S'EST MONTRÉ MAUVAIS JOUEUR

Au rebours de ce que l'on avait cru, de ce à quoi l'on avait quelque peu prématurément applaudi, M. Truman, écrit-on communément en Amérique, ne finit point en beauté. « Meilleur président qu'on ne le craignait à la mort de M. Roosevelt, il a paru s'attacher, ces derniers temps, à justifier les critiques de ses adversaires. » Chaque jour, les nouveaux élus dénoncent un nouveau scandale. Si leurs accusations se révèlent exactes, il faut admettre qu'après vingt années de pouvoir l'administration démocrate sombre dans la boue. M. Truman est-il responsable de « cette corruption, de ce désordre, de cette anarchie » que les Républicains se font un plaisir d'étaler en pleine lumière (et dont certains aspects, que d'aucuns préféraient ne point voir révéler, nous ont peut-être valu, à l'O. N. U., un renversement de la position américaine sur les problèmes nord-africains) ? Non, personnellement. Oui ! prétendent les Républicains, « en ceci que sa haine de toute supériorité intellectuelle le poussa à ne s'entourer que de médiocres, au passé souvent chargé ». Du moins — et là-dessus tout le monde est d'accord — « que ne refrène-t-il son humeur » ! Des hebdomadaires rappellent la lettre manuscrite peu tendre qu'il adressa à un critique musical, coupable de ne pas apprécier miss Margaret Truman et ses talents de cantatrice. Nul (et moins que tout autre M. Stevenson, qui sait ce qu'il lui en coûta) n'a garde d'oublier aux U. S. A. son déchaînement durant la campagne électorale. Ses « cronies » eux-mêmes, les « copains » qui, ces quatre dernières années, régirent pratiquement l'Amérique, en avouèrent leur gêne. A présent, beaucoup, du Maine à la Californie, déplorent qu'il ne se soit pas montré « meilleur perdant » et cela au lendemain d'une entrevue de « Bess » (Truman) et de « Mamie » (Eisenhower) à la Maison Blanche. Occasion domestique. « Bess » initiait « Mamie » aux secrets de l'immeuble qui, bientôt, sera le sien. Or, au moment où l'Amérique approuvait le manque apparent de rancœur du couple présidentiel, l'absence de rancune des Eisenhower, M. Truman ne s'abandonna-t-il pas, une fois encore, à sa verve, à la suite de quelques phrases prononcées, le 5 décembre, lors d'un dîner d'industriels, par le président actuel de la *Remington-Rand Co* : le général Mac Arthur...

Si celui-ci chérit la publicité autant que l'en accuse M. Truman, la presse dut combler ses vœux. Avec ce goût du sensationnel auquel résistent mal les journaux les plus sérieux, de grands titres annoncèrent, en gros : un plan Mac Arthur pour terminer la guerre de Corée et une prochaine conférence de l'ancien *Supreme Commander* et du président élu. En conclusion, sous-entendue : le miracle. Plusieurs jours s'écoulèrent. Revenus à une plus sobre appréciation des choses, les Américains se reprenaient un peu quand, le 11 décembre, M. Truman convoque presse, photographes, radio, télévision, fustige Eisenhower aussi bien que Mac Arthur, qualifie de « manœuvre démagogique » la promesse du voyage, le voyage lui-même en Corée, raille Mac Arthur, rappelle l'échec de ses prophéties sur le déroulement de la guerre, le blâme de n'être point venu se présenter à lui « comme l'exige l'étiquette militaire » après son rappel de Tokio, ricane à la pensée que ce stratège pourrait avoir un plan acceptable et finit... en déclarant que, si par hasard un tel plan existe, c'est à lui, président des Etats-Unis, et non au président simplement désigné que Mac Arthur se doit de le soumettre.

LE « TRUMANISME »

A peine M. Truman a-t-il terminé sa diatribe : intermède. En effet, un membre de son cabinet révèle que *plusieurs jours avant* la déclaration d'Eisenhower — (« Et si je suis élu, j'irai en Corée ») — M. Truman, pressé par les siens d'adopter une attitude analogue et de se rendre dans la péninsule, s'y était refusé ! L'histoire, si elle est vraie, ne manque pas de saveur. En fin de compte, la véhémence trumanesque semble procéder d'un dépit qui ne laisse pas de choquer ses compatriotes. Et les Républicains de triompher : « Le mode particulier de gouvernement du président battu avait donné naissance à un substantif : le « truma-» nisme ». Un sens nouveau d'agressivité dans l'aigreur, d'amertume après la défaite vient s'ajouter à ceux que le mot possédait déjà. » La pratique américaine du « debunking », cette manière d'iconoclastie, n'a qu'un temps. Elle s'affirme inopportune, clame-t-on d'autre part, en ce moment où, plus que jamais, les Etats-Unis ont besoin de croire en leurs idoles. Pourtant, et il convient ici de rendre double justice à M. Truman : s'il a, en 1950, avec « l'opération de police » coréenne, pris de son propre chef l'initiative du premier coup d'arrêt contre le communisme, il n'a pas hésité non plus, le 15 décembre dernier, à dénoncer l' « hystérie » animant certains sénateurs qui, sous le prétexte de pourchasser le marxisme, « cherchent à dénier aux Américains le droit de parler, de penser et de croire » autrement qu'ils ne le font eux-mêmes.

LE « GRAND CHEF BLANC » MAC ARTHUR

Sur ces entrefaites, les deux généraux se réunirent : Eisenhower et Mac Arthur. Celui-ci a-t-il vraiment un plan ? Rien de la conversation du « Grand Chef Blanc » et de son ancien subordonné n'a transpiré dans la presse. Une lecture attentive du discours Mac Arthur prouve d'ailleurs que jamais le général — qui manie l'anglais comme peu d'hommes au monde — n'a *dit* ce qu'on a voulu lui faire dire. Tout au plus peut-on déduire de phrases assez sibyllines le vœu de Mac Arthur (qu'une situation, même au salaire de 100.000 dollars par an, dans une entreprise telle que Remington-Rand ne saurait satisfaire) de jouer une fois encore un rôle d'importance mondiale. L'avenir indiquera si, comme les journaux ne craignirent pas, sur le moment, de le prétendre, l'harmonie a toujours régné entre les deux généraux, alors qu'à Chicago Mac Arthur prit violemment parti pour Taft contre Eisenhower. Ces subtilités semblent du reste dépassées.

Pour le moment, et sans nourrir d'espoirs insensés, l'Amérique veut croire à des changements réels et prochains. L'équipée du président élu appartient sans plus tarder au passé. Nul n'a contesté aux services secrets américains les lauriers qu'ils se sont tressés eux-mêmes après le voyage éclair New-York-Séoul-Hawaï-New-York. En réalité, l'embarras des quotidiens, pendant les trois premiers jours, avait alerté beaucoup de gens. La petite comédie (l'empressement autour d'un absent) qui se joua à New-York, aussi bien au quartier général républicain qu'au domicile des Eisenhower, paraîtra, dans quelques mois, puérile. Le fait demeure qu'après avoir décliné l'offre, par le président Truman, de son avion particulier « s'il tenait encore à aller en Corée... » Eisenhower s'envola pour l'autre bord du Pacifique, atterrit, regarda,

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

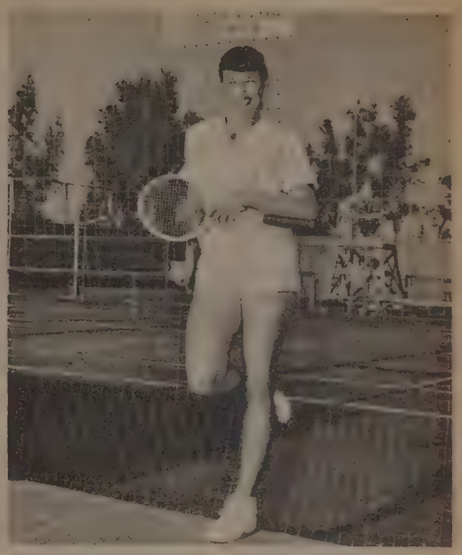
QUAND DEUX « VEDETTES » DE HAUTE MER SE RENCONTRENT

Le malentendu Le Toumelin-Bombard s'est dissipé autour d'un apéritif. Le célèbre marin breton (à gauche sur notre photographie), à qui l'on avait prêté des propos désobligeants sur le compte de son confrère ès traversées, a tenu à rencontrer celui-ci pour lui exprimer son admiration. Avant de se quitter les meilleurs amis du monde, les navigateurs solitaires ont échangé des invitations.

« Venez faire un tour à bord de mon *Kurun*, a proposé Le Toumelin.

— Entendu. Je vous prêterai *l'Hérétique*, a répondu Bombard. »

Le récit des aventures vécues par le vainqueur de l'Atlantique a suscité chez Le Toumelin une attention passionnée. Ce récit, nos lecteurs le retrouveront en page 99, sous la plume de notre collaborateur Jean Ferré.



RETOUR A LA SIMPLICITÉ

La célèbre joueuse de tennis Gussie Moran étonna le public britannique naguère en arborant sur le court des culottes de sport brodées. Elle a renoncé à toute fantaisie dans la photographie que l'on voit ici et où elle a revêtu la tenue la plus classique. Elle démontre ainsi que la pratique assidue du sport se concilie parfaitement avec la pure harmonie des lignes féminines.

LE 20 JANVIER A LA MAISON BLANCHE (SUITE ET FIN)

repartit. La randonnée s'affirmait-elle indispensable ? Sûrement pas. Les rapports des généraux Bradley et Mark Clark permettaient d'apprécier, d'Amérique, la situation. En revanche, il est regrettable que des mesures de sécurité, à priori exagérées, aient empêché les quelques dizaines de milliers de Coréens revenus à Séoul de recevoir le nouveau président, comme ils se préparaient à le faire, et même de l'apercevoir. Il y eut là, de la part des organisateurs de la tournée, une faute psychologique évidente, une incompréhension telle des souffrances imposées à un peuple, qu'une mentalité aussi étroite laisse stupéfait — et inquiet.

Le général est rentré le 14 décembre, après avoir parcouru près de 40.000 kilomètres, rencontré le président Syngman Rhee et jeté, à bord du croiseur *Helena*, les bases d'une politique sur laquelle on souhaite que l'adresse inaugurale du 20 janvier jette des lueurs. Si l'on fait abstraction d'un discours prononcé par lui, le 22 décembre, devant les dirigeants de la *Freedom Foundation*, et au cours duquel il insista sur la nécessité absolue de prendre la religion comme base de la vie nationale, on ignore encore à peu près tout de ses vues sur les problèmes actuels, à une exception près, contenue dans son allocution improvisée, lors de son atterrissage à l'aérodrome La Guardia : « Il importe de se bien persuader, en toutes circonstances, que la guerre de Corée n'est que la phase la plus dramatique et la plus pénible, *pour l'Amérique en ce moment*, de la lutte entreprise dans le monde contre l'agresseur communiste. »

UN CHEMIN HÉRISSÉ D'OBSTACLES

On chuchote qu'à cinq pages par problème le résumé des questions épineuses qu'aura à résoudre le président et celui des mesures prises jusqu'ici par la Maison Blanche remplissent trois gros volumes. Parmi ces difficultés, et en première place : la poursuite de la guerre de Corée. Personnellement, nous savons combien la situation aérienne là-bas a retenu l'attention du général. Personne ne nie plus aujourd'hui, pas même les Anglais, qui se montrèrent les adversaires les plus acharnés du général Mac Arthur, que si celui-ci avait pu exécuter librement ses plans la guerre serait finie. Il apparaît de même que, redoutant le caractère impétueux du président Syngman Rhee, Washington et quelques-unes des Nations Unies s'opposèrent à un armement intensif des Sud-Coréens, de crainte que ceux-ci ne poussassent leurs avantages jusqu'au Yalou. Quand on le connaîtra, le récit véridique des événements de ces deux dernières années réservera sans doute des surprises. Il importe en tout cas de noter qu'après avoir, durant toute la campagne électorale, mis l'accent sur le mauvais moral et les souffrances des troupes alliées en Corée, la presse, qui, presque tout entière, soutint la candidature du général, avoue maintenant que jamais aucune armée n'a combattu dans des conditions « plus confortables » et a rarement manifesté plus de mordant. (Ce que nous avions indiqué ici-même, le 19 avril 1952, dans le numéro 340 de *France-Illustration*...)

Quoi qu'il en soit, un optimisme, voulu, s'affiche un peu partout en Amérique. La formule courante s'énonce : « Ça va bientôt être au tour de l'U. R. S. S. de se demander ce que *nous* allons faire, et non plus *à nous* de remédier aux initiatives de Moscou. » Il semble, en effet, que la passivité reprochée à M. Truman (non sans quelque inconséquence) doive céder la place à une attitude dont l'énergie devra évidemment, si l'on ne veut s'engager dans des aventures redoutables, s'appuyer sur une force réelle. Cela ne signifie pas, laisse-t-on entendre dans les alentours du *Commodore Hotel*, que la vieille diplomatie ne recouvrera pas avant peu une partie de son ancien rôle, ni que les avances de Staline seront découragées. A dire vrai, le peu d'éléments dont on dispose inciterait à recourir aux offices des devins professionnels. Du moins croyons-nous pouvoir affirmer que l'Administration républicaine s'attachera à se concilier, à regrouper ses alliés plutôt qu'à se les aliéner en cherchant à les affaiblir. (Il reste à souhaiter, en ce qui nous concerne, que la presse renonce à emboucher la trompette de l'anticolonialisme et accepte de se plier à un compte rendu complet et objectif des réalités. L'opinion est si mal éclairée que quelqu'un nous demandait l'autre jour ce qu'était cette « baie de Tunis » dont on parle tant depuis quelques semaines...)

LE FRONT CORÉEN, PROBLÈME N° 1

Pourtant, à l'aube de 1953, et alors que, sans chercher plus loin, les Républicains se rendent compte que, malgré le rejet ironique par l'U. R. S. S. du plan indien de paix en Corée, l'Inde et Moscou restent unis, on se doit de relever les obstacles qu'aura, dès la fin de sa lune de miel avec l'Amérique, à surmonter le président Eisenhower, et à l'intérieur même du parti dont il a fait triompher les couleurs. Qu'on l'admette ou non, la lutte est d'ores et déjà ouverte entre M. Taft, leader de la majorité au Sénat, et lui ; entre lui et certains de ses partisans de Chicago, qui acceptent mal de n'avoir pas été consultés lors de la nomination de divers membres du nouveau cabinet ; entre les Républicains favorables à une réduction des impôts et les apôtres de l'équilibre budgétaire. A contre-cœur il lui faudra appeler les pères de famille, exemptés jusqu'ici de service. Cela dit, le problème n° 1 reste celui des munitions pour le front coréen. Pas d'action sérieuse là-bas sans stocks énormes. (Ils sont à présent presque inexistants.) Or, même en accélérant la production, il ne semble point qu'on puisse parvenir à accumuler les quantités requises d'obus de tout calibre avant l'été prochain. Comme d'habitude, ces vérités se verront portées avec réticence à la connaissance du public par une presse qui laissait encore tout récemment entendre que le général saurait, à bref délai, terminer le conflit coréen « dans l'honneur et la dignité »...

EN MARGE DE LA DERNIÈRE CRISE

BONNE CHANCE, MONSIEUR MAYER !

DURANT les longues négociations nocturnes qui ont précédé la formation du cabinet René Mayer, certaines manœuvres de « couloir » ne procédaient certes pas du souci de faciliter la tâche du nouveau président du Conseil !

On s'est efforcé, notamment, de donner au remplacement de M. Robert Schuman par M. Georges Bidault au Quai d'Orsay une interprétation nettement tendancieuse. Des propos qui étaient davantage l'expression de déceptions personnelles ont été recueillis comme paroles d'évangile par des informateurs qui se sont empressés de les transmettre à l'étranger.

On y représentait le départ de M. Schuman comme signifiant un changement profond d'orientation à propos du traité de la Communauté de défense européenne.

De tels commentaires ne pouvaient que provoquer dans les grandes capitales des réactions compréhensibles. A Washington, le général Bradley, qui préside l'état-major interarmes des U. S. A., a déclaré devant la commission des forces armées de la Chambre des représentants que la mise en sommeil par le gouvernement René Mayer des accords en question créerait pour la défense de l'Europe « une situation très sérieuse ».

Or rien n'est plus faux que ces rumeurs imprudemment mises en circulation. Il n'y a aucune « révolution diplomatique » en perspective dans ce domaine de la politique européenne. L'adhésion de la France à cette politique n'a pas été le fait de la volonté d'un homme, mais de celle du gouvernement tout entier, et c'est au nom du gouvernement et non d'un ministre qu'ont été pris les engagements concernant le Pacte Atlantique.

Cette politique, si sérieuses que soient les réserves formulées sur les modalités du Traité de Paris, demeure celle du nouveau gouvernement.

La présence à sa tête de M. René Mayer, dont on n'ignore pas la position qu'il a prise au sujet de l'armée européenne — autant que le maintien de M. René Pleven au département de la Défense Nationale — suffirait à en témoigner. Au cours de ses entretiens, M. René Mayer avait eu de M. Henri Bonnet, notre ambassadeur à Washington, la confirmation qu'aucun gouvernement ne pourrait se refuser à déposer les traités en question sans compromettre sérieusement les rapports franco-américains.

Au reste, dans la déclaration liminaire à l'investiture, le président du Conseil a marqué avec force que la construction de l'Europe demeurait la pierre angulaire de la politique extérieure française.

« Tout gouvernement français, a-t-il précisé, devra dans un proche avenir soumettre à l'Assemblée nationale les textes des deux traités en vue de leur étude aux fins d'une ratification sur laquelle le parlement souverain statuera. »

Et l'on n'imagine pas comme possible qu'à ce moment un gouvernement se résignât à jouer les Ponce Pilate en restant indifférent à un débat où se trouvent en jeu à la fois le sort de la France, celui de l'Europe et les principes mêmes sur lesquels reposent la civilisation occidentale comme la communauté atlantique.

DÉPARTS ET TENSION A BERLIN

CETTE image préfigure-t-elle ce que sera l'armée européenne ? Elle nous montre le général français Carolet passant en revue, à Berlin, les soldats de la police d'alerte des secteurs occidentaux de la ville. Ceux-ci allaient, quelques instants après, défiler aux côtés de contingents américains, britanniques et français. Au cours de cette imposante cérémonie militaire, le général Carolet a fait ses adieux aux forces françaises d'occupation, qu'il commandait depuis plus de deux ans. En même temps que le général Carolet, le général Matthewson quittait le commandement du secteur américain. Ainsi, succédant à une année qui s'achevait par le meurtre de deux policiers, l'un occidental, l'autre oriental, 1953 s'ouvre sur le départ de deux chefs connaissant bien l'un et l'autre la situation et dont la prudente diplomatie s'était toujours ingéniée à limiter la portée des incidents. On n'en peut guère augurer pour les mois à venir un relâchement de la tension régnant entre les anciens alliés dans la capitale qu'ils ont conquise.

AUX QUATRE COINS DU MONDE (SUITE)

IL Y A UN AN MOURAIT DE LATTRE
L'HOMMAGE ÉMOUVANT D'UN SOLDAT D'INDOCHINE

E premier anniversaire de la mort du maréchal de Lattre de Tassigny a été célébré le 11 janvier. Une cérémonie religieuse s'est déroulée en l'église Saint-Louis des Invalides. Le soir, les anciens de la Ire armée ont ravivé la flamme à l'Arc de Triomphe. D'Indochine nous est parvenue, à l'occasion de cet anniversaire, une lettre émouvante qui dépeint bien le chef glorieux tel qu'il apparut à ceux qui servirent sous ses ordres. L'auteur de cette lettre se bat comme sergent en Indochine :

J'ai combattu, nous dit-il, *dans les rangs de la Ire armée, puis de nouveau en Indochine sous le commandement du maréchal de Lattre. Sur le Rhin comme au Tonkin, il donnait à tous cette impression d'infaillible sûreté dans la décision qui inspire la confiance. Et, de fait, nous avions en lui une confiance totale. Avec lui on avait la certitude d'être commandé. Pas de flottements, pas d'atermoiements. A tous les échelons, une autorité ferme se faisait sentir.*

Assurément, le soldat, qui est par nature rouspéteur, n'acceptait pas toujours sans maugréer le régime rude auquel il était soumis. De même, *Lattre était un chef terriblement exigeant. C'est un fait pourtant qu'il obtenait des hommes infiniment plus que quiconque. Pourquoi ? Parce que nous savions que ce n'était pas seulement au soldat qu'il demandait beaucoup. Ses exigences s'appliquaient à tous. Et nous savions aussi qu'il payait de sa personne et n'épargnait jamais sa peine. On sentait qu'il comprenait ses subordonnés, qu'il avait pour eux une affection véritable. Il savait faire passer en eux son esprit combatif. C'est pourquoi ce chef rigide était aimé.*

Aucun hommage sans doute n'aurait été plus sensible au maréchal que ce jugement. Mais il convient de ne pas oublier l'œuvre diplomatique accomplie par le grand soldat. Il sut, au cours de son voyage à Washington, persuader les Américains que la France, en Indochine, combattait pour tous les peuples libres et qu'on ne pouvait la laisser supporter seule le poids de cette lutte qui est le pendant de celle que les Américains poursuivent en Corée. Ce sont des aspects identiques de la lutte contre le communisme. Nul mieux que le général Eisenhower ne peut comprendre cette situation et la faire comprendre au grand pays dont il va assumer la direction.

HOMMAGE A NOS SOLDATS DE CORÉE

Les blessés français viennent d'être à l'honneur. Ils avaient été à une dure peine puisqu'ils appartenaient au bataillon qui permet au drapeau tricolore de flotter, en terre coréenne, aux côtés des autres étendards des Nations Unies. Le général Ridgway, le maréchal Juin, M. Pierre de Chevigné, secrétaire d'Etat à la Guerre, et M. Chunkyu-Yong, ministre de Corée à Paris, assistaient, sur l'esplanade du château de Saint-Germain-en-Laye, à la cérémonie d'hommage à ces combattants à qui leur bravoure a valu trois citations présidentielles américaines, une citation présidentielle coréenne et quatre citations à l'ordre de l'armée française.

Après que le général Monclar, au nom du gouvernement américain, eut remis un fanion d'honneur bleu et rouge au commandant Barthélemy, chef du centre du bataillon, dix-huit officiers, sous-officiers et soldats reçurent des décorations américaines, coréennes et françaises.

La cérémonie se termina par l'inauguration d'un monument aux morts du bataillon.

PROPOS DU SCEPTIQUE

Si l'on s'est gentiment massacré l'autre jour à Karachi — capitale d'un de ces pays qui, soit dit par parenthèse, reprochent à la France ses exactions et ses violences « colonialistes » — il n'est pas indifférent de noter le rôle essentiel que tinrent dans cet événement les J3 de la localité. « Des bandes de gosses, armés de bâtons, arrêtent tout trafic », câbla d'abord le correspondant d'une agence officielle qui, réflexion faite, rectifia ainsi son information : « Lire des bandes de jeunes gens, etc. » Gosses ou jeunes gens, il s'agissait de citoyens dont le palais était encore agacé par la saveur du lait maternel puisque leur premier souci fut de mettre à sac les débits de boissons. Sous toutes les latitudes, en effet, c'est à leur degré de résistance aux liqueurs fortes que les adolescents civilisés mesurent leur degré de virilité.

L'exemple de Karachi retiendra sûrement l'attention des sociologues, car il illustre de manière frappante — dans tous les sens du terme — l'irruption de la jeunesse moderne dans les affaires publiques. Bien finie, l'époque où des parents abusifs maintenaient leurs rejetons dans les liens d'une discipline féroce, leur interdisant même de faire entendre leur voix à la table familiale sous le prétexte étymologique que l'enfant est « celui qui ne parle pas ». L'hypothèque millénaire est levée. « Celui qui ne parle pas » prend la parole là où il lui plaît de la prendre et jusque sur le forum. Mitraillette à l'appui, quand la nécessité l'exige.

N'accablons pas d'ailleurs le lointain Pakistan. En Tunisie et au Maroc ce sont bien souvent les « moins de quinze ans » qui prennent en main l'étendard de la révolte et le poignard de la « libération ». Aux Etats-Unis on institue des « gouvernements d'enfants » ; rapportant le fait, un grand hebdomadaire féminin s'extasie sur le cas d'une fillette qui, nous apprend-il, « est plus forte en démocratie qu'en arithmétique ». Quant à la France, elle bat, une fois de plus, tous les records de l'émancipation politique. On y a vu des marmots au biberon « signer » l'appel de Stockholm ou d'autres manifestes aussi puissamment charpentés. Preuve supplémentaire que nous assistons à un mouvement irrésistible : on peut être aujourd'hui député à vingt et un ans et sénateur — sénateur ! — à trente-cinq alors qu'il en fallait vingt-cinq et quarante avant la guerre.

Après tout, soit. Place aux jeunes ! Et grand bien leur fasse... Voici cependant que dans le temps même où la politique s'efforce d'avancer l'heure où l'homme sort de l'enfance, la médecine s'efforce de retarder celle où il y retombe. Sans doute faut-il se féliciter que, par ce moyen, des talents neufs s'ajoutent en nombre sans cesse croissant à des talents plus éprouvés. Mais, à ce train, où donc nos petits-neveux prendront-ils le temps d'être heureux ?

AUX QUATRE COINS DU MONDE... (SUITE)

TÉMOIGNAGE POUR UN MARIN

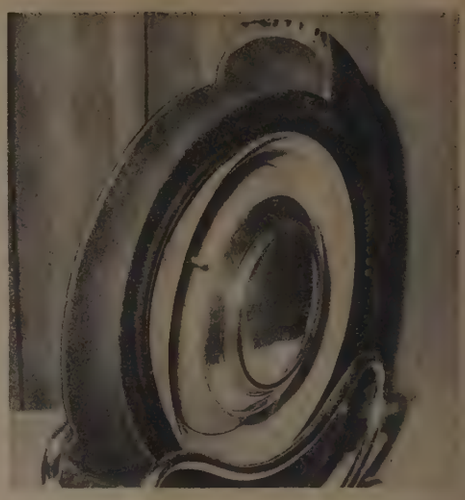
Alors que le commandant Bourde attend de savoir s'il répondra devant la justice maritime de la perte du *Champollion*, certains de ses anciens passagers lui gardent un souvenir reconnaissant, notamment les volontaires du premier bataillon français partant pour la Corée, en octobre 1950. Mieux que personne ils savent la vigilance du commandant. Ils n'ont surtout garde d'oublier la dernière nuit devant Pusan, tandis que l'*Athos II* « faisait le bouchon » dans un chenal miné, et où le commandant Bourde montra là une fois encore à tous ce qu'est un grand marin.

PLUS DE CREVAISONS ?

Depuis le remplacement des premiers « bandages » pleins par les modernes « pneumatiques », une question n'a cessé de préoccuper les spécialistes de l'automobile et, plus encore, les usagers de la route : celle de la crevaison, incident malheureusement banal et qui n'est pas sans danger. De multiples procédés « infaillibles » — de la dose de caoutchouc liquide introduite par la valve jusqu'aux ressorts compensés imaginés récemment par un ingénieur italien — n'avaient eu qu'un succès de curiosité.

Cette fois, le pneu increvable, qui équipe déjà près d'un million de véhicules aux U. S. A., a fait ses débuts officiels en France, à l'occasion d'une démonstration concluante au cours de laquelle des voitures de série ont franchi sans dommage des planches hérissées de clous de bonne taille. La fragilité du pneumatique classique tenant à la chambre à air, celle-ci est désormais supprimée, l'étanchéité de l'enveloppe étant assurée par une couche interne de caoutchouc synthétique à base de butyl, agissant à la façon d'un mastic. L'enveloppe est maintenue fortement contre la jante grâce à une série de cannelures concentriques et à la pression de l'air à l'intérieur. La valve, obligatoirement solidaire de la jante, est fixée par un écrou et des joints de caoutchouc.

Tout ceci ne fait pas encore le pneu increvable, mais il ne reste plus qu'à ajouter encore une couche de mélange plastique, à base de



butyl non vulcanisé cette fois. Dès qu'une perforation se produit, le trou est instantanément obturé par la pâte plastique qui y pénètre, de l'intérieur, sous l'effet de la pression.

Bien sûr, le prix du nouveau pneu est sensiblement plus élevé que celui du pneu « crevable » — la différence est d'environ 40 % — mais l'amortissement serait singulièrement rapide pour qui tient compte non seulement du coût des réparations, mais aussi des *impedimenta* que présente un changement de roue... sous une pluie battante.

LE DRAME DE NECKER : LA GREFFE DU REIN ET SON AVENIR

La greffe rénale tentée à l'hôpital Necker-Enfants-Malades sur le jeune Marius Renard a donné naissance à bien des propos erronés. Ce drame a été traité d'une manière sentimentale, émouvante assurément, mais qui risque de dissimuler aux profanes la portée réelle de la tentative. Assaillis de questions, les spécialistes responsables de l'opération se sont, bien entendu, refusés à toute déclaration. Cependant, en dehors de la poursuite de l'information « sensationnelle », il est possible de voir clair sur la question. C'est cette mise au point que nous avons voulu faire ici, le praticien à qui nous l'avons demandée conservant, il l'a voulu ainsi, l'anonymat.

C'est le 18 décembre donc que le jeune Marius Renard, de Beauvais, fit une chute d'un échafaudage, à la suite de laquelle il devint nécessaire de procéder à l'ablation du rein qui avait été irrémédiablement lésé dans l'accident.

Peu après cette ablation, le jeune opéré ne pouvant plus uriner du tout, on s'aperçut qu'on lui avait ôté non pas un seul rein sur deux — ce qui eût été le cas normal — mais un rein unique : un être humain sur 1.500 environ naît en effet avec un rein unique au lieu de deux.

Vivre avec un seul rein est possible. Sans rein du tout, le seul espoir du jeune Renard restait la greffe d'un rein étranger, opération qui, jusqu'ici, n'a jamais été réussie.

Depuis plusieurs décennies on poursuit ici et là, de façon plus ou moins suivie, une expérimentation sur le chien qui permet de poser, a priori, les principes suivants :

1° L' « autogreffe » (greffe sur une partie quelconque du corps d'un être vivant d'un rein prélevé sur cet être même) réussit pratiquement toujours. Des chiens ont survécu — et survivent — plusieurs années avec leur rein greffé, par exemple, dans le cou ;

2° L' « homogreffe » (greffe sur un animal d'un rein prélevé sur un animal de même espèce) ne réussit pas : le rein greffé meurt... Il semble exister entre le rein greffé et l'organisme récepteur une incompatibilité analogue à celle qu'on connaît maintenant entre le sang d'un donneur, en matière de transfusion, et celui d'un récepteur de groupe sanguin et de « facteur rhésus » (Rh) différents.

Les tentatives faites sur l'homme, à la lumière de cette expérimentation animale, ne sont pas nombreuses : une quinzaine dans le monde, dont une dizaine en France. A ce jour il semble que l'on puisse se risquer à énumérer quelques conditions du succès d'une « homogreffe » rénale humaine :

1° L'organisme récepteur doit être sain : c'est-à-dire qu'il doit souffrir de troubles d'ordre rénal dus à un accident, et non pas — comme ce fut le cas l'an dernier pour une jeune Bretonne — à une maladie, qui complique les observations et rend plus aléatoire encore le succès ;

2° L'organisme du donneur doit être sain. C'est pourquoi les tentatives faites jusqu'à présent ont fait appel au rein d'un condamné à mort exécuté ou d'un individu décédé à la suite d'un accident ayant occasionné par exemple un traumatisme ;

3° Le récepteur et le donneur doivent avoir des sangs analogues (même groupe sanguin, même facteur rhésus)...

4° ... et appartenir à la même famille, pour éviter autant que possible des phénomènes d'incompatibilité organique qui empêchent la greffe de « prendre ».

Mais lors des tentatives précédentes, faites « la main forcée » sur des malades appelés à mourir à bref délai, l'échec avait suivi une opération chirurgicale pourtant réussie.

On allait s'apprêter à tenter la greffe sur le jeune Renard avec un rein prélevé sur un blessé du crâne immédiatement après sa mort. « Heureusement », le blessé mourut trop tôt, nous l'avons dit. La mère offrit un de ses reins, mettant un atout de plus entre les mains du chirurgien.

Marius Renard en apportait un autre, capital du point de vue de ses chances de survie et de l'intérêt scientifique de la tentative : étant né avec un seul rein, il n'en aurait plus d'autre, après la greffe, que celui de sa mère. Les risques d'incompatibilité organique entre le rein greffé et le (ou les) rein (s) restant (s) étaient écartés. En outre, il serait possible de brancher l'uretère du rein greffé à l'extrémité de l'uretère du rein enlevé. A l'issue de l'opération il se trouverait donc dans les mêmes conditions anatomiques qu'avant son accident, au lieu que les chirurgiens opérant jusqu'ici des greffes rénales avaient dû brancher l'uretère du rein étranger directement sur la peau, avec les risques d' « infection ascendante » qu'une telle technique comporte.

Dans l'état actuel de nos connaissances, autrement dit, toutes les conditions favorables au succès étaient, semble-t-il, réunies.

Si le jeune homme mourait, les circonstances du décès ouvraient des perspectives dont bénéficieraient les futurs opérés. S'il survivait, il orientait les tentatives à venir : il devenait vraisemblable qu'une néphrectomie totale préalable à la greffe était une des conditions nouvelles du succès, une autre étant la proche parenté du donneur et du récepteur.

Il reste deux points à souligner :

1° Cette greffe « historique » satisfait à toutes les conditions qu'impose la morale contemporaine en matière d'expérimentation humaine. Car si le jeune Renard n'avait aucune chance de survivre, le risque couru par la mère consentante était moindre que celui de prendre l'avion pour Londres. Or quelle mère refuserait de prendre l'avion pour se rendre au chevet de son fils mourant ? L'avancement de la science n'a été qu'un facteur secondaire (bien qu'essentiel) de cette aventure chirurgicale ;

2° L'aspect purement technique de la double opération n'est pas essentiel. L'habileté des chirurgiens, pour admirable qu'elle soit, s'efface — de leur propre volonté — derrière la seule chance qu'on avait de sauver un enfant blessé, et la possibilité de sauver demain peut-être d'autres malades jusqu'ici condamnés.

La technique chirurgicale était sous-entendue dans le cas du jeune Renard. Ce qui était en cause, c'est l'avenir des greffes d'organes, pesé au trébuchet d'une expérience sans précédent.

Docteur ***.

e trépan fouille la terre entraîné par une sonde
ubulaire. Alors commence vraiment l'entreprise
à la grande aventure ». **Ci-dessous :** les labora-
ires, où fonctionnent les appareils les plus
erfectionnés, n'exécutent que des travaux « réels »
sur commande des sociétés pétrolières.

★

« LE PÉTROLE EST UN LIQUIDE MINÉRAL DÉPOURVU DE TOUTE UTILITÉ. De par sa nature, c'est un liquide gluant qui sent mauvais. Le pétrole ne peut être employé d'aucune façon. »

(Conclusions d'un rapport de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. — 1814.)

Les premiers derricks se sont dressés aux États-Unis il y a près d'un siècle, mais la France est entrée à son tour dans la compétition.

JEUNES GENS QUI VOULEZ VIVRE L'AVENTURE

ALLEZ A L'ÉCOLE DE RUEIL-MALMAISON

OÙ SE FORMENT LES INGÉNIEURS DU PÉTROLE... TANDIS QU'A SIDI-SLIMANE, AU MAROC, S'ENTRAINENT LES SONDEURS, NOUVEAUX CONQUÉRANTS D'UN MONDE INVIOLÉ

L'ORGANISATION de l'Université de France date de brumaire an III. La plupart des grandes écoles ont été fondées au début du XIX[e] siècle.

En un temps où l'on ignorait le pétrole, le cinéma, le caoutchouc, le froid industriel, les télécommunications.

Longtemps les savants et les ingénieurs qui sortaient de leur sein purent s'adapter à ces techniques en pleine évolution.

Mais elles se multiplient, se compliquent, se diversifient. Chaque industrie devient une spécialité qui exige un personnel hautement qualifié.

Ce personnel, il faut le préparer aux fonctions qui lui incomberont.

C'est le rôle de nombreux établissements d'enseignement de création récente, qui, par la même occasion, ouvrent à la jeunesse de nouvelles et larges perspectives.

Dans un site romantique, que hante le souvenir de l'impératrice Joséphine, les futurs ingénieurs du pétrole complètent leur formation scientifique et technique.

Le 28 mai 1901 un audacieux prospecteur d'origine australienne, William Knox d'Arcy, obtenait du shah Mossafer ed Din l'exploitation du pétrole dans toute la Perse, moins le Khorassan et les provinces caspiennes. La concession était accordée pour soixante ans contre le versement au comptant d'une somme de 200.000 francs et une participation de 16 % aux bénéfices éventuels. A l'époque on considéra que le shah faisait une bonne affaire.

Que nous sommes loin aujourd'hui de l'élucubration et même de l'anecdote ! Le pétrole est devenu un grand seigneur de l'économie mondiale. Il influence les relations internationales, impressionne la diplomatie, provoque de redoutables conflits, contribue dans une large mesure à l'élaboration de l'histoire.

Il s'en consomme plus de 600 millions de tonnes par an et les chiffres vont croissant régulièrement.

Quant à l'avenir, si l'on peut imaginer d'autres sources d'énergie, il n'en demeure pas moins que les huiles de pétrole fournissent le seul lubrifiant produit et utilisé sur une grande échelle et que ses dérivés jouent un rôle prépondérant dans l'industrie chimique.

LA FRANCE DANS LA COMPÉTITION

Bien que ses besoins soient relativement considérables — 18 millions de tonnes par an — la France s'est longtemps tenue à l'écart de la compétition.

Jusqu'à la guerre, sa production était limitée aux 70.000 tonnes fournies par Pechelbronn et elle se contentait de raffiner le pétrole brut importé d'Amérique et du Moyen-Orient, notamment de l'Irak.

Mais depuis 1949 elle réagit avec vigueur et rattrape son retard à pas de géant. Les recherches se multiplient, les forages également. Dans la métropole, les gisements de Lacq et de Saint-Marcet sont mis en exploitation. En Afrique du Nord, la production est déjà appréciable. Au Cameroun, au Gabon, à Madagascar, en Nouvelle-Calédonie, au Sahara des sociétés concessionnaires poursuivent inlassablement leurs investigations.

Tout un peuple de découvreurs — géologues, physiciens, chimistes, ingénieurs, contremaîtres spécialisés — s'est animé. Il travaille d'arrache-pied sous toutes les latitudes, autour d'In-Salah et au nord-est de Paris, aux environs de Nouméa et dans les cercles avoisinant Port-Gentil.

Car la partie est désormais engagée. N'est-il pas symptomatique que le tiers de la flotte marchande française soit constitué par des pétroliers, que les deux plus gros navires de ce type en service, le *Bérénice* et le *Bethsabée*, de 31.600 tonnes chacun, battent pavillon français, que les raffineries de Dunkerque, de la Basse-Seine et de l'étang de Berre comptent parmi les mieux outillées d'Europe ?

UNE CHASSE PASSIONNANTE ET MYSTÉRIEUSE

Aucune prospection n'offre plus d'analogie avec la chasse, une chasse passionnante et mystérieuse.

Le pétrole est invisible. Il se cache dans des terrains sédimentaires qui recèlent dans leurs profondeurs des matières organiques formées par la décomposition des flores et des faunes marines.

On peut le suivre à la trace et le dépister. Il faut ensuite l'atteindre en le débusquant, le capter, car il se dérobe, l'apprivoiser, car il menace et résiste.

Cette entreprise « à la grande aventure » libère à tout moment des forces puissantes, sournoises et impétueuses.

Qui veut les dominer et les contraindre à la soumission doit posséder non seulement un registre de connaissances étendues, mais l'esprit d'initiative, le goût du risque et de l'énergie à revendre.

DES TECHNIQUES...

Le forage, qui est le couronnement de la prospection, est une opération extrêmement coûteuse. On ne le réalise donc qu'après avoir accumulé les chances de succès.

Le géologue d'abord entre en campagne. Il inspecte la surface du terrain, détermine sa composition et sa structure, examine les corpuscules fossilisés, qu'il recueille et classe soigneusement, interprète les clichés aériens que lui fournit la photogéologie. Au terme de cette enquête il peut déjà émettre des hypothèses étayées d'arguments sérieux.

Pour les vérifier, le géophysicien, qui dispose d'instruments de haute précision, intervient alors. En un point donné, il mesure tour à tour les anomalies de la pesanteur par la gravimétrie, les variations du magnétisme terrestre par la magnétométrie. Il provoque, à l'aide d'explosions, de petits tremblements de terre artificiels et observe la propagation des ondes, leur vitesse et leur cheminement : c'est la sismique. Il étudie les courants telluriques qui parcourent le sous-sol et lui livrent de nouveaux secrets. S'il tombe d'accord avec le géologue, on procède à un forage d'exploration qui revient à plusieurs dizaines de millions.

C'est un trépan, entraîné par une sonde tubulaire à travers laquelle on injecte à haute pression des boues de forage rigoureusement dosées, qui fouille la terre et taraude les roches. A la sortie de la sonde, à des centaines de mètres de profondeur, ces boues se heurtent à la résistance du sol et, sous l'effet de la pression qui continue à s'exercer, se fraient un chemin dans les parties meubles que le trépan a broyées, remontent à la surface en colmatant les infiltrations et en tapissant les parois du puits d'un véritable enduit protecteur.

En même temps, elles évacuent les débris et domptent les jaillissements éventuels dont la violence est toujours redoutée.

... ET DES HOMMES

Bien entendu, on peut aussi rencontrer une poche d'eau, être obligé de recourir aux acides pour ouvrir au pétrole un passage à travers les membranes des roches poreuses qui le contiennent.

Et il reste, quand mille obstacles qui surgissent inopinément ont été surmontés, à transporter et à raffiner la matière brute, à extraire les sous-produits, à assurer à l'exploitation une rentabilité, faute de quoi elle ne serait pas viable.

Cette rapide description, bien incomplète d'ailleurs, montre que tout dans ce domaine est complication et difficulté. Seuls des hommes initiés, hautement qualifiés par un enseignement théorique et un entraînement pratique, peuvent s'attaquer à la solution de ces problèmes.

Sous l'égide de l'Institut français du pétrole et de l'Université de Strasbourg, l'école de Rueil-Malmaison spécialise des ingénieurs ; la sonde-école de Sidi-Slimane, au Maroc, forme les cadres de maîtrise.

L'ÉCOLE DE RUEIL-MALMAISON

C'est une singulière destinée que celle de cette partie du parc de la Malmaison que hante toujours le souvenir de l'impératrice Joséphine. Séparée au début du siècle du château et de ses dépendances à la suite d'un lotissement, elle avait été acquise par un groupe de médecins qui édifièrent sur le pourtour — car le site est classé avec ses pelouses, ses frondaisons et son étang romantique — des pavillons-cliniques pour névropathes fortunés. C'est dans le cadre de ces établissements aménagés et agrandis que fonctionne depuis 1947 l'Ecole nationale supérieure du pétrole.

Les élèves se recrutent, sur titres ou après examens probatoires, parmi les diplômés des grandes écoles : Polytechnique, Centrale, Mines de Paris et de Saint-Etienne, Arts et Métiers, des établissements d'enseignement supérieur de chimie et de physique, ou des ingénieurs dits recyclés qui viennent s'y perfectionner après quelques années d'activité dans l'industrie.

Ils sont répartis en deux sections :

Prospection et exploitation des gisements, avec options : forage et production ou prospection ;

Physique-chimie et raffinage, avec options : recherche, exploitation des établissements pétroliers et application des dérivés du pétrole.

La durée des études est d'un ou de deux ans selon les options ou l'état des travaux personnels.

Les élèves, tous externes, perçoivent une bourse qui est actuellement de 40.000 francs par mois en première année, 50.000 francs par mois en deuxième année. Une indemnité supplémentaire est accordée aux élèves mariés. Les étrangers y sont admis — Brésiliens, Iraniens, Belges, Hollandais et même Américains ont constitué jusqu'au cinquième de l'effectif — mais ne bénéficient pas des bourses.

Une double originalité caractérise les méthodes d'enseignement de Rueil. D'abord l'école fait appel aux professeurs les plus éminents, quelle que soit leur nationalité. M. Tercier, de l'Université suisse de Fribourg, dont les travaux en géologie font autorité, M. L. C. Uren, de l'Université de Californie, spécialiste des problèmes de production, M. Jungers, de l'Université de Louvain, pour la cinétique chimique, les professeurs italien Facca, américains Dumpy, Everit, Tichvinsky y ont fait ou font des cours d'un niveau inégalé aux côtés des maîtres de l'Université et des plus brillants experts de l'industrie française.

Ensuite, les recherches, les expériences auxquelles se livrent les élèves ne sont point des exercices scolaires, mais bien des travaux que les sociétés pétrolières demandent à l'Institut français du pétrole.

Ainsi aucun effort ne demeure infructueux. Enseignement, entraînement, résultats acquis, rien n'est inutile ; tout au contraire tend vers le pratique, le concret, le réel.

Il suffit pour s'en convaincre de visiter les laboratoires, où fonctionnent les appareils les plus perfectionnés, les bibliothèques-fichiers, qui sont en possession d'une documentation inestimable, ou de suivre les réactions qui se déroulent dans une des unités de raffinage édifiées à Rueil à l'échelle semi-industrielle.

LES SONDES-ÉCOLES

Aces états-majors en formation, il faudra des contremaîtres.

Le calcul, l'observation, l'expérimentation indiquent certes la voie à suivre. Ce sont des équipes de sondeurs qui s'y engageront.

Il ne s'agit pas de terrassiers ordinaires plus ou moins qualifiés. Ici les erreurs sont souvent irréparables, aucune défaillance ne peut être tolérée au cours d'un travail sans solution de continuité exécuté par quarts de quatre à cinq compagnons chacun. L'autorité d'un maître sondeur s'exerce donc sur une vingtaine d'ouvriers chargés d'une tâche particulièrement ardue.

Une longue pratique professionnelle — quinze ans en moyenne — peut sans doute révéler des chefs.

Mais le temps aussi est précieux et c'est à en gagner que visent les sondes-écoles; dont la plus importante est actuellement celle de Sidi-Slimane, au Maroc.

La durée de la formation d'un maître sondeur a pu être ramenée à trois ans environ. Les jeunes gens qui se destinent à cette spécialité sortent généralement des écoles nationales professionnelles et accomplissent d'abord un stage de quelques mois sur les chantiers de forage des sociétés. Ils sont ensuite affectés à l'équipe de sonde normale, qui travaille sous la direction d'un *tool pusher* et de maîtres sondeurs choisis parmi les plus expérimentés. L'organisation du chantier est conçue de telle sorte qu'une équipe soit toujours disponible pour suivre par roulement les cours professés par des ingénieurs ou des techniciens confirmés.

Les résultats déjà obtenus par cette méthode, qui n'a d'équivalent nulle part au monde, sont absolument remarquables.

LES BEAUX MÉTIERS

Préjugé favorable peut-être, mais les garçons que nous avons rencontrés à Rueil rayonnent tous de force tranquille, de vitalité, de confiance dans l'avenir. Ils ont leurs raisons.

Qu'ils se destinent au raffinage, très jeunes, parfois avant la trentaine, ils prendront en charge des responsabilités qu'ils n'auraient assumées ailleurs dans l'industrie qu'au seuil de la maturité. Une simple unité de distillation n'est-elle pas comparable à une usine importante ?

S'ils s'orientent vers le forage et la production, alors c'est la « voie royale », celle des conquérants d'un monde inviolé avec ses risques, ses déboires et aussi ses éclatantes victoires. Est-ce une impression fugitive ? Nous leur avons souvent trouvé ce regard noyé de rêve auquel on reconnaissait pendant la guerre les aviateurs et les marins. Au demeurant, sur un plan plus prosaïque, c'est une profession qui n'est pas encombrée puisque plus de cent trente places étaient proposées en 1952 aux soixante-cinq diplômés de l'école, et tout indique que l'offre dépassera longtemps encore la demande. Quant aux situations matérielles, elles sont, dès le début, très enviables, supérieures en tout cas à la plupart de celles que permettent d'espérer des activités analogues.

La maîtrise, pour sa part, est relativement encore plus favorisée. Un maître sondeur, en France et outre-mer, est un spécialiste apprécié et bien rémunéré. Sans qu'il soit possible de généraliser, on nous citait le cas d'un garçon de vingt-neuf ans, employé dans le Proche-Orient, qui, bon an mal an, parvient à mettre de côté un million après avoir assuré son existence et celle des siens.

LA NOUVELLE ÉPOPÉE DU PÉTROLE

Les premiers derricks se sont dressés aux Etats-Unis il y près d'un siècle. La littérature, la poésie, le cinéma ont traité cette fièvre de la découverte sur le mode épique sans doute parce qu'elle élevait les hommes au-dessus d'eux-mêmes. C'est la même exaltation qui s'est emparée des jeunes Français que leur vocation a appelés au Maroc, au Gabon, où ils prospectent et où ils forent, au Sahara, qu'ils explorent jusqu'aux confins de la hamada de Tinrhert, en pays N'Ajjer.

Elle s'exprime dans leurs lettres qui débordent d'enthousiasme, dans des poèmes colorés et exubérants que publie le bulletin de leur amicale : « ... Tant que là-bas, vers le delta de l'Ogooué, les triangles rapides de perroquets cendrés piqueront vers les palétuviers frangés de pandanus... tant qu'à l'avant d'une pinasse bleue et blanche un homme se retournera pour situer les taches grises de nos bâtiments métalliques... tant que la fade odeur des bâtons de manioc se mêlera au parfum de Nescafé et du pain grillé... tant que dans un pays où les hommes se mettent à nu les accès de fureur portent exceptionnellement l'empreinte du mépris... tant que pour l'ingénieur et le *tool pusher* interruption ou arrêt signifieront désolation ou désastre, quelque part un garçon se prendra à rêver du Gabon... » (1).

Elle s'exprime surtout dans un effort qui tend à soustraire la France au tribut qu'elle paie à l'importation, dans une lutte opiniâtre qui a déjà atteint ses premiers objectifs.

Oui, en vérité, de Rueil, de Sidi-Slimane, une nouvelle épopée prend son vol.

Edmond Nessler.

(1) Extraits d'un poème de P. Dufaure, publié dans *l'Hydrocarbure* de novembre-décembre 1952.

Photographies Pétrole-Progrès et Institut français du pétrole.

A Rueil, une unité de raffinage réalisée à l'échelle semi-industrielle permet un entraînement pratique. — **Ci-dessous** : la bibliothèque du laboratoire de sédimentation n'évoque-t-elle pas, à proximité de Paris, l'atmosphère studieuse de Cambridge ou de Princeton ?

DANS LA PÉNOMBRE DE SON IMMENSE ATELIER, RAPHAËL LARDEUR CRÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LUMIÈRE

Un curieux homme...

RAPHAËL LARDEUR, MAITRE VERRIER DU XX^e SIÈCLE, PERPÉTUE LA TRADITION DES ARTISANS MÉDIÉVAUX

Non, n'allez pas d'abord dans son atelier, au fond d'une cour de la rue du Cherche-Midi : Raphaël Lardeur n'y est pas. Même si vous y trouvez un sexagénaire à lunettes en train de fabriquer un vitrail, ne vous y trompez pas un instant : ce n'est pas, du moins ce n'est pas tout à fait Raphaël Lardeur, maître verrier.

Boutonnez plutôt votre manteau et marchez jusqu'à Saint-Germain-des-Prés. Asseyez-vous sur la banquette à côté du monsieur qui étudie gravement avec Ferdinand Lop la prolongation du boulevard Saint-Michel jusqu'à la mer.

« Quelle mer ? » demande-t-il avec un sourire.

Mais le « maître » ne lâche pas ses secrets si vite. Il s'en va tenter de vendre ailleurs sa « salade ».

Raphaël Lardeur, au milieu de quelques familiers, poursuit ses assises hebdomadaires chez Lipp, devant un demi de bière blonde. Sur l'anse du verre, il pose ses lunettes et coince une cigarette entre le demi et le rond de carton humide : on dirait maintenant qu'il s'est incarné dans ce guignol improvisé :

« Si j'étais chargé, dit-il, de la réclame d'une marque de bière, je photographierais ça. On a soif rien qu'à le regarder... Garçon ? Un... deux... trois demis à anse. »

Le patron, qui passait par là, vient évoquer avec Lardeur l'époque où il fallut interdire, pour un temps, l'accès de la brasserie au verrier alors déchaîné.

« Maintenant, dit Lardeur avec satisfaction, je suis réhabilité. »

Si bien réhabilité qu'il attend sa femme, comme tous les samedis, avant de l'emmener rituellement dîner à Montparnasse. Le voilà, juvénile et ravie :

« Je viens d'une vente de charité. Nous

avons tiré au fusil, et j'ai mis cinq balles dans le rouge. C'est bien, non ? Et nous avons bu un petit vin blanc tout ce qu'il y a de sec. La dame a failli nous jurer qu'elle n'en avait pas : nous étions les premières à en réclamer. Mais comme c'était écrit sur la pancarte, n'est-ce pas...

— Qu'est-ce qu'on mange demain ? demande Lardeur.

— Je vais faire un bourguignon. Je le mettrai sur le feu en partant pour la messe, et... »

Mais Lardeur n'écoute plus. Le regard perdu dans les féminités 1900 des fresques du plafond, il poursuit un rebondissement de sa pensée, un souvenir de son récent voyage aux Amériques, peut-être.

C'est le moment de constater qu'on a déjà vu cette figure quelque part, même si on la rencontre pour la première fois. Ce sentiment agaçant qu'on éprouve parfois au réveil, lorsqu'on cherche en vain les idées lumineuses conçues dans un demi-sommeil, des idées qu'on ne retrouve jamais, ou du moins jamais aussi brillantes, aussi colorées, aussi géniales qu'on en conservait l'impression : où diable a-t-on vu ce visage éclatant et serein ? Sûrement pas chez Lipp. Ou du moins, si tel était le cas, en garderait-on l'arrière-goût, exaltant et nostalgique à la fois, des lendemains de feux d'artifice ?

UN HOMME HEUREUX

RIEN n'est plus facile en apparence que de connaître Raphaël Lardeur, maître verrier.

« Je suis un homme heureux, dit-il. Quand on me demande de faire une conférence à des étudiants, je leur dis : « Allez en » paix, et ne péchez plus... »

Si vous voulez savoir comment on devient verrier, Lardeur vous l'expliquera, c'est un homme qui n'a rien à cacher :

« Je venais de me marier. Je prenais le train avec ma femme. Et le hasard nous a fait faire la connaissance, dans notre compartiment, de la femme de mon prédécesseur, qui vendait son atelier. Je l'ai racheté, voilà tout. C'était juste après la dernière guerre... »

Rien de plus simple en vérité, si ce n'est que Lardeur rencontre, partout où il passe, des gens comme les autres n'en croiseront jamais. Des gens qui ont des choses à dire. Des gens qui vivent.

« Le Canada ? dit un jeune homme assis à côté du verrier. Justement, j'en reviens. J'ai été chômeur à Toronto. C'est une ville difficile. Moi, je voudrais faire du vitrail. Mais j'avais un rendez-vous à 5 heures, il en est bientôt 7 : il faut vraiment que je m'en aille...

— Comment le trouvez-vous ? demande Lardeur. Gentil ?

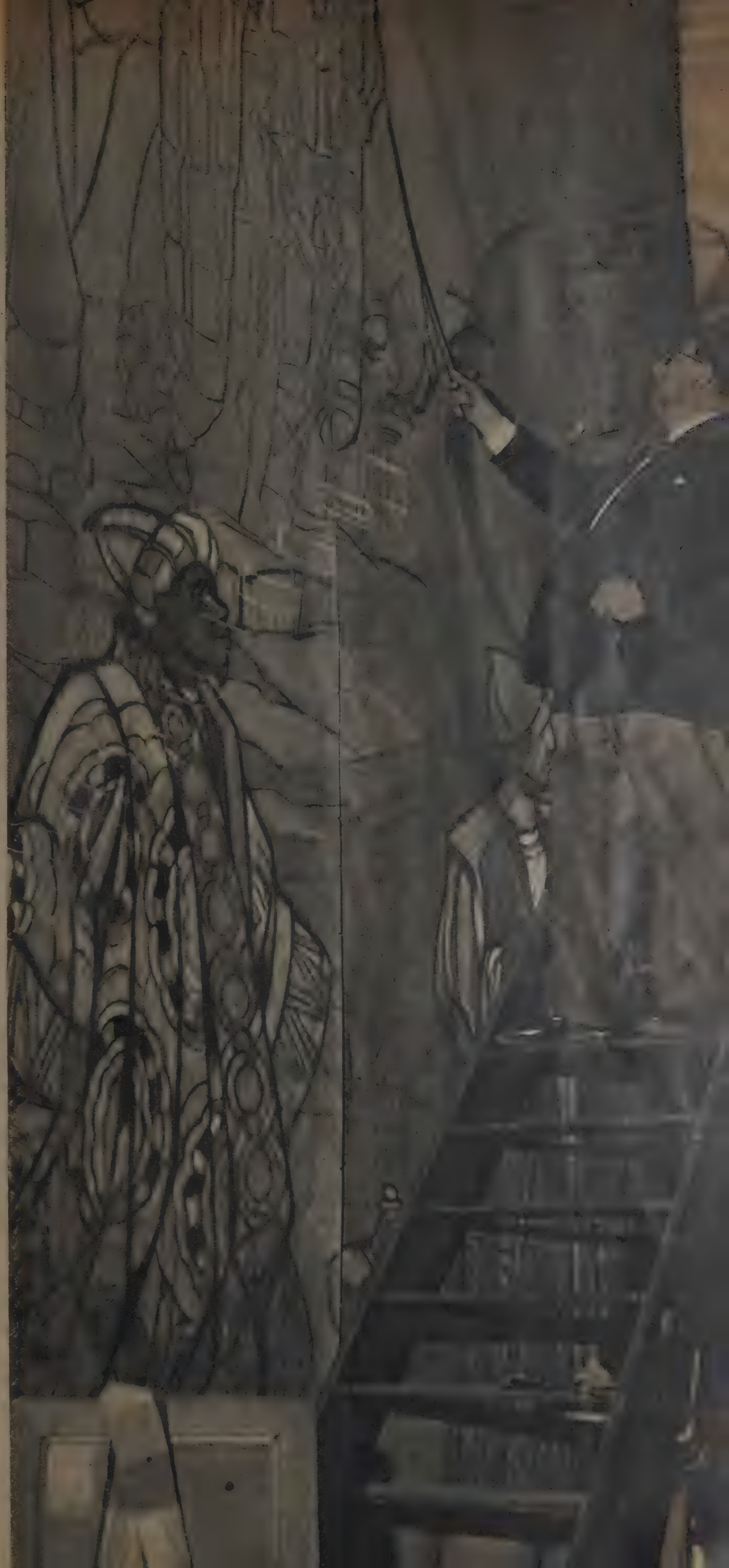
— Très. Un de vos élèves ?

— Peut-être un jour ou l'autre : je ne le connais pas... »

Car on entre dans le cercle aussi simplement qu'on en sort, rien qu'en posant le pied ici où là. On y entre sans préméditation, et puis on se surprend à parler « vitrail » comme on aurait parlé « finances » avec un autre. Seulement, voilà : ce n'est pas la même chose.

Pour assembler de façon cohérente tant d'aspects insolites de cet homme surprenant, il faut renoncer, comme le jeune homme qui revient du Canada, aux rendez-vous qu'on croyait avoir avec Pierre, Paul ou Jacques. Il faut suivre Raphaël Lardeur dans ce restaurant où il dîne chaque samedi soir avec des amis. C'est là qu'il parlera, peut-être, de son métier, qui consiste à travailler la lumière pour en fabriquer de la foi. Si donc, entre la côte de porc et la salade, il a bien voulu ouvrir un peu son cœur, alors, mais alors seulement; vous pourrez le suivre dans cet atelier grisâtre où, armé de petits morceaux de verre, il aide à dire la messe en français à la chapelle de Fitchburg (Massachusetts) :

« Il n'y a pas de plus beau métier que le mien. Pas de plus belle matière que la lumière. La peinture, c'est un art mineur. Pendant la guerre, pour nourrir mes quatre enfants, j'ai



L'artiste commence par exécuter, de chaque œuvre, une maquette grandeur naturelle.

vendu des toiles, mais maintenant on revient me demander : « Voulez-vous me faire une » église ? » Et il n'y a qu'à l'église qu'on puisse faire de l'art. Quand j'ai fait des vitraux pour ces Américains qui s'appellent Aubertin ou Duplessis, comme je m'appelle Lardeur, je pense que j'ai fait quelque chose de grand. Et je suis content. Voilà pourquoi je suis un homme heureux. »

Son fils, qui a vingt ans, travaille déjà avec lui. Un jour, il lui succédera. Il prendra à son tour le soleil rouge du couchant ou le ciel gris des pays froids, et grâce à lui des inconnus se mettront à genoux pour trouver peut-être à leur tour la paix du cœur. Dans un atelier sombre de la rue du Cherche-Midi, à Paris (France), on les aura aidés à la trouver. D'ici là, Raphaël Lardeur aura peut-être fait ce film dont il rêve : un film sur la lumière, la musique et la foi. Voilà donc pourquoi, contre un mur, le vieil orgue ne dort que d'un œil...

Pour le moment, comme à la bataille de Poitiers, le fils de Raphaël Lardeur conjure son père de répondre à l'intrus par « oui » ou par « non », sans plus, pour se bien garder à gauche et à droite.

Peu à peu, comme dans certains films justement, on sent que le personnage devient clair, s'ordonne dans l'esprit du visiteur. 100 kilos, trois filles et un garçon, une femme toute en joie qui met le poste de radio à la fenêtre pour lui faire prendre l'air, parce qu'il ressemble tellement à la cage des serins, n'est-ce pas... Peu à peu, le thème s'affirme, se dépouille. Les détails perdent de leur importance. On n'a même plus envie (à quoi bon ?) de savoir que le verrier moderne joue sur une palette de plusieurs milliers de tons, alors que son ancêtre n'en avait que trente. On oublie de demander comment sont réunis par du plomb les différentes parties du vitrail. Mais on sent, au contraire, combien il est essentiel que l'armée elle-même, rompant avec sa tradition d'utilisation baroque des compétences, ait enjoint en 1939 au soldat Lardeur de rallier la cathédrale de Metz au premier jour de la mobilisation pour en déposer les vitraux.

Et soudain tout s'éclaire. On est impardonnable de n'y avoir pas tout de suite pensé, d'avoir cherché (c'est le cas de le dire) midi à 14 heures.

Mais aussi c'est un peu la faute de Lardeur, qui s'est ingénié, par courtoisie, à faire semblant d'être des nôtres.

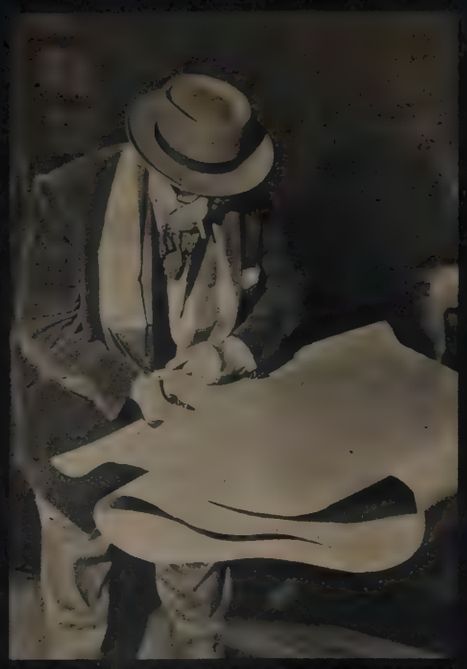
UN ARTISAN DU MOYEN AGE

RAPHAËL LARDEUR maître verrier, c'est en pourpoint et haut-de-chausses qu'il faut le rhabiller. Avec un chapeau comme celui du roi Louis XI. Il faut l'écouter parler du Bon Dieu avec une ferveur que trouveront enfantine les croyants tièdes d'aujourd'hui, et l'entendre appeler à pleine voix l'aubergiste pour avoir une autre pinte de vin rouge. Alors seulement on comprendra qu'en fréquentant les tavernes, voire en s'en faisant expulser pour tapage incongru, il puisse rester plus chrétien que bien des dévots.

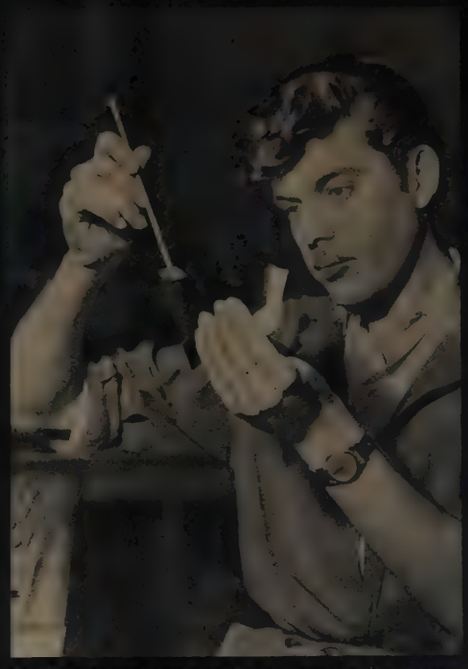
Dans un siècle qui cherche sa lumière, Raphaël Lardeur garde celle des artisans du moyen âge. Si vous voulez visiter l'univers de demain, voyez *Air France* : Lardeur lui-même n'en fait pas fi. Mais si d'aventure au soir d'un jour où votre téléphone, votre carburateur et votre foie se sont ligués contre vous il vous prend le besoin de rencontrer un homme, entrez sans explication dans l'atelier obscur où ronfle, attaché à son tuyau, un poêle domestique et bonhomme. Asseyez-vous sur l'étroite banquette au bord de la table. Regardez baisser le jour à travers le visage de la Vierge et des anges, et attendez.

Lardeur ne vous demandera rien. Mais si votre visage contemporain ne l'oblige pas à rester avec vous, par politesse, au siècle de la sécurité sociale, peut-être, oui, peut-être vous donnera-t-il un peu de sa lumière.

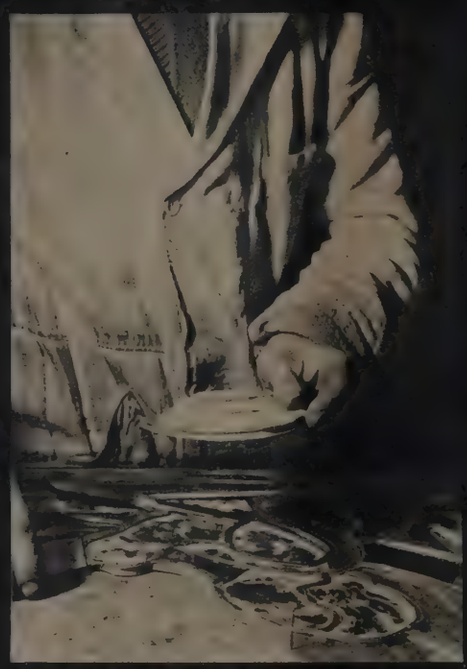
Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).



1. Chacune des pièces qui composeront le vitrail est d'abord découpée en un calque.



2. Ce calque indique la couleur et la forme du verre à l'ouvrier qui le taille (ci-dessus).



3. Toutes les parties du vitrail sont ensuite assemblées exactement comme un puzzle.

4. Des clous plantés dans les sillons maintiendront en place les plaques de verre...

5. ... jusqu'à ce que, le jeu de patience achevé, on coule le plomb qui soudera les pièces.

6. En dernier lieu, grâce à l'emploi du mastic, le tout sera définitivement assemblé.

L'assemblage des calques demande une patience infinie dès que le vitrail atteint des dimensions un peu vastes.

« IL N'Y A PAS PLUS BEAU MÉTIER QUE LE MIEN, PAS PLUS BELLE MATIÈRE QUE LA LUMIÈRE. »

EDGAR DEGAS Danseuses.

UNE LEÇON DE DESSIN DANS UNE GALERIE

Nous avons déjà signalé dans notre numéro du 10 janvier l'exceptionnel intérêt de l'exposition de dessins qui s'est ouverte récemment à la Galerie Bernheim Jeune. Elle constitue un véritable panorama de cent cinquante années d'art et elle propose aux professionnels comme aux amateurs une passionnante matière à réflexions. De ce magnifique ensemble nous reproduisons trois œuvres, de Degas, de Modigliani et de Derain, qui attestent la maîtrise de ces artistes.

MODIGLIANI Portrait de l'artiste.

DERAIN Arlequin.

APRÈS UN DEMI-SIÈCLE, OÚ VA LE SYNDICALISME ?(*)

III

Les organisations patronales ont pris conscience du « fait social », et leurs avant-gardes militantes cherchent à définir les solutions de l'avenir.

LES ACCORDS MATIGNON

LES pourparlers entre délégués patronaux (Duchemin, Lambert-Ribot, Richemond et Dalbouze) et délégués ouvriers (Jouhaux, Belin, Frachon, Cordier, Sémat et Milan) furent engagés dans l'après-midi du 7 juin 1936 à l'hôtel Matignon, en présence de MM. Léon Blum, président du Conseil, et Roger Salengro, ministre de l'Intérieur. M. Blum avait été accepté par les deux parties comme arbitre. Au milieu de la nuit, les accords étaient signés.

Ils portaient essentiellement reconnaissance du droit syndical et acceptation par les patrons de l'établissement immédiat de contrats collectifs du travail. Ils affirmaient la liberté d'opinion et le droit, pour les travailleurs, d'adhérer à un syndicat professionnel. Ils fixaient à 15 % le rajustement des salaires les moins élevés et à 7 % le relèvement des salaires les plus élevés. Ils indiquaient que les patrons admettaient désormais les délégués d'atelier.

Le vote ultérieur de la semaine de 40 heures et du congé payé de 15 jours dont 12 ouvrables compléta les accords signés dans la nuit du 7 au 8 juin.

IL y eut de la stupeur puis une intense émotion lorsque, en 1946, à la clôture de la Conférence qui réunissait, au Palais-Royal, les représentants du patronat et ceux de la C. G. T. (non encore divisée à cette époque), M. Georges Villiers prononça ces mots : « Déporté en Allemagne, j'ai travaillé dans une mine de sel au coude à coude avec des ouvriers et des manœuvres condamnés comme je l'avais été et pour les mêmes raisons. Nous avions fait serment, si nous revenions d'une telle épreuve, de tout faire pour sauvegarder l'unité française. »

Se tournant vers MM. Léon Jouhaux et Benoît Frachon, il conclut : « C'est pour cela que je vous tends fraternellement la main. »

Relatant cette séance mémorable, M. René Arnaud, secrétaire général du C. N. P. F., écrit : « Il y eut quelques secondes d'un silence absolu avant le déchaînement des applaudissements. On avait compris que pareille intervention était de nature à modifier sensiblement les rapports du monde patronal et du monde du travail. D'aucuns avaient reproché au patronat français d'autrefois de se considérer comme un patronat de droit divin, de ne croire qu'à ses droits absolus et de faire fi des droits de la classe ouvrière. Il était clair que le président de la centrale patronale assumait ses fonctions dans un esprit tout autre, bien différent de l'esprit d'avant guerre. »

Que reste-t-il aujourd'hui de ce climat fraternel ? Chacun est allé finalement de son côté. Les divergences d'intérêts ont été moins néfastes — étudiées dans une perspective nouvelle de solidarité, elles eussent pu s'atténuer, voire disparaître — que les divergences politiques. Celles-ci ont durci les positions des leaders, souvent contre les désirs de leurs troupes.

POURTANT, c'est sans doute dans la prise de conscience du fait social et dans le sentiment — très neuf — de la solidarité que résident les traits les plus marquants du syndicalisme patronal actuel.

Celui-ci s'est largement rénové à la suite des deux redoutables crises qu'ont été les événements de 1936, puis la période de guerre.

Les « grands » patrons, qui ne sont pas toujours ceux des entreprises les plus vastes et les plus prospères, avaient été amenés, dès avant le coup de tonnerre de 1936, à se poser le problème de leurs responsabilités sociales. Mais il ne s'agissait que d'une élite dispersée. La notion du *Primum vivere*, exacerbée par les difficultés nées de la crise qui précéda et, dans une certaine mesure, préluda à la seconde guerre mondiale, ne se concevait en général qu'en fonction des soucis économiques ou financiers de l'entreprise. Elle ne s'exprimait pas, pour la majorité des patrons, en termes sociaux. Au vrai, toute solidarité profonde entre eux et leurs ouvriers paraissait du domaine du rêve. Dans la période d'euphorie et de jouissance, détente après les souffrances de la première guerre « planétaire », il était resté peu de place pour l'idéalisme et il y en avait eu en revanche beaucoup pour l'égoïsme.

Les grèves de 1936 elles-mêmes, avec leur cortège d'occupations d'usines accompagnant l'avènement du Front populaire, ne convainquirent pas tous les patrons de la nécessité d'un effort coordonné et large.

Nombre d'entre eux reprochèrent amèrement à M. René-P. Duchemin, président de la Confédération de la production française, la signature qu'il avait apposée au bas des accords Matignon. Accusé d'avoir « tout lâché » par pusillanimité, M. Duchemin démissionna. Or, pour la première fois, le patronat français s'était trouvé menacé en entier dans sa structure et dans son existence même. Il ne pouvait se sauver qu'en faisant face à des problèmes sociaux et moraux qu'il avait jusqu'alors prétendu résoudre, contradictoirement, à l'échelon individuel et qu'il n'avait ainsi qu'éludés.

Entre les grandes centrales patronales et ouvrières il y a parfois une identité d'action tactique que leurs adhérents comprennent mal et qui peut jouer contre l'intérêt général.

EN 1936, une part importante du patronat comprit que le libéralisme absolu — implicitement nié déjà par les trusts eux-mêmes — et l'insouciance en matière de questions ouvrières étaient également révolus. Il lui paraissait en revanche et à juste titre plus nécessaire que jamais de raffermir une autorité patronale déliquescente, déconsidérée dans certains cas par l'incompétence de quelques patrons n'ayant pour eux que le « droit divin », dans d'autres par le manque de caractère, dans d'autres encore par un paternalisme désuet ou, à l'inverse, par des méthodes policières de combat contre le syndicalisme ouvrier. Avant la fin de 1936, la Confédération de la production française se muait en Confédération du patronat français, afin de marquer sans équivoque qu'elle revendiquait ses responsabilités et ses prérogatives patronales. Un département social était créé pour étudier les problèmes ouvriers. Cela était fort nécessaire.

Bien qu'il existât certains liens entre dirigeants patronaux et dirigeants syndicalistes ouvriers, notamment quand il s'agissait d'exercer une pression commune sur les pouvoirs

(*) Voir *France-Illustration* des 20 et 27 décembre 1952.

publics, à l'occasion, par exemple, d'une menace de chômage ou d'une majoration concomitante des salaires et des tarifs, il n'y avait aucune compréhension réelle réciproque, de part ni d'autre, des soucis profonds que pouvaient avoir soit les patrons soit les ouvriers. Il n'est même pas certain que les dirigeants syndicaux ouvriers aient connu avec exactitude la situation psychologique de leurs propres mandants. Les événements de 1936 les surprirent et les dépassèrent dans bien des cas, tout autant que les patrons. Quant à la puissance publique, si elle réussit à amortir le choc, elle se révéla par la suite incapable d'endiguer les courants démagogiques et d'exercer son autorité d'arbitre gardien de l'intégrité nationale alors que la seconde guerre mondiale apparaissait pourtant inévitable et proche.

Déjà, le gouvernement avait laissé échapper, au profit des grandes centrales patronales et ouvrières, la part essentielle de son pouvoir. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Le syndicalisme politisé avait livré le pays à l'anarchie.

La réaction corporatiste de Vichy trouva donc un terrain préparé. Chacun, aussi bien chez les ouvriers que chez les patrons, discernant dans la tragique conclusion de 1940 les responsabilités d'un syndicalisme qui avait outrepassé ses droits, sentait la nécessité de réformes profondes.

Le remède fut jugé pire que le mal. Le corporatisme, cloué au pilori comme la « collaboration » elle-même, dont il avait été l'instrument plus ou moins volontaire, devait être condamné comme toutes les institutions, bonnes ou mauvaises, qui avaient vu le jour pendant une période exécrée.

On est donc reparti en 1944 et 1945 sur les anciennes bases syndicales... et l'on aboutit aujourd'hui, pour des raisons analogues, sensiblement aux mêmes impasses auxquelles on s'était laissé pousser à partir de 1937.

Et cela en dépit du réel effort de rénovation accompli par le patronat. Il n'est pas vain de chercher pourquoi cet effort risque de rester stérile.

La pression — ou l'oppression, pour reprendre le terme de M. Pinay — sur la puissance publique s'est fait sentir, selon le temps, sous des formes très différentes. Elle s'exerçait jadis, aux instances élevées, dans les commissions parlementaires et, sur l'opinion, par des campagnes de presse savamment orchestrées.

Aujourd'hui la pression du syndicalisme sur la puissance publique a trouvé d'autres canaux que la vénalité — et non moins efficaces. Cela découle des changements qui se sont produits dans l'organisation patronale. Celle-ci a emprunté dans certains cas au syndicalisme ouvrier son caractère d'action de masse.

MOINS DE GÉNÉRALISATIONS ABUSIVES

UNE délégation patronale américaine se scandalise des bénéfices réalisés par certaines usines françaises : 15 à 25 %, alors qu'aux États-Unis le pourcentage de 7 % n'est jamais atteint. Elle s'étonne d'autre part que de grandes entreprises françaises se refusent à des investissements en France mais en effectuent en Espagne, au Maroc, au Brésil, en Argentine.

De son côté, M. Georges Villiers a récemment déclaré : « Le bénéfice net des entreprises françaises n'a pas excédé 2 à 3 % du chiffre d'affaires. Il est inférieur à ce qui est admis à l'étranger. »

M. Jean Berthoin, rapporteur de la Commission sénatoriale des Finances, écrit : « Jamais les collectivités n'ont autant investi, jamais les individus n'ont si peu épargné. 2.500 milliards (1.500 pour le secteur privé, 1.000 pour le secteur d'État) ont été prélevés sur la disponibilité nationale pour être capitalisés. 20 % du revenu national sont ainsi passés en investissements, dont 12 % viennent du secteur privé. »

Comment l'opinion peut-elle se retrouver dans des informations aussi contradictoires ?

LA Confédération des petites et moyennes entreprises en fournit un exemple typique. Fortement structurée aussi bien sur le plan départemental que sur le plan confédéral, elle est à même de faire subir des pressions considérables soit directement sur le gouvernement soit indirectement sur les parlementaires menacés de boycott électoral par deux millions de mandants qui ont découvert tout récemment les vertus de la discipline.

La C. P. M. E. mobilisa cinquante mille manifestants au Vél' d'Hiv' en juin 1947 pour obtenir finalement le retour à la liberté pour les textiles, les pneus de bicyclette, les fruits et légumes, la faïence. Un mois après, comme les pouvoirs publics ne tenaient pas assez vite leurs promesses, la Fédération nationale de l'habillement et les fabricants de conserves de poisson prirent sur eux de décider la vente libre de leurs produits.

En janvier 1948, les P. M. E. menacent le gouvernement d'une nouvelle « grève d'avertissement » si le projet de prélèvement exceptionnel est voté. M. Gingembre déclare publiquement : « Les parlementaires qui voteront le prélèvement seront immédiatement boycottés quelles que soient leurs opinions politiques. » La Confédération générale des syndicats médicaux, l'Association nationale des avocats, la Fédération des architectes, la Confédération générale des cadres, la Confédération des travailleurs intellectuels, les propriétaires et exploitants agricoles emboîtent le pas. Cinquante mille manifestants envahissent à nouveau le Vél' d'Hiv'. Les Lyonnais envoient au gouvernement un ultimatum : « Si le 15 mars nous n'obtenons pas satisfaction, nous déclenchons la grève... » Le 1er mars 1948, les médecins décident la grève administrative... C'est le réveil soudain des classes moyennes, écrasées par des gouvernements qui n'avaient pas prévu — pas plus que ceux d'avant 1936 — la réaction de défense instinctive des catégories de citoyens menacées de mort sociale.

Le succès foudroyant de la Confédération des petites et moyennes entreprises a marqué la révolte — et la force — des classes moyennes, menacées de mort sociale.

LE syndicalisme agraire a tenté par d'autres voies d'agir sur le gouvernement. L'opinion des villes, très mal informée des problèmes agricoles, croit à la prospérité générale des campagnes. Rien de plus faux. Pour un petit nombre de privilégiés on trouve une énorme masse d'exploitants dits « marginaux » qui se sentent pris à la gorge et qu'il faudrait dès maintenant se préoccuper de reclasser. Comme personne ne s'en soucie réellement, avant de disparaître ils veulent au moins crier. La C. G. A. s'en charge d'abord. Mais elle ne crie pas assez fort et le danger est pressant. La Fédération des exploitants agricoles s'est substituée à elle pour dénoncer les maux dont souffrent les petits paysans et mobiliser une opinion rurale qui compte des millions d'électeurs. Mais l'action constructive, où est-elle ? La Fédération a effectivement montré sa force électorale en envoyant quatre-vingts députés paysans au parlement, ce qui ne s'était jamais vu. Qu'ont-ils fait en faveur d'une agriculture française dont le sort est plus inquiétant que jamais ? On défend à l'Assemblée nationale le privilège des bouilleurs de cru en assurant que l'alcool fabriqué « sert essentiellement à faire des entremets familiaux » (un député n'a pas cru se ridiculiser en soutenant cette thèse à la tribune de l'Assemblée), on vote des milliards pour résorber les excédents de vin, de betteraves, pour distiller ces surplus intempestifs. Nul n'a le courage d'aborder le problème au fond. On l'émiette et l'on n'évoque que ses aspects les plus superficiels, les plus discutables.

Malgré leur masse considérable et leur forte organisation syndicale, les agriculteurs, aux intérêts trop divers, n'ont pu obtenir les réformes de structure dont le caractère d'utilité publique est pourtant certain.

UNE DÉCLARATION COMMUNE DES ASSOCIATIONS D'AVANT-GARDE

VOICI les principes d'action de l'A. C. A. D. I., du C. F. P. C., du C. J. P. et de l'UCEACT.

1° Le chef d'entreprise, exerçant une fonction sociale au service de la collectivité entière, doit poursuivre l'amélioration du niveau de vie du plus grand nombre en tant que facteur d'épanouissement et de promotion humaine. Un immense effort de lutte contre le taudis doit être entrepris d'urgence.

2° Le profit et la liberté restent les indispensables moteurs d'une économie dynamique et efficiente. Profit et liberté n'ont leur justification que si l'intérêt général est finalement bénéficiaire de l'exercice de l'une, de la recherche de l'autre.

3° Une échelle de valeurs qui ne réserve pas au travail manuel la place relative qui devrait lui revenir et qui est effectivement la sienne dans d'autres pays doit être amendée.

Il y a nécessité et possibilité d'un allégement et d'une rationalisation de circuits distributifs trop lourds.

Un système fiscal plus équitable combattant la fraude est à voter.

4° La productivité doit signifier prix de vente plus bas, rémunérations plus élevées, création d'activités nouvelles pour absorber la main-d'œuvre devenue disponible. Des accords contractuels au sein des entreprises sont un moyen de donner au personnel l'assurance que son effort lui sera profitable.

5° Le « mal du siècle » ne peut être guéri par des remèdes de nature exclusivement économique. Aucune politique sociale vraie n'est concevable en dehors de l'humanisation des rapports dans l'entreprise : comprendre et faire comprendre.

« La République n'a rien à gagner à la politisation des organisations professionnelles. De même qu'elle doit réformer et faire disparaître la politisation qui atteint les entreprises nationales, de même elle devra, si elle veut survivre, replacer à leurs rangs certains organismes dont les prétentions sur la vie de l'État deviendraient un danger pour les institutions sans mieux assurer pour autant la protection efficace des salariés, des agriculteurs et des commerçants devant les dangers qui leur sont communs, parce qu'ils peuvent à un moment donné menacer l'économie nationale tout entière. »

Extrait d'un discours de M. René Mayer, alors ministre des Affaires économiques, à la Chambre de Commerce d'Evreux, le 6-11-1951.

Les centrales patronales ne se dissimulent aucunement la faillite du système. J'ai recueilli sur ce point des confidences concordantes. On constate d'une façon générale que l'intrusion massive du syndicalisme dans la vie politique aboutit, comme dans l'entre-deux guerres, à l'écrasement des gouvernements successifs, à l'amenuisement de leur pouvoir, à une perte d'autorité qui se traduit par l'anarchie, l'absence d'équilibre et d'arbitrage entre les grands intérêts qui, tous satisfaits en principe, au moins négativement, tirent de moins en moins de bénéfice d'opérations faites dans l'oubli de l'indispensable commun dénominateur qu'est l'intérêt national.

Certains arguent : « Nous avons dû suivre un mouvement que nous n'avions pas souhaité, dont nous avions prévu les conséquences désastreuses... mais il eût été pire de se laisser distancer. »

D'AUTRES cherchent des solutions. Parmi eux, le Centre des jeunes patrons, fondé en 1938 avec le haut souci de donner à la notion de « patron » un contenu en rapport avec les exigences de notre époque, s'est taillé par le sérieux de ses travaux et par la « mystique » — le terme n'est pas trop fort — qui anime ses membres une place de premier plan. Allié depuis peu à l' « Association de cadres dirigeants de l'industrie », au « Centre français du patronat chrétien » et à l'Union de chefs d'entreprise, « Action pour les structures humaines » en vue d'une action mieux coordonnée et plus efficace,

le Centre des jeunes patrons considère que le rôle du chef d'entreprise doit dépasser l'activité purement économique pour assumer la prise en charge de l'ensemble du groupe humain travaillant dans l'entreprise, pour faire en sorte que celle-ci intègre non des matricules, mais des personnes. Le C. J. P. s'attache également à développer la notion du « service » entendu comme règle d'orientation de l'entreprise. Il faut, selon lui, faire prévaloir, aussi bien dans l'esprit du chef que chez ses subordonnés, cadres et ouvriers, le service sur la poursuite du profit.

Il n'est aucunement question d'aller à l'encontre des principes de libre entreprise, de concurrence ni même de profit personnel, qui restent des moteurs de la vie économique reconnus par la doctrine C. J. P., les notions de service et de coopération étant les régulateurs, la première, du profit, la seconde, de la concurrence.

Le C. J. P. fait son miel de tout ce qui va dans le sens d'une amélioration du niveau de vie et d'une « humanisation » de l'entreprise conçue dans le cadre d'une organisation économique de la nation à laquelle doivent collaborer l'État et la profession.

Avec leurs confrères des trois autres associations, les Jeunes Patrons ne représentent certes qu'une faible minorité — à peine plus de dix mille — le nombre toutefois compte moins que la foi et le dynamisme. Corrigés par un réalisme constant, ils peuvent sortir le mouvement syndical patronal de l'ornière où il est en passe de retomber.

Le problème est d'abord de renouer le contact avec un syndicalisme ouvrier rendu méfiant par des méthodes de combat qui ont laissé des souvenirs amers.

L'affaire des « fiches lyonnaises », par exemple, où l'on vit une officine « privée » tenir un registre des « suspects » ouvriers qui tomba bien malencontreusement aux mains des Allemands pendant l'occupation, n'a pas été sans lendemain. D'autre part, aux méfiances ouvrières correspondent des méfiances patronales justifiées par des sabotages. Le patronat de combat, au sens que lui donnent les militants ouvriers, de même que les maniaques de l'agitation ouvrière ne représentent qu'une infime partie des deux catégories sociales.

Le dialogue peut être repris. Il est la condition première de la résolution des problèmes fondamentaux de stabilité monétaire, de productivité, de reprise des exportations liés au relèvement du niveau de vie et à la paix sociale.

Si prometteurs que soient pour l'avenir les mouvements d'avant-garde, ils seraient vite réduits à l'impuissance si du côté des grandes centrales « classiques » ne se manifestait pas une volonté d'affronter une époque révolutionnaire comme l'est celle que nous vivons avec un esprit et des moyens appropriés. Or, il existe à cet égard des signes de changement.

A la tête du patronat français a été élu en 1946 un provincial et, qui plus est, un industriel moyen. Pour la première fois Paris a cédé le pas à la province. Pour la première fois aussi l'industrie moyenne « gouverne » non plus comme prête-nom de la grande industrie, mais effectivement.

Autre innovation : jadis les présidents soit de la C. P. F., soit de la C. G. P. F. avaient la possibilité de diriger simultanément leur propre entreprise et le mouvement syndical. M. Georges Villiers, lui, consacre au C. N. P. F. un horaire de travail double ou triple de celui de ses devanciers. Non point que les prédécesseurs de M. Georges Villiers eussent une conscience moins élevée de leurs responsabilités ; leurs tâches, simplement, étaient beaucoup moins lourdes. Aujourd'hui, un grand leader syndical n'a plus le loisir de s'occuper d'une entreprise personnelle.

Menacé de concurrence, voire d'éviction, par l'État, placé devant des revendications ouvrières complexes, où se mêlent, en marge d'éléments pécuniaires qui parfois ne servent qu'à mobiliser les masses, des éléments de nature politique ou même mystique, le patronat a compris qu'il lui faut s'engager à fond, avec des dossiers irréfutables. Le travail imposé dans ces conditions au C. N. P. F. est énorme, presque sans commune mesure avec ce qu'il était avant la guerre. Les nationalisations, en particulier, ont posé des problèmes de principe et de fait qui avaient été à peine esquissés lors de la prise en charge par l'État des chemins de fer. Elles ont fait surgir, à côté du patronat traditionnel et de l'État-patron, un nouveau patronat de grands techniciens qui ne sont plus tout à fait des fonctionnaires, ni des patrons, ni simplement des « cadres ».

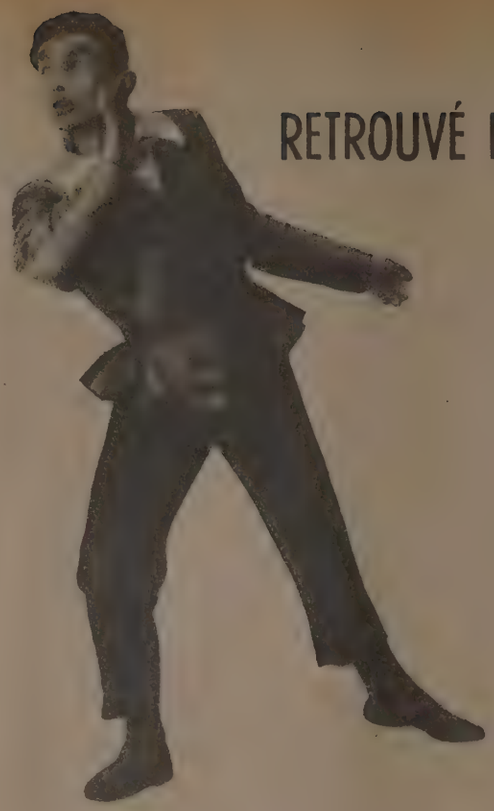
Enfin, répondant au besoin de l'élargissement des marchés, qui entraîne prévision, coordination, planification, sont venus les premiers « technocrates » de l'Europe intégrée.

Ce bouillonnement d'idées et de réalisations place le syndicalisme patronal devant des responsabilités qui font apparaître très modestes celles qu'il assumait naguère. Il doit aujourd'hui faire preuve de dynamisme, d'habileté, d'imagination et de caractère pour ne pas se laisser dépasser. Peut-être lui faudra-t-il même aller jusqu'à l'abnégation — ce qui semble un paradoxe, s'agissant de syndicalisme — pour ouvrir les voies d'une coopération avec la puissance publique et le syndicalisme ouvrier et tenter de surmonter enfin l'alternative oppression-asservissement dans laquelle l'intérêt national n'a jamais été gagnant.

René BRANELLEC.

PARTOUT NOUS AVONS RETROUVÉ LA FRANCE EN AMÉRIQUE

PAR JEAN-LOUIS BARRAULT



Je commencerai par dire que nous considérons l'affaire d'Egypte sans violence : je n'ai pas à être violent contre un pays qui avait loué à l'avance toutes nos salles. Mais je déplore le mystère. Je déplore qu'on joue si facilement avec la vie des gens.

Quand je regarde le problème en face, je vois sur ma table un contrat m'accordant la concession de l'Opéra du Caire ; un contrat qui prévoyait pour notre troupe un séjour de cinq semaines au Caire et de deux semaines à Alexandrie ; un contrat *privé* qui avait simplement, en raison des intérêts qu'il soulevait, obtenu l'appui de deux gouvernements. Je vois aussi — et je m'en réjouis pour eux — des camarades qui ont joué, qui jouent ou qui vont jouer en Egypte. Je vois enfin un contrat qui a été annulé sans que je reçoive d'explications, sans qu'on m'adresse une lettre, sans que j'aie copie de la « note remise au Quai d'Orsay » puisque jusqu'à ce jour il n'y a jamais eu de note.

C'est pourquoi je peux légitimement m'écrier qu'il y a un mystère.

Ce mystère correspond en tout cas, pour nous, à des frais qui se montent à 400.000 francs par jour.

Car, finalement, nous n'irons pas à Londres. Londres est une ville qui nous a trop bien accueillis pour qu'un peu de précipitation risque de gâcher ce souvenir. Laurence Olivier nous fait, là-bas, l'honneur de nous présenter lui-même. Londres appartient à la lignée des villes d'armoiries. Cela ne veut pas dire que nous méprisions les autres ; moins que toute autre, seulement, nous avons le droit de la décevoir. Quand on organise une tournée, on ne doit pas improviser.

Nous ne repartirons que lorsque nous serons à nouveau prêts, le 14 février, pour l'Allemagne.

Mais l'amertume que nous fait goûter l'affaire égyptienne ne doit pas nous laisser oublier les jours de joie que nous avons connus.

Et tout d'abord au Canada.

Je ne veux pas, en effet, que notre succès de New-York efface dans nos mémoires ou dans celle de quiconque le souvenir de notre séjour au Canada. Celui-ci, à nos yeux, a une très grande importance. Il y a au Canada un amour profond de tout ce qui est français, d'autant plus chatouilleux, d'autant plus agressif qu'il est amour vrai et qu'il porte les vestiges d'un double abandon, celui de la France, suivi quelques années plus tard de l'abandon spirituel de la Révolution française.

Montréal est la seconde ville de France ; il y a à Québec 98 % de Français — plus qu'à Paris ! Mais ce ne sont pas des cités dépendantes de la France, c'est une seconde France, jalouse de sa liberté. De sa liberté politique comme de sa liberté de jugement. C'est pourquoi leur hommage nous a tant émus.

C'est pourquoi aussi il nous a laissés, à New-York, tremblants de peur. Une circonstance aggravait notre malaise : le bruit nous avait précédés, presque tout était loué d'avance. Il ne s'agissait donc pas de conquérir : il s'agissait de justifier ; c'était encore plus inquiétant... Durant les deux jours qui ont précédé la première représentation nous n'avons pas mangé et nous avons beaucoup maigri.

Et puis...

Et puis je ne peux parler que de gentillesse générale.

Oui, c'est ce mot de gentillesse qui vient le premier sous ma plume. Décrire la salle « éblouissante », selon le terme qu'affadit l'usage ? Dire l'émotion des deux hymnes nationaux chantés devant toute la troupe rangée sur la scène ?... Je préfère tout résumer en évoquant un double coup de foudre.

C'était à la fois familier et solennel.

Nous avons commencé par le plus difficile : Marivaux. « Pourvu que cela accroche ! » pensions-nous.

Cela a accroché beaucoup mieux que nous ne le pensions. Nous en avons eu peut-être une explication en visitant ensuite des intérieurs américains : vous montez vingt-deux étages en ascenseur et vous débarquez dans un appartement garni de Lancret, de Boucher et de Watteau ; et rien, je vous assure, qui ressemble à une exposition, mais un accord mystérieux avec le véritable goût intime de leurs possesseurs. J'ai vu une salle à manger ornée des huit plus beaux Matisse que je connaisse ; au salon, il y avait *le Zouave*, de Van Gogh, et une *Barque*, de Renoir. Négligemment posé sur la table, un petit Derain... Alors, Marivaux...

Au bout de deux ou trois semaines la partie est devenue plus serrée : nous avions en effet épuisé le public capable de comprendre à fond le français. Sans être absolument systématique, je puis dire que la proportion des Américains purs a crû jusqu'à 80 %. Je ne peux traduire la joie que nous avons éprouvée en constatant que cette salle nouvelle avait les mêmes réactions que la précédente. Brusquement nous avions un public en puissance de sept millions de spectateurs. Nous étions passés du plan du théâtre « culturel » à celui du théâtre tout court.

Votre plus grande inquiétude ? *Hamlet*, évidemment. C'était le côté holocauste !

Les critiques l'ont compris. « *Hamlet*, au fait, est Danois », a même écrit l'un d'eux. Mais nous n'avons été définitivement soulagés que lorsqu'à Yale — département anglais ! — on nous a assuré que l'on considérait cet *Hamlet* comme celui du XX^e^ siècle !

Je voudrais, puisque je parle de Yale, en profiter pour dire au passage le bien que je pense des trois universités que j'ai visitées : Columbia, Yale, Princeton.

J'y ai vu des « départements français » érudits ; j'y ai vu aussi des salles de théâtre de 600 à 1.100 places.

Et je n'ai jamais rencontré nulle part un « jeu d'orgues électriques » aussi beau que celui de Yale.

Mais je reviens aux critiques, auxquels je veux rendre justice.

Les critiques américains sont sincères, absolument neufs, et savent regarder. Je crois que ce qui les a le plus frappés, c'est la constitution même de notre compagnie et notre conception du répertoire. Sans vanité, cette cohérence et cette continuité les ont étonnés ! Que le même acteur joue trois jours consécutifs Laërte, un Porteur de *Scapin* et le Commissaire d'*Amélie* ; que Madeleine se contente d'un petit rôle dans *le Procès*, que je fasse de même dans *Occupe-toi d'Amélie*, cela les a surpris et ravis. Ils ont même fini par conclure que cette notion de théâtre de répertoire allait influencer le théâtre américain.

Pour finir, je me reprocherais de ne pas signaler un geste qui nous a tous profondément touchés. Au moment où nous avons appris l'histoire d'Egypte, une délégation de critiques est aussitôt allée trouver M^me^ Bonnet, ambassadrice de France, pour nous faire transmettre la proposition suivante : si nous le désirions, nous pouvions nous rendre directement à Washington et y jouer quinze jours : *ils nous promettaient de remplir la salle.*

Je leur renouvelle ici notre gratitude : si notre matériel n'avait pas déjà été embarqué sur le *Liberté*, nous aurions accepté.

Jean-Louis Barrault, Simone Valère, Madeleine Renaud, Jean Desailly et Elina Labourdette ont le sourire en retrouvant Paris.

Le sac de voyage de Jean-Louis Barrault fit l'étonnement de ses amis. Mme Simonne Volterra, qu'on voit ci-dessous **(à gauche)** en compagnie de Madeleine Renaud, était également à la gare Saint-Lazare.

Si les bagages de la Compagnie n'avaient pas été déjà embarqués sur le « Liberté », les acteurs seraient restés quinze jours de plus à Washington.

UNE HEURE AVEC...
... JEAN ROSTAND

le biologiste qui n'a pas voulu être philosophe :

« Je n'ai guère d'opinion que sur ce que je connais bien, et je ne connais un peu qu'un chapitre de la génétique des batraciens. »

PAR CLAUDE YELNICK

Ce qui frappe d'abord en lui, c'est la moustache et ce sont les lunettes. Pour peu qu'on se laisse abuser, Jean Rostand — qui n'est pas pour rien le fils d'un homme de théâtre — vous jouera sereinement jusqu'au bout de l'entretien une comédie dont il est dupe lui-même. Mais si vous imaginez un instant qu'au lieu de ces besicles à monture d'écaille il ait adopté les verres nus des dentistes américains ; si vous rasez par la pensée ces moustaches à la gauloise, alors vous découvrez un autre homme, qui appelle impérieusement la blouse blanche un peu raide du savant d'Epinal, du savant de l'an 2000 : le biologiste au crâne dégarni de penseur.

Reste la bouche, dont vous ignorez le tracé, puisque Rostand la cache en partie depuis des années. On la retrouve sur ses portraits d'enfant, sensuelle et tendre. Bouche sensible, sourire vulnérable.

L'homme.

Jean Rostand n'est pas un « homme en blanc », un de ces savants au regard froid qui peuplent les romans d'anticipation. Il reste un humaniste, étroitement rattaché à une civilisation qu'il faut bien appeler chrétienne même si, comme lui, on ne croit pas en Dieu. Il se défend, certes, d'être un philosophe. Mais n'est-ce pas le philosophe en lui qui conserve ce visage d'artisan ?

« Plus je vais, plus je me restreins, affirme-t-il. A quinze ans, je voulais percer le secret de la vie. Maintenant, je suis devenu extrêmement circonspect. Je n'ai guère d'opinion que sur ce que je connais bien, et je ne connais un peu qu'un chapitre de la génétique des batraciens. »

Une cloison bien fragile sépare Jean Rostand biologiste spécialisé du Jean Rostand qui hésita jadis à se lancer dans l'action politique et sociale.

« Trois voies m'ont tenté quand j'étais jeune : l'action politique, la science et « vivre ma vie... »

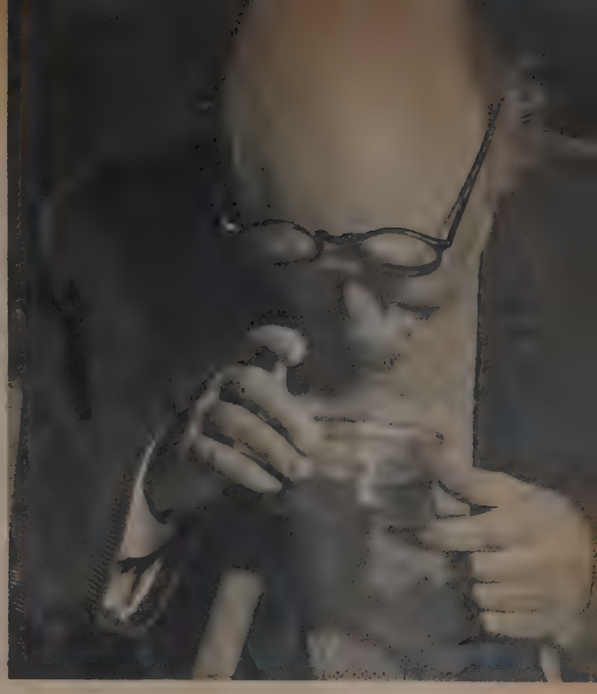
Il y a beau temps que, la vie, Rostand la « fait » entre quatre murs, sans avoir changé d'un iota.

« Une seule chose ne m'a jamais tenté : une existence contemplative. J'ai été intéressé jadis par la métapsychique, la transmission de pensée... Aujourd'hui, je suis tout à fait formel (et je le suis rarement) : cela n'existe pas. »

Rien n'existe d'ailleurs pour Jean Rostand que la vie. Une aventure qu'il n'ose même plus — n'est-il pas devenu circonspect ? — définir comme « absurde », à force d'en traquer le mystère sans espoir d'aboutir. Enfant

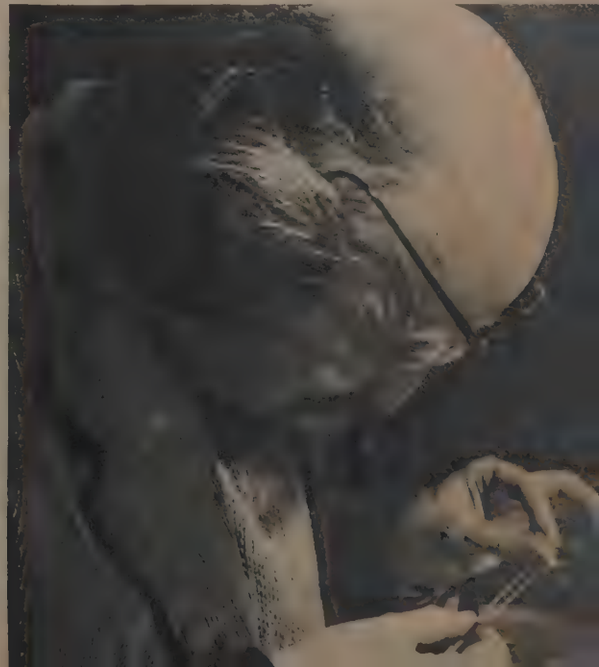
TOUS CES TÊTARDS SONT DES MONSTRES : Jean Rostand les a fait naître par parthénogénèse, c'est-à-dire sans que le mâle soit intervenu dans la fécondation. Jean Rostand étudie les « difformations » et les anomalies...

qui surgissent chez certains de ses sujets. Le savant a observé un pourcentage relativement consi-rable de ces anomalies. C'est ainsi que les batraciens ci-dessous sont tous polydactiles : ils possèdent à chaque patte six orteils au lieu de cinq.



L'évolution et les transformations des têtards anormaux sont journellement contrôlées.

Chaque jour, Jean Rostand les examine minutieusement à la loupe. Quand l'un d'eux présente une difformité particulière, il est élevé à part.



doué, bachelier à quatorze ans, il était parti à grandes foulées à la recherche du grand secret. Dans une famille où les dons les plus rares étaient monnaie courante, le petit Jean écrivait au grand Fabre, encouragé par l'auteur de *Cyrano*, à l'âge où les enfants normaux écrivent au Père Noël. Et Fabre répondait, lui. Armé de ce qu'il appelle aujourd'hui « une provision de naïveté effrayante », cet enfant précoce se hâta lentement. Si lentement qu'à quarante ans, dix ans après la fin d'études solides et brillantes, il osait tout juste dresser son bilan de départ.

Le biologiste.

Il avait fait quelques tentatives littéraires d'une veine assez riche pour attirer l'attention de la critique, mais là n'était pas l'essentiel, il le savait bien. Il était parti trop vite, car il y avait — il y a — deux êtres en lui : le biologiste et le philosophe.

« Je me donnai pour tâche de tenter de créer la génétique des batraciens. Dans vingt ans, je crois que j'aurai pu ouvrir un chapitre important dans ce domaine. Je prépare des notes sur la biologie et, d'ici deux ou trois ans, peut-être aurai-je à ce propos dit le meilleur de ce que j'avais à dire. En m'examinant, il me semble pouvoir m'accorder beaucoup de patience et une grande faculté d'attention. J'ai découvert quelques faits concernant les anomalies héréditaires, et c'est avec plaisir que j'ai reçu, d'Amérique, des nouvelles m'indiquant que d'autres travaillent dans la même voie. En se restreignant, on trouve des satisfactions autres que celles dont on rêvait au départ, mais, à plus petite échelle, elles ont la même saveur. La trouvaille scientifique m'excite, finalement, plus que la rédaction d'un livre, et je ne suis pas certain que les choses qui nous sont faciles soient toujours celles qui resteront le moins. »

Cela, c'est le biologiste, qui craint que son acuité visuelle ne dure pas autant que sa passion. Le biologiste est un artisan de la science, un des derniers, pense Jean Rostand, qui puisse encore travailler utilement seul. Sans secrétaire, sans même un aide au laboratoire, il a tiré parti au maximum des atouts qu'il avait dans son jeu particulier : les loisirs que lui procurent les revenus de ses livres et les quelques droits d'auteur hérités de son père, les arbres paisibles de son jardin. Peut-être s'est-il attaqué au problème de l'hérédité chez les grenouilles parce qu'on les trouve partout en France, bien plus que par une sorte de suggestion subie, comme le voudrait la légende, à l'époque où Edmond Rostand écrivit le « Banquet des crapauds » du quatrième acte de *Chantecler*.

Un savant dont les loisirs ne sont qu'apparents.

Le biologiste d'aujourd'hui, quoi qu'il en soit, a organisé sa vie sur une trame continue de loisirs apparents. Comme il ne sort jamais que pour aller, le samedi soir, faire une partie d'échecs avec des habitués au café de la gare ; comme il ne prend jamais de vacances que pour pêcher la grenouille dans les étangs de France ; comme il poursuit ses recherches alors même qu'on pourrait le croire disponible, il abat ses treize heures de besogne par jour, ce qui ferait un assez joli denier, même pour un travailleur moins conscient et organisé.

« Je ne crains pas d'être dérangé. Je réponds moi-même à toutes les lettres, sans exception, et je suis toujours heureux de rendre service à la jeune fiancée qui se demande anxieusement si tel ou tel caractère plus ou moins fâcheux de sa personne est transmissible à ses futurs enfants. Même le téléphone, qu'on a transformé peu à peu en une véritable agence de renseignements, ne me gêne pas. Je n'ai pas besoin d'une tour d'ivoire pour travailler, et je suis très disponible, pourvu qu'on ne m'embête pas. »

C'est toujours le biologiste en lui, l'artisan de la science, qui, environ la quarantaine, s'est dégagé d'une gangue de timidité qui l'empêchait alors de parler, de connaître avec les autres hommes ce contact qu'il rend aujourd'hui si aisé. Sans cette armure dont Jean Rostand se libéra comme on mue, quelques années avant la guerre, qui sait si le biologiste fût parvenu à maturité ?

Le philosophe.

Mais auprès de l'homme de science subsiste le philosophe, auquel Rostand voudrait se persuader qu'il a imposé silence depuis des années. En réalité, il continue de penser en silence, en surimpression sur les éprouvettes, les grenouilles parthénogénétiques ectrodactyles et les variations massives de la population batracienne des étangs bretons. Le philosophe ne veut pas qu'une censure arbitraire le réduise au silence.

Tandis que le biologiste se penche sur son champ, progressivement et volontairement réduit à un profond sillon de mieux en mieux tracé, le philosophe tourne la tête de l'autre côté. Il s'inquiète, autant et plus que jamais, des problèmes que pose à l'homme, éternellement, la condition humaine. A lui, rien de ce qui est humain ne peut être étranger, qu'il s'agisse de politique ou même de métaphysique. Bien sûr, le biologiste dit bien haut sa certitude que la vie se dénoue, après la mort, dans le néant. Mais le philosophe persiste à jouer dans l'ombre son rôle d'inquiéteur, selon la belle formule de Gide.

Le biologiste affirme :

« Il n'y a pas d'explication métaphysique des problèmes de la vie : rien que des faits et un enchaînement de raisonnements logiques à partir de ces faits. Les formes animales sont nées au hasard, progressivement, selon un processus confus. Il n'y a pas de prédétermination. »

Mais le philosophe ne veut pas croire que « c'est encore plus beau lorsque c'est inutile ». Il voudrait savoir, comme tous les philosophes et les enfants : « pourquoi ? ». Il réussit assez bien à mettre le biologiste en échec, au creux de la nuit, en lui évoquant la mort des êtres aimés, la propre mort de Jean Rostand, la mort aussi, au bout de l'aventure, de l'humanité, de la vie et, enfin, de cette minuscule éprouvette qu'on appelle la Terre et qui finira par tomber sur ce bec de Bunsen qu'on appelle le Soleil.

Au bout de sa journée, il arrive que le biologiste laisse rêver le philosophe à un gouvernement mondial où siégeraient des savants sages et compétents.

Mais le biologiste se contente de retrouver l'universel dans les six doigts d'une grenouille née sans père. Il ne veut pas se laisser distraire de l'aventure batracienne, peut-être parce qu'il sait trop bien qu'en relevant la tête pour diriger les hommes vers des lendemains qui chantent il sacrifierait en même temps le biologiste et le philosophe en lui, au profit des deux êtres qu'il abomine le plus au monde : le yogi et le commissaire.

« Je me donnai pour tâche de tenter de créer la génétique des batraciens. »

L'illustre biologiste soigne ces petits crapauds...

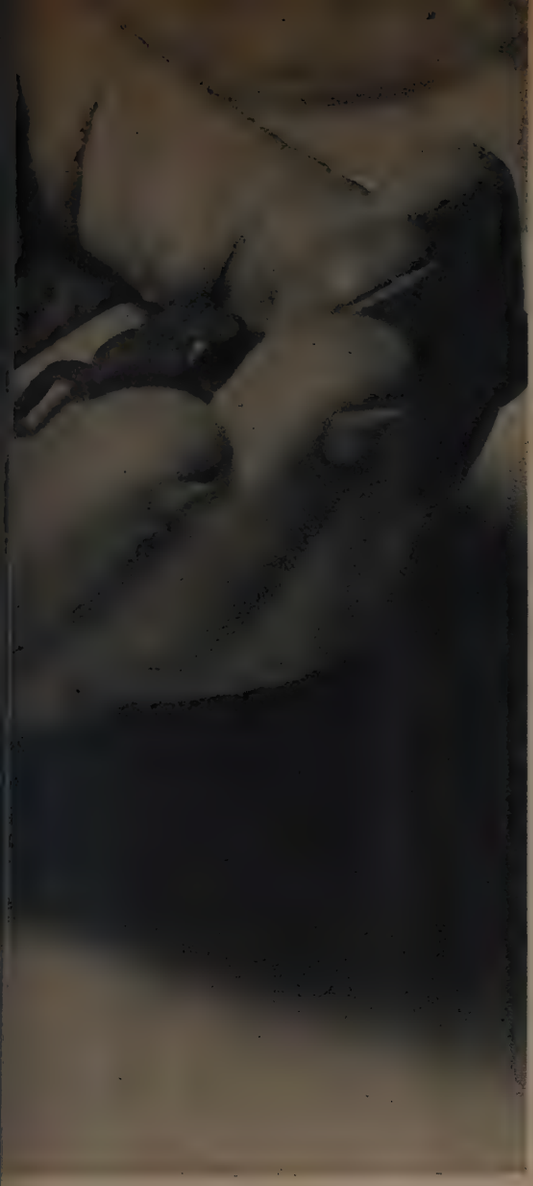
MES RECHERCHES

LES recherches qui m'occupent présentement sont en relation directe avec celles que je poursuis depuis de longues années sur la parthénogénèse artificielle des batraciens (crapauds et grenouilles).

C'est le grand biologiste Eugène Bataillon qui, en 1910, a fait naître pour la première fois des grenouilles sans père. Depuis lors, on a varié et perfectionné les techniques, et il est maintenant facile, chez le crapaud tout au moins, d'obtenir en grande quantité des sujets d'origine parthénogénétique. Ils sont aussi vigoureux que les individus nés de deux parents, à condition qu'on ait soumis l'œuf à un refroidissement prolongé, qui a pour effet de doubler le nombre des chromosomes maternels.

Parmi les centaines de crapauds que j'ai obtenus par cette méthode, j'ai observé un pourcentage relativement considérable d'anomalies diverses: polydactylie (six orteils à chaque patte, au lieu de cinq), ectrodactylie (trois ou quatre orteils), syndactylie (orteils ou doigts soudés), albinisme, double pied, etc., si bien que j'ai utilisé la parthénogénèse comme moyen de faire apparaître des anomalies et ainsi d'explorer le patrimoine héréditaire, jusqu'ici à peu près inconnu, des batraciens. Puis j'ai recherché dans la nature ces mêmes anomalies qui apparaissent en laboratoire, et, pour cela, j'ai dû examiner des dizaines de milliers de crapauds et de grenouilles. J'ai trouvé, en particulier, des crapauds à six orteils, et ai pu constater que cette polydactylie était héréditaire, à la façon d'un caractère mendélien. En outre, dans un étang situé aux environs de Concarneau

EN EXCLUSIVITÉ POUR



... que ses expériences ont rendus orphelins.

CE CHARMANT PETIT GARÇON, C'EST JEAN ROSTAND photographié en compagnie de son père, Edmond Rostand. **Ci-dessous :** parmi les souvenirs familiers de l'auteur de « Cyrano » que conserve pieusement son fils, un buvard, sur lequel le dramaturge notait des idées de décors... et caricaturait certains de ses visiteurs.

par Jean Rostand

(Finistère), j'ai eu la surprise de rencontrer des grenouilles à six, sept, huit et même neuf orteils. Il s'agissait là d'une variation massive, affectant jusqu'à dix à quinze pour cent de la population de l'étang. A la différence de la polydactylie du crapaud, la polydactylie de la grenouille n'est pas transmissible à la descendance ; du moins elle ne se transmet pas suivant les règles classiques. Elle n'est d'ailleurs que le symptôme bénin d'une anomalie beaucoup plus sérieuse qui frappe les larves têtards, et détermine chez eux une modification profonde du squelette des membres, la poussée de pieds ou de pattes surnuméraires, la formation d'excroissances de types divers. Tous les têtards fortement atteints périssent avant de se métamorphoser en grenouilles : les adultes polydactyles sont donc des survivants. Quelle est la cause de cette singulière anomalie, qui, à bien des égards, rappelle certaines proliférations malignes ? Faut-il incriminer un facteur physico-chimique (substance chimique, radiations) présent dans le milieu ? Ou un agent infectieux, un virus ? La première hypothèse apparaît comme très improbable, car nous ne connaissons actuellement aucun facteur inorganique capable de produire de tels effets. Si la seconde hypothèse est vérifiée — et c'est à quoi je m'attache en ce moment — il est possible que l'étude de ces larves anormales apporte quelques lumières sur le mécanisme de formation de certaines tumeurs. De toute façon l'étude approfondie des anomalies, soit héréditaires, soit acquises, chez les crapauds et les grenouilles pourrait, d'une façon ou d'une autre, profiter à l'étude des anomalies humaines.

« FRANCE-ILLUSTRATION »

Reportage photographique Atlantic-Press.

AVEC UNE RAPIDITÉ QUE L'ŒIL NI LA CAMERA NE PEUVENT SAISIR, le cobra projette sa tête aplatie sur la mangouste

L'OPINION DE DENIS MARION SUR

« LA FEMME DU PLANTEUR »

DÉJA *le Paria des îles* nous avait à la fois intéressé et irrité par une évocation plastique saisissante de la vie tropicale et une maladresse insigne dans le traitement du sujet. *La Femme du planteur* mérite le même éloge et le même reproche.

Ce n'est sûrement pas une mauvaise idée de consacrer un film à la guerre chaude qui se passe en Malaisie et qui, pour occuper moins les colonnes des journaux européens que les guerres de Corée et d'Indochine, n'en est pas moins sérieuse.

Mais à quoi sert de se proposer un sujet aussi neuf et aussi dangereux si l'on se hâte de le dépouiller de toute originalité et de tout péril ? Il n'est plus du tout question des antagonismes entre ceux qui se croient civilisés et ceux qui aspirent à le devenir. Le mot « communiste » est évité avec le plus grand soin et remplacé par le mot « bandit ». Les contradictions qu'a amenées l'occupation japonaise sont escamotées avec maladresse : seules subsistent une ou deux répliques, parfaitement inexplicables par le contexte pour ceux qui n'ont pas quelques notions de ces événements, sur le fait que les deux planteurs en question furent internés pendant la guerre dans un camp de concentration et que le chef des « bandits », dont la tête est mise à prix, participait à la lutte de guérillas contre les Nippons.

Le drame sentimental n'est pas mieux mis en lumière. Un ménage déjà mûr est sur le point de se désagréger parce que le mari s'occupe de moins en moins de sa femme et de plus en plus de défendre sa plantation contre le péril extérieur. Blessée par cette négligence, la femme décide de retourner en Grande-Bretagne avec leur fils, qui doit y faire ses études. Quand elle s'apercevra que la vie même de son mari est en jeu à chaque instant, elle préférera rester auprès de lui. Voilà de nouveau une anecdote parfaitement valable, mais dont ni les scénaristes, ni le réalisateur, ni les interprètes n'ont réussi à exprimer le pathétique

La faute en incombe surtout aux premiers et aux derniers. Le dialogue est plat et n'accroche jamais l'attention. Jack Hawkins joue le planteur comme un « dur » dans un film de gangsters — ce qui est défendable — mais ne donne jamais, par surcroît, à son personnage l'aspect d'un mari amoureux de sa femme, ce qui était indispensable. Je suppose qu'on a choisi Claudette Colbert à la fois pour assurer la distribution du film aux Etats-Unis et à cause de son interprétation d'un rôle très voisin dans *Captive à Bornéo*, ce film que la critique a aveuglément ignoré alors qu'il contient la première (et la seule à ma connaissance) expression dramatique de la bombe atomique. Mais si cette délicieuse comédienne est capable de jouer un rôle tragique, ce n'est pourtant pas son emploi.

Ces réserves faites, venons-en à ce qui fait l'intérêt réel de *la Femme du planteur*. Les extérieurs ont été tournés sur place et nous donnent de la Malaisie une vision à la fois fidèle et saisissante. Le cinéma joue ici, une fois de plus, son rôle de révélateur d'exotisme et de pays inconnus. Ken Annakin, qui semblait jusqu'ici cantonné dans la comédie légère, où il a donné ces trois petits chefs-d'œuvre que sont *Miranda* (l'histoire de la sirène dont on vient de voir la version théâtrale sous le titre *la Duchesse d'Algues*), le sketch de *la Femme du colonel* dans *Quartet* et celui de *Monsieur Je Sais Tout* dans *Trio*, montre qu'il est également à son aise dans le film d'action. Il a repris avec bonheur un poncif qui avait déjà été utilisé maintes fois, entre autres dans un court métrage muet (d'origine allemande, si je ne me trompe) qui date de 1930 : la lutte de la mangouste et du cobra.

Cette version-ci possède la supériorité d'une bande sonore, qu'elle ait été enregistrée synchrone ou astucieusement doublée en studio. En tout cas, la mangouste fait entendre le cri dont Rudyard Kipling, dans *le Livre de la jungle*, a donné l'exacte transcription phonétique : Rikk-tikk-tikki-tikki-tchk ! Pour le reste, le scénario est immuable, car il ne dépend pas de l'imagination de l'écrivain, mais de réflexes millénaires : tout le problème est que l'opérateur réussisse à nous en faire voir les péripéties. Dès que la mangouste aperçoit le serpent, elle s'approche lentement de lui jusqu'à le toucher. Le cobra se borne à dresser la tête de plus en plus haut. Puis, avec une rapidité que l'œil ni la camera ne peuvent saisir (les agrandissements de la pellicule sont flous), il projette sa tête aplatie sur la mangouste. Mais celle-ci a des réactions encore plus prompes et évite le choc. La scène se répète jusqu'à ce que la mangouste saisisse l'instant favorable pour planter ses dents à la base de la tête du cobra. Celui-ci se secoue alors furieusement, faisant voltiger dans l'air la mangouste, qui ne lâche pourtant pas prise. Etourdie, assommée contre les murs ou le plancher, complètement anéantie, elle garde sa mâchoire fermée jusqu'à ce que le reptile meure, les vertèbres brisées. Alors la mangouste reprend doucement conscience, desserre les dents, lèche ses plaies et s'en va en trottinant. Ces trois minutes à elles seules valent le dérangement.

... jusqu'à ce que la mangouste saisisse l'instant favorable pour planter ses dents à la base de la tête du cobra **(ci-dessus).** Elle sortira du combat assommée, mais victorieuse, et s'en ira en trottinant après avoir desserré, sur le cou du serpent désormais inerte, la terrible étreinte de ses mâchoires.

CES DOCUMENTS SONT DES AGRANDISSEMENTS DE LA PELLICULE CINÉMATOGRAPHIQUE

En conspirant contre son époux (Jacques Charpin) la Reine (Françoise Adam) contribuera, sans le savoir, à sauver l'âme de ce souverain dont le véritable royaume n'était pas sur la terre.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR

« JACOB ET L'ANGE » ET « EN ATTENDANT GODOT »

José Regio est considéré au Portugal comme un écrivain d'importance. Il s'est d'abord fait connaître par ses poèmes. *Carrefours de Dieu* et *Poèmes de Dieu et du diable* sont des livres étranges et déchirants où Baudelaire donne la main aux grands mystiques espagnols. Il a publié aussi des romans et des essais. Quant à sa pièce, *Jacob et l'Ange,* créée à Lisbonne en 1941, elle suscita là-bas un grand mouvement de curiosité, malgré son interdiction par la censure dès la troisième représentation. J.-B. Jeener a tenté la difficile entreprise d'adapter une œuvre dont les beautés ne sont pas niables, mais qui nécessitait une interprétation supérieure. Je crains que, de ce côté, il n'ait pas eu toute satisfaction.

Le sujet de *Jacob et l'Ange* est ambitieux. Entendez par là qu'il était semé d'écueils. Un roi, qui fut grand, néglige son royaume pour son âme. Ce conquérant ne veut plus gagner que le Ciel. Il s'endort sur une page de la Bible où il venait de lire la lutte de Jacob avec l'ange. A son réveil, l'ange est là. Il se présente comme son nouveau bouffon, et la lutte s'engage. Pour sauver son âme, le roi devra renoncer à toute vanité terrestre. L'ange complote donc avec la reine déçue par l'indifférence de son mari, avec les grands du royaume et le duc, frère du roi. Celui-ci, reconnu indigne, est déchu de sa couronne et remplacé par son frère. Le roi ne voit plus dans le bouffon que son ennemi, et la lumière ne lui viendra qu'aux portes de la mort. Il réclamera la tête de l'ange, qui emportera son âme.

Les intentions de José Regio ne sont pas toujours très claires dans cette pièce adaptée par J.-B. Jeener dans un fort bon style. La hauteur de l'inspiration n'en est pas moins évidente. M. Jacques Charpin, dans le rôle du Roi, est plus torturé que convaincant. M^lle^ Françoise Adam, dont le maquillage laisse à désirer, manque de majesté à la fois dans le maintien et dans l'élocution. M. Jean-Marc Lambert, l'ange-bouffon, a du tonus, mais écrase un peu trop ses partenaires de sa taille gigantesque.

Monsieur Samuel Beckett est un jeune écrivain qui jouit d'une assez flatteuse réputation dans la petite troupe de l'absurde enrôlée derrière M. Albert Camus. Chacun sait qu'ils sont là une demi-douzaine à réclamer le monopole du sens tragique de la vie, comme s'ils l'avaient inventé. Je regrette de n'avoir pas lu *Molloy* et *Malone meurt,* les deux romans sur lesquels un cercle restreint, mais choisi, a fondé le renom de M. Beckett. A en juger par sa pièce du théâtre de Babylone, *En attendant Godot,* ceux-ci ne doivent pas manquer d'humour, d'un humour noir, bien entendu. Il en est de ses deux personnages principaux, Wladimir et Estragon, deux clochards coiffés d'un chapeau melon poussiéreux et chaussés de godasses à la Charlot, un peu comme du lamentable héros de *l'Etranger.* Ils n'attrapent pas la vie à bras-le-corps ; ils la subissent dans un sinistre paysage décoré d'un seul arbuste surréaliste et où ils attendent Godot. Qui est Godot ? On ne sait pas ; ils ne le savent pas eux-mêmes, et qu'importe ! Ils passent successivement deux lugubres journées à échanger des propos incohérents et amers. Or voici que passe un étrange personnage, dont la silhouette évoque les Anglais de Caran d'Ache. Il tient au bout d'une corde une espèce de loque humaine, son valet vêtu d'une livrée rouge. Le valet galope devant son maître, une valise d'une main, un panier de l'autre. Le fouet claque. Le pseudo-insulaire est-il aveugle ?

Une suite de scènes gratuites, au dialogue obscur, parfois insipide — volontairement insipide — meublent les deux actes. Les enthousiastes d'une certaine littérature pour qui la grisaille apocalyptique est le sommet de l'art vous diront qu'il y a là de puissants symboles. Je veux bien y voir, pour leur agréer, un mythe ténébreux, non dénué de prétention et sauvé par quelques clowneries à la Fratellini.

Il faut ajouter que la pièce est admirablement défendue par un très grand acteur, M. Lucien Raimbourg, dont l'extraordinaire humanité suffit à faire rebondir la pièce. C'est une véritable révélation. Pierre Lahoux, Roger Blin, Jean Martin sont, eux aussi, de premier ordre. Par eux et le talent du metteur en scène, *En attendant Godot* parvient à exister.

LES HOMMES ET LES ÉLÉMENTS ÉTAIENT CONTRE LUI...

LE DOCTEUR BOMBARD REVIENT EN VAINQUEUR

« C'EST GRACE A MES AMIS JEAN-LUC DE CARBUCCIA ET JEAN FERRÉ, VÉRITABLES MEMBRES, A TERRE, DE L'EXPÉDITION, QUE J'AI ENTREPRIS LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE. »

ALAIN BOMBARD

MALGRÉ le froid, la neige, il y a quelques jours, à Orly, les représentants de quatre ministres, les présidents de deux grandes associations dont il est membre, le Réseau des Emetteurs Français et le Yacht Club de France, cinquante photographes, les radioreporters, les cinéastes, la Télévision, les journalistes et ses admirateurs ont accueilli le docteur Bombard.

Ainsi, l'homme qu'on prenait pour un fou à son départ d'Afrique avait remporté deux victoires. L'une sur la mer, l'autre sur le public. Il y a quelques mois, un peu partout l'on écrivait : « Le pauvre navigateur, le « cinglé » de l'Atlantique. »

Un certain commandant Ferrière écrivait : « D'un bout à l'autre, cette aventure est une énorme plaisanterie. »

Or, au péril de sa vie, malgré l'abandon de son compagnon, Jack Palmer, le docteur Bombard a poursuivi son idée.

Parce qu'il nous a fait, à mon ami Jean-Luc de Carbuccia et à moi-même, l'honneur de sa confiance, nous avons pu connaître chaque jour quelles difficultés il devait vaincre.

Monaco-Ciudadela, fut un dur essai.

ON sait qu'afin de démontrer que la survie en mer des naufragés est très possible le docteur Bombard voulait prouver :

1° Que son canot pneumatique tenait par tous les temps ;

2° Que la mer fournissait une nourriture suffisante ;

3° Que le moral des naufragés pouvait résister aux plus déprimantes situations.

Pour cela une mer fermée et passante comme la Méditerranée semblait l'idéal. Hélas ! la mobilité de ses conditions, la succession rapide de deux vents contraires et la fréquence des tempêtes devaient soumettre Bombard et Palmer à de dures épreuves. Quelques jours après leur départ, le 25 mai, de Monaco, les deux naufragés subissent une violente tempête qui les cloue sous le capot de toile de *l'Hérétique* pendant six jours : impossibilité de pêcher, de se nourrir par un moyen quelconque. A la première accalmie apparaît un navire : le *Sidi-Ferruch*. Signaux de détresse. Le paquebot stoppe et Bombard demande quelques vivres en prévision d'une autre tempête. Aux yeux du public, c'est la catastrophe, l'échec

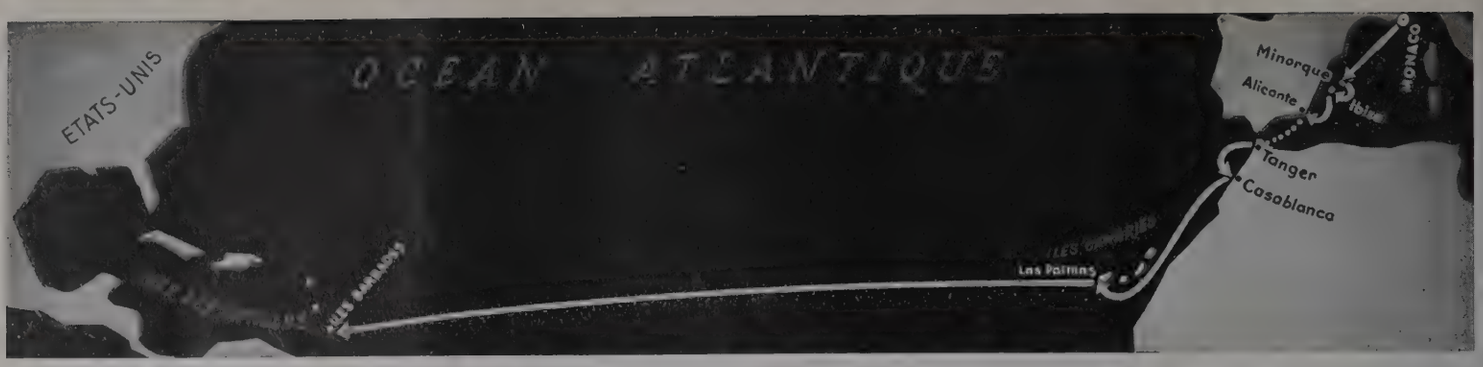
A son arrivée aux Baléares, à Ciudadela, après dix-huit jours de navigation, devant la population, Bombard vide ses réservoirs d'eau douce. Ils n'ont bu que de l'eau de mer. Malgré cela, il apprend qu'on le considère comme un farceur et que son supporter, M. Schat, refuse désormais de l'aider, ne voulant plus, dit-il, collaborer à un suicide.

Envoyé spécial de *France-Soir*, je le trouve aux Baléares, idole de la population, recevant l'hommage de vieux marins, de pêcheurs qui connaissent bien la mer et lui disent : « Courage ! ce n'est qu'un premier pas, perfectionnez votre technique, vous êtes sur la bonne voie. » Bombard m'explique alors l'enseignement de la Méditerranée : le canot résiste aux pires tempêtes. L'eau de mer, savamment dosée, désaltère et n'est pas toxique. Le moral est bon. Il reste la nourriture.

« En Méditerranée, ça n'a pas d'importance, il suffit de survivre quelques jours, on rencontre souvent quelqu'un. C'est en Atlantique qu'il faut survivre des mois. Or, en Atlantique je trouverai des poissons et du plancton. Je suis maintenant convaincu de ma réussite. »

Mais Bombard n'a pas d'argent. Je le ramène à Paris pour qu'il complète et modifie son matériel. Il lui faut payer l'avion, faire vivre sa femme, emporter quelques pesetas... Les journaux, qui l'avaient assailli à son départ pour obtenir un récit de ses essais, se rétractent. Aucun intérêt, puisqu'il n'est pas « publié ». C'est alors que se confirme la collaboration qui

Accueilli à Orly par ses amis Jean Ferré **(à gauche)** et Jean-Luc de Carbuccia **(à droite)**, le docteur Bombard a subi, à sa descente d'avion, l'assaut des reporters et des photographes.



Parti de Monaco le 25 mai, le docteur Bombard a perdu, en difficultés de tous ordres, beaucoup de temps aux étapes, et le 19 octobre il a quitté Las Palmas, escorté à quelques milles par les personnalités du Yacht Club et le consul de France. Durant son épopée de soixante-cinq jours sur « l'Hérétique », il n'a jamais manqué ni de poissons ni de plancton, mais le soleil l'a fait terriblement souffrir. Le cinquante-troisième jour, rencontrant un navire anglais, il a eu le courage, après avoir pris un repas à bord, de refuser tous vivres et de reprendre son régime, qu'il a poursuivi sans faillir jusqu'à La Barbade.

devait lui permettre ses audaces et le succès.

Un jeune éditeur de vingt-trois ans, Jean-Luc de Carbuccia, déjà lié par une solide amitié avec Bombard, lui apporte le soutien nécessaire.

« J'ai confiance, lui dit-il, en la valeur de tes théories. Je suis là pour t'étayer, mais en aucun cas je n'accepterai que tu ailles jusqu'à la témérité, comme le font souvent les explorateurs pour remplir les conditions d'un contrat publicitaire quelconque. J'aimerais éditer les conclusions de ton expérience, mais je te laisse la liberté de l'arrêter quand bon te semblera. »

Mais Bombard a son but : traverser l'Atlantique. D'abord pour changer de mer, ensuite pour que cet exploit titanesque, jamais essayé, frappe le public et donne confiance.

« Je veux qu'en cas de naufrage chaque homme tombé à la mer pense à moi et se souvienne que j'ai pu vivre dans les pires conditions. Cet espoir sera leur vie.

» Mes conclusions fourniront la technique de leur sauvetage. »

L'abandon de Palmer.

L'épreuve des Baléares n'était qu'un avant-goût de Tanger. Là, Bombard allait connaître la pire des infortunes : l'abandon de Jack Palmer.

Ce dernier avait été en Méditerranée le compagnon rêvé. Excellent marin, il avait initié le docteur Bombard à la navigation par mauvais temps, aux mille secrets de la mer qu'un vieux marin seul connaît. Leur amitié semblait solide. Tanger allait tout compromettre. Bombard dira peut-être quelque jour les raisons profondes du changement d'attitude de Palmer.

Petit à petit, celui-ci a voulu convaincre Bombard de retourner en Méditerranée, au lieu d'aller « périr en Atlantique ». Puis il a parlé d'abandon.

UNE VOILE DE 3 MÈTRES DE HAUT : c'est tout ce que pouvait hisser le docteur Bombard sur son canot pneumatique.

Jack Palmer, excellent navigateur, a été en Méditerranée un aide précieux pour Bombard.

« Si tu ne m'accompagnes pas, lui a affirmé Bombard, je partirai quand même. » Et il est parti seul. Il m'adresse alors un mot : « Mon expérience ne peut pas ne pas être tentée ! »

Il y a quelques mois, je suis allé à Tanger voir Palmer. Le fier marin des Baléares a perdu toute sa taille. La graisse alourdit les muscles fins du yachtman. J'ai pu lire dans son regard tout le regret de ses instants de discussion. Combien il eût aimé n'avoir pas fait l'irréparable !

Et pourtant, à ce moment, on croyait Bombard perdu...

D'ailleurs, dès la sortie de Tanger, tout le monde a déclaré : Bombard ne franchira pas le cap Spartel.

A Casablanca, M. Furnestin, directeur de l'Institut scientifique des pêches, disait : « Je suis sûr qu'il peut passer, mais à condition de frôler la terre. »

Bombard est passé à 150 mètres du cap Spartel.

Casablanca-Las Palmas : un record de vitesse.

La grande force de Bombard, c'est sa possibilité de convaincre. Tout homme intelligent, propre est charmé, envoûté par ce causeur délicieux, séduit par ce dialecticien brillant. M. Furnestin ne pouvait pas ne pas devenir un grand ami du naufragé.

Depuis octobre 1946, l'Institut scientifique des pêches du Maroc est chargé de développer les sciences océanographique et biologique appliquées à la pêche et aux différents besoins humains. Il étudie donc les courants, leur nature, leur intensité. A sa tête, le professeur Furnestin est un des meilleurs océanographes du monde.

Vite pour Bombard, comme pour ses collaborateurs, il devient le « patron ».

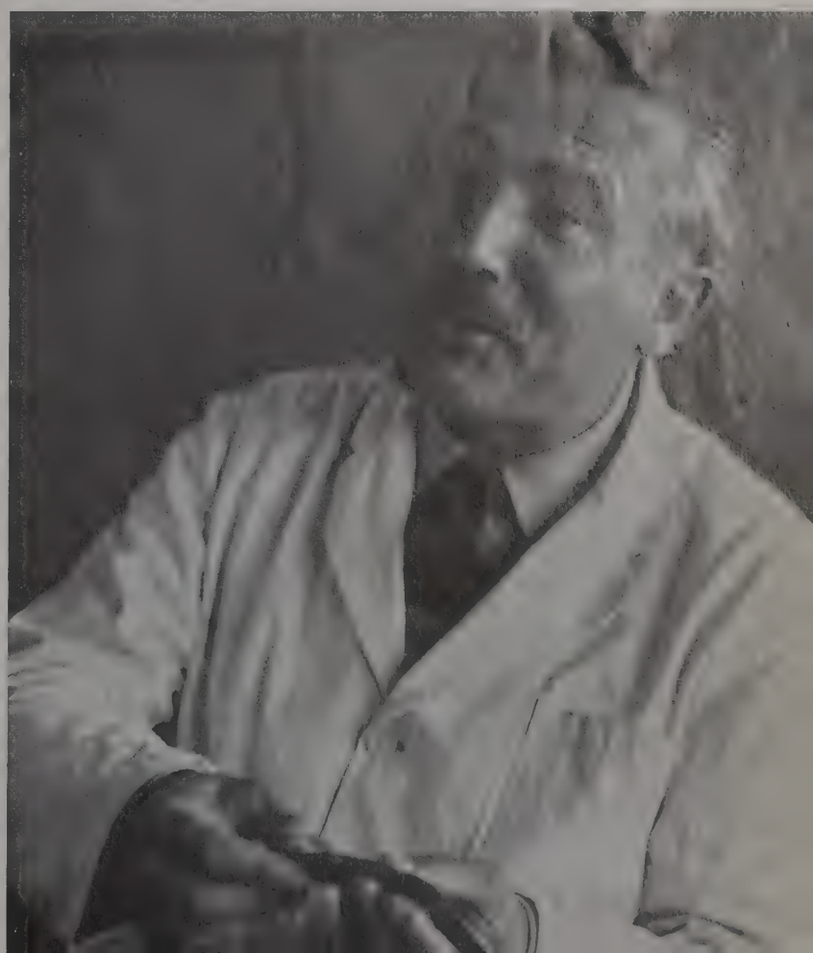
LE SECOND DÉPART du navigateur : il quitte Orly pour Tanger. Mme Bombard et M. Schat l'ont accompagné à l'aérodrome.

SEUL A BORD, le passager de « l'Hérétique » dispose d'un espace vital plus important, mais ne peut se tenir debout.

L'ACCUEIL ENTHOUSIASTE des Baléares: Bombard montre à Palmer leur photographie à tous deux, dans un journal local.

LES FILETS A PLANCTON utilisés par le docteur Bombard pour quêter sa nourriture à la surface des flots provenaient des laboratoires de l'Institut scientifique des pêches de Casablanca, que dirige M. Furnestin **(ci-dessous, à droite)**.

DU POISSON PENDANT TROIS MOIS : la chère était peu variée, le couvert vite dressé ; la préparation consistait essentiellement à laver et à vider le poisson. Le docteur Bombard compte bien se rattraper.



« MISSION TERMINÉE »

Mme BOMBARD RETROUVE CELUI A QUI ELLE A TOUJOURS PRÉDIT LE SUCCÈS

« Vous pouvez nous aider par vos observations, dit-il à Bombard. En échange, je vous documenterai sur les courants et les possibilités de pêche. »

Mlle Faure, une agrégée de sciences, y étudie le plancton. Elle donne à Bombard une idée des échantillons prélevés en Atlantique.

On sait que le plancton, ensemble d'êtres vivants minuscules emportés par le courant, est riche en vitamines. Il sera pour Bombard l'appoint antiscorbutique indispensable.

L'institut fournit de plus à Bombard un filet dernier modèle, véritable chalut à animaux microscopiques. Grâce à lui, quotidiennement, 20 grammes de plancton seront consommés.

Enfin, M. Furnestin, qui a beaucoup étudié les courants de la côte marocaine, indique à Bombard un chemin jusqu'alors inconnu. Le naufragé solitaire lui fait confiance et, de Casablanca aux Canaries, il suit la route indiquée. Grâce à elle, sur son canot sans quille, avec une voile insignifiante, il est arrivé à Las Palmas plus rapidement que ne le firent Alain Gerbault, Le Toumelin, Ann Davidson.

Le bilan de l'aventure.

Après avoir passé soixante-cinq jours en mer, en se nourrissant exclusivement de ses produits et en buvant alternativement de l'eau de pluie et de l'eau salée, Bombard a traversé l'Atlantique sur un canot de 95 kilos. Quel est le bilan de l'expérience ?

Avant tout, peut-être, un immense capital d'espoir pour chacun des deux ou trois cent mille naufragés annuels. Aucune donnée rigoureuse, aucune expérience de laboratoire n'aura pour le naufragé l'importance de cet essai conscient et parfaitement réussi.

Ensuite, une détermination du matériel nécessaire pour la survie en mer : canot pneumatique, vêtements, engins de pêche, armes, médicaments. Des conclusions sur l'attitude à adopter. Par exemple, on croyait mourir de soif en mer. Bombard a prouvé que non seulement il était permis de consommer 700 ou 800 grammes d'eau de mer chaque jour, mais qu'on pouvait, en récoltant l'eau de pluie et l'eau de condensation, s'alimenter en eau douce.

La valeur nutritive du poisson, du plancton a été mise en évidence. Les observations médicales effectuées sur lui-même seront du plus grand secours pour les diététiciens que passionnent les cas d'individus à alimentation carencée.

Deux exploits qui n'ont aucun rapport.

Parce qu'une coïncidence de dates avait amené le départ de Bombard le jour de l'arrivée du *Kon-Tiki*, on a parlé de similitude. L'expérience de Bombard est toute différente de celle de Thor Heyerdal et de ses compagnons.

Certes, je viens de l'écrire, l'expérience de Bombard est intéressante pour notre connaissance des vents et des courants. Mais ce n'est pas là l'essentiel. Pour le *Kon-Tiki*, au contraire, il s'agissait avant tout de suivre le sillage présumé de lointains voyageurs. Et puis, on peut le dire sans diminuer en rien la valeur des héroïques passagers du radeau norvégien, les risques encourus sur *l'Hérétique* étaient beaucoup plus grands. Sur le *Kon-Tiki* il y avait nourriture et matériel, radio, par exemple. Bombard n'avait rien de tout cela. Les gens du *Kon-Tiki*, malgré la rusticité de leur radeau, pouvaient marcher, se déplacer. Bombard était contraint à la reptation et à toutes positions inconfortables, à ce point qu'arrivé à terre ses jambes sont très faibles et très fatiguées.

Et aussi, sur le *Kon-Tiki* on n'était pas seul...

Mais cette solitude, Bombard l'aime. Il en profite pour méditer, écrire, lire. Il a rédigé un journal de bord détaillé, noté chaque observation et écrit... deux quatuors. Il a lu Rabelais, Cervantes.

« Ce sale Sancho Pança, lui, s'envoyait des repas fantastiques, pendant que je louchais sur mon poisson cru. Quels cauchemars ne m'a-t-il pas donnés ! »

Christ ou carabin ?

Lorsqu'il est descendu de l'avion, à Orly, avec son teint basané rehaussé de deux yeux noirs profonds et d'une barbe noir d'ébène, quelqu'un s'est écrié : « On dirait un Christ de Rouault. » Un autre a dit : « C'est un vrai carabin. »

Pour ses amis, cet homme bon, toujours rieur, a la profondeur du portrait de Rouault et la légèreté du carabin. Plein de son sujet, convaincu jusqu'à en être téméraire, il sait réaliser de grandes choses. L'action terminée, on le trouve pour la première farce.

Parti sous les regards ironiques, il revient avec toutes les consécrations internationales. *Times* et *Life* lui consacrent autant de pages qu'à Eisenhower. Cela lui plaît, le flatte, mais ne le grise point.

« J'ai conservé, dit-il, la chose la plus précieuse : le sens de l'ironie à l'égard de moi-même. On a écrit : « Un nouveau Lindbergh » ; aux Antilles : « Un nouveau Nelson. »

Et celui qui vient de risquer sa vie pour un haut idéal scientifique et humain de conclure : « C'est amusant. »

Jean Ferré.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Semaine du 19 au 26 janvier 1953

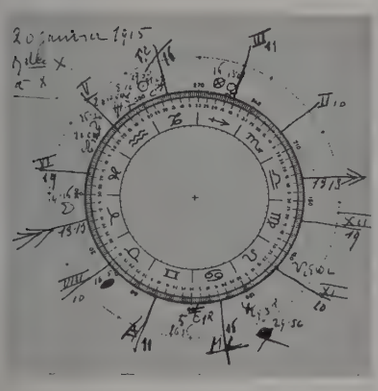
DEUX grandes conjonctions dominent toujours le ciel de la semaine : Vénus-Mars aux Poissons, l'amour, la passion à son paroxysme de beauté et de laideur ; et la conjonction Saturne-Neptune, redoutable, menaçante ou heureuse. C'est elle qui a porté « Ike » au pouvoir.

Les personnes ayant le Soleil au Verseau seront un peu en vedette, pendant un mois, pour le bon comme pour le mauvais.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE

Le **21** Mars et le **20** Avril	Les natifs de ce signe continuent à manquer d'entrain et de dynamisme.
Le **20** Avril et le **21** Mai	Grandes satisfactions, événements importants.
Le **21** Mai et le **22** Juin	Rien, ou s'il y a un événement il sera de première grandeur, toujours en bien ou en mal, suivant thème natal.
Le **22** Juin et le **23** Juillet	La question financière prend désagréablement la vedette.
Le **23** Juillet et le **23** Août	Rêves irréalisables ; projets impossibles : la réalité est loin du rêve.
Le **23** Août et le **23** Sept.	Déception sentimentale, chagrin.
Le **23** Sept. et le **24** Oct.	Les gens dont on parle pour échec ou succès.
Le **24** Oct. et le **23** Novem.	Amertume ; blessure d'amour-propre. La passion vous aveugle ; ne pas prendre de décision.
Le **23** Novem. et le **22** Décem.	Rupture possible ; pourtant la sagesse enveloppée de tristesse domine toute passion. Semaine étouffante.
Le **22** Décem. et le **22** Janv.	La situation : danger avant réussite ; semaine très dure ; il faut vaincre, monter coûte que coûte, autrement la chute serait grave. Des événements retentissants dépasseraient même les natifs de ce signe, qui se trouvent souvent en proue des mouvements collectifs.
Le **22** Janv. et le **20** Février	Du rêve, du bonheur, peut-être trop lourdes réalités.
Le **20** Février et le **21** Mars	De l'amour, des joies fortes, rapides. Tous ces bonheurs sont dangereux pour Gémeaux, Sagittaire et Scorpion.

THÈME ASTRAL DE Mlle X..., née le 20 janvier 1915, à...



BIEN que ce thème soit dans les tout derniers degrés du Capricorne à 29°5' (chaque signe a 30 degrés) je l'étudie avec grand plaisir.

Ce thème est dominé par une grande sagesse. La raison, la réflexion sont puissantes. Vous êtes entrée jeune dans la lutte de la vie, peut-être pour sauver le foyer de votre enfance. La maladie, physique ou morale, a bouleversé bien des choses autour de vos jeunes années. Heureusement votre pensée, pensée profonde, vous a dicté la sagesse et vous a dirigée vers le chemin du travail, teintant le tout d'une mélancolie reconnue et acceptée par vous. Vous êtes retenue généralement sur le bord des aventures ; et voilà votre dilemme : le cœur et la raison ne sont pas au diapason de la vie moderne. Le Milieu du Ciel au Cancer encadré (parallèle) de Pluton et de Neptune, ce dernier blessé par une opposition du Soleil, montre le rêve dans un idéal qui domine tout ce cœur, ce rêve où vous voyez votre compagnon couvert de qualités énergiques. Mais vous désirez cette grande énergie doublée d'une sensibilité, d'une finesse, d'une délicatesse qui sont rarement le fort de l'homme d'action.

Pour vous, Uranus en 4e Maison (le foyer) rend toute décision au sujet du mariage difficile et lente. Je pense que vous arriverez à prononcer le grand oui fin 1955 début 1956 ; cela après une crise douloureuse où vos conceptions du bonheur prendront une route plus terrestre ; vous accepterez le compagnon raisonnable qui croisera votre route. Votre mari sera un Martien ; sa volonté vous entraînera un peu malgré vous et par lassitude de votre part, ayant subi une rupture sentimentale ou bien une rupture morale avec vous-même.

Vous savez vous défendre ; ayant une idée juste de votre devoir et de votre conscience professionnelle. Travail en collaboration.

Votre thème respire la loyauté, la franchise, et vos récompenses terrestres ne sont pas en rapport avec ce que vous donnez. Nature concentrée, conservatrice, fidèle et fanatique dans la cause que vous défendez ; attirée dans un grand idéal par des mouvements collectifs.

Votre nature est exigeante sur le plan moral, pour vous et pour les autres. Votre esprit raffiné est attiré par l'art, la musique, la littérature. Plume facile ; situation : librairie, journalisme. Années dures : 1937, 1938, 1939, 1940. Un sentiment a touché votre cœur en 1945, 1950.

La deuxième partie de la vie sera heureusement plus ouatée, et les désagréments de l'extérieur ne toucheront plus ce foyer.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA FRANCE SOUS TOUS SES ASPECTS :

La France : Géographie, Tourisme, publié sous la direction de Daniel Faucher, préface de Georges Duhamel, de l'Académie française (Larousse, deux volumes XII-544 et 584 pages, 1.633 gravures, hors-texte et cartes en couleurs). Nul livre ne saurait donner de la diversité française, climat, sol, mœurs, sites, activité économique, une image à la fois plus vivante et plus fidèle. On ne peut naturellement donner une analyse, même sommaire, de cette encyclopédie, qui unit l'ampleur de la documentation à l'attrait d'une présentation dont la qualité artistique égale la perfection technique. Il n'est guère de Français croyant connaître leur pays et leur région auxquels cet ouvrage ne révèle des aspects inconnus d'un sol qui leur est familier. On y trouve, surabondamment illustrée, l'évocation des paysages, des sites historiques, des monuments, la vie des hommes et l'infinie variété de leurs occupations.

Une invitation au voyage et une initiation à la connaissance des admirables aspects de ce pays privilégié qu'est la France et des trésors que l'histoire et la civilisation ont répandus à profusion sur son terroir. Et aussi un bilan de ses ressources et de ses possibilités. Et encore un tableau lumineux des valeurs auxquelles la France doit, dans un monde où ont émergé des super-Etats, de garder son ascendant spirituel et de rester un modèle de mesure et d'équilibre.

Nouveau Larousse agricole, publié sous la direction de Raymond Braconnier et de Jacques Glandard, préface de Maurice Lemoigne, membre de l'Institut (Larousse, XXIV-1.246 pages, 1.335 gravures, 56 hors-texte). Une somme de connaissances qu'on trouve bien rarement réunies. Les problèmes en face desquels se trouve aujourd'hui le cultivateur présentent une complexité technique, économique et sociale de plus en plus étendue. Le but de cette encyclopédie est d'en mettre les solutions à sa portée, grâce à la collaboration d'une équipe de spécialistes éminents, hommes de science ou praticiens. Le plan de cet ouvrage se développe rationnellement : partant de l'étude du milieu (sol, climat, flore, faune), il aboutit à celle des cultures et de l'élevage, de l'équipement rural, des industries de transformation, des problèmes économiques et juridiques. La clarté de l'exposé, l'agrément de sa présentation, la richesse de l'illustration rendent ce volume à la fois attrayant, maniable et aisé à consulter. Il apporte la solution pratique des difficultés que rencontrent aussi bien l'exploitation des entreprises de polyculture que celle des domaines spécialisés.

Le temps est passé où le paysan confiné sur un coin de terre lui demandait tout et en tirait tout. Mais si la condition paysanne n'a plus la simplicité d'antan, elle garde son attrait et ses avantages pour ceux qui s'y adonnent avec science et raison. Les agriculteurs qui veulent se tenir au courant de ses progrès et de ses exigences recourent à des manuels ou à des revues techniques. Tout ce que la science moderne et l'expérience peuvent leur offrir pour enrichir leurs connaissances et orienter leur activité domestique et professionnelle se trouve dans ce beau volume.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

LES PERSÉCUTIONS A TRAVERS LE MONDE

LES renseignements recueillis à l'heure actuelle permettent de dresser le bilan suivant des persécutions dirigées contre l'Eglise par le régime communiste chinois : 2 archevêques, 2 évêques et 24 prêtres morts en prison ; 14 prélats, 100 missionnaires et plus de 200 prêtres chinois encore incarcérés. 1.106 missionnaires et 43 évêques ont été expulsés.

Pour aider par la prière les catholiques persécutés par le gouvernement de Mao Tse Toung, un prêtre chinois, M. l'abbé Tsong, a célébré à Fourvière une messe que présidait S. Em. le cardinal Gerlier.

L'Europe orientale est, on le sait, le théâtre de semblables proscriptions. Le Saint-Père vient de les dénoncer une fois de plus avec vigueur dans l'encyclique *Orientales Ecclesias.* Après y avoir exprimé son admiration pour l'héroïque résistance des chrétiens de Bulgarie et de Roumanie, le Souverain Pontife rappelle que « l'Eglise ne recherche pas la puissance temporelle, mais le salut éternel des âmes ».

UN PRÊTRE DE COULEUR

Mgr Bernard, évêque de Konakry, a présidé la cérémonie au cours de laquelle un prêtre guinéen, le Père Tchioimbo, assisté de deux sous-diacres également guinéens, a dit sa première messe. On les voit ici sortant de la chapelle de la mission.

DISTINCTIONS

S. Exc. Mgr Terrier, évêque de Bayonne, a remis au R. P. Buzy, supérieur général des prêtres du Sacré-Cœur de Betharram, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, qui lui a été décernée au titre des Affaires étrangères. La même décoration a été remise par le consul de France à Montréal au R. P. Bulliard, missionnaire oblat originaire de Besançon, fondateur de la mission du Christ-Roi, qui dessert l'église la plus rapprochée du pôle Nord.

Parmi les récentes élévations au canonicat auxquelles vient de procéder Mgr Feltin on relève les noms de MM. les chanoines Manceron, curé de Sainte-Jeanne-de-Chantal ; Badre, recteur de l'aumônerie militaire de l'armée de terre ; Lalande, secrétaire particulier de l'archevêque de Paris, et Dutil, aumônier général de la J. E. C.

LES NOCES DE DIAMANT DE LOUIS ARTUS

Le 17 janvier, M. et Mme Louis Artus célébreront leurs noces de diamant.

L'écrivain, qui connut au début de ce siècle tant de succès comme auteur dramatique — dont l'inoublié *Cœur de moineau* — poursuit, sans que l'âge ait de prise sur son talent, une carrière pleine de dignité. A *la Maison du fou, la Maison du sage, le Vin de ta vigne,* il ajoutait récemment un livre de la même noblesse d'inspiration : *Trois Prophéties,* tandis que son roman *Doktor Jedermann* était réédité. On sait que le nom de Louis Artus a été prononcé pour le prix Nobel.

MARIONNETTE-SANDWICH

LES bambins londoniens sont tout joyeux de rencontrer dans les rues l'homme-sandwich le plus petit du monde : c'est une marionnette. Son nom est « Buttons » et son travail consiste à prévenir les enfants de ne pas manquer d'aller applaudir une pantomime interprétée par des marionnettes.

EN publiant dans notre numéro du 20 décembre un appel en faveur de la Semaine de Bonté, nous citions le cas d'une famille qui, pour l'achat d'une machine à tricoter, avait besoin de la somme de **300.000 francs.** Il s'agissait en réalité de **30.000 francs.** Les organisateurs de la Semaine de Bonté nous prient de rectifier cette erreur matérielle qui pourrait inciter certains donateurs à croire que les sommes demandées sont exagérées.

UN GRAND SPORTIF VIENT DE DISPARAITRE : PIERRE GILLOU

Le nom de Pierre Gillou, qui vient de disparaître, demeurera étroitement associé à celui du Racing Club de France et à celui de la Fédération française de tennis. Il avait quatorze ans quand il adhéra au Racing. En 1920 il en devenait le président et ne quitta plus ce poste si lourd. Sa compétence était hors de discussion et ses jugements étaient de ceux devant lesquels on n'hésite pas à s'incliner, car ils reposent sur une connaissance approfondie. Il avait fait du Racing le premier club omnisports d'Europe, celui que les sportifs des autres pays admirent sans réserve quand ils séjournent à Paris...

Pierre Gillou étendait d'ailleurs son intérêt à tous les sports. Il fut un bon joueur de rugby ; l'équipe de cross-country du R. C. sait avec quelle attention il suivait ses performances. Il ne négligea pas même le turf et figura un moment parmi les propriétaires de chevaux. Mais c'est au tennis qu'il revenait le plus volontiers. Il avait été un joueur de valeur. En 1904 il avait disputé une demi-finale du championnat de France. Son grand titre était d'avoir été le capitaine de l'équipe de France qui, en 1927, conquit à Forest Hill la Coupe Davis. Ce furent les grandes années où les « Mousquetaires » légendaires faisaient triompher le tennis français. Aux « as » qui avaient noms Borotra, Lacoste, Cochet, Brugnon, Pierre Gillou avait su insuffler l'esprit d'équipe et cette volonté de vaincre qui ne l'abandonnait jamais. Si l'animateur était en lui exceptionnel, l'organisateur était de la même classe. Stimulant sans cesse les collaborateurs de choix dont il s'était entouré, il donna à toutes les organisations qui s'étaient confiées à son autorité vigilante et un peu rude une puissante impulsion. Faut-il rappeler pour le seul Racing les améliorations de la Croix-Catelan, la création de Roland-Garros, les installations de la rue Eblé et l'aménagement tout récent du golf de La Boulie ? A la Fédération française de tennis, à la Fédération internationale, qu'il présida aussi, il apporta les mêmes qualités.

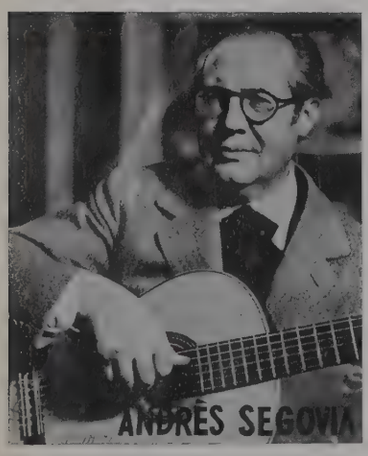
L'homme était rude de ton et brusque de manières. Il détestait les importuns et soutenait ses idées avec véhémence, trouvant aisément la phrase incisive et la réplique sarcastique.

Mais tous ceux qui ont eu avec lui un commerce quelque peu prolongé savent que ces dehors abrupts cachaient un cœur excellent et qu'il était toujours prêt à rendre service.

Il laisse une succession difficile. Le Racing a provisoirement confié la présidence à M. Pagnard. La F. F. L. T. espère que Jean Borotra voudra bien accorder son prestige personnel à la lourde charge que détenait Pierre Gillou. — R. D.

COURRIER MUSICAL

EN ÉCOUTANT...



SA guitare magicienne nous fait remonter le cours du temps. Qu'il revête de parures neuves pièces de luth ou de clavier empruntées à Bach, Haydn et Scarlatti, ou qu'il propage à travers le monde un répertoire dont les compositeurs modernes ont fait l'hommage à sa virtuosité magistrale, il nous suffit de fermer les yeux : la salle de concert abolie, tout un passé monte de l'histoire. Ce n'est pas l'instrument des dieux ou des anges que l'invasion mauresque importa d'Orient en Occident. Ni la lyre d'Orphée ni la harpe des séraphins... mais une vibration humaine, accordée aux voix rocailleuses des terres brûlées. Ayant passé les mers et les monts, la guitare a secoué la péninsule Ibérique d'un long frémissement et s'y est implantée pour toujours. Nostalgie orientale et langueur andalouse. Rythme de feu. La guitare est incorporée à la vie même du peuple espagnol. La musique populaire l'adopta, mais la musique savante la revendique et l'Espagne l'a dotée d'un répertoire multiforme où la part de tradition populaire et de la composition savante est parfois difficile à déterminer.

Cette guitare fut offerte par Louis XIV à sa fille légitimée, Mlle de Nantes.

Cet autre instrument porte la signature de Berlioz et de Paganini.

En France, la guitare subit des fortunes diverses : engouement, disgrâce, résurrection. Dès la seconde moitié du XVIe siècle « tout le monde s'est mis à guiterner ». C'est l'instrument favori des poètes et des rois. « Suis-je éveillé, ma guiterre je touche... » écrit Ronsard, qui l'associe à ses voyages, à ses chansons, à ses amours.

Après Louis XIII, le roi-musicien, Louis XIV se désennuie du Conseil en écoutant guiterrer Butaut, lecteur de sa Chambre, et le monarque « touche la guitare de cette même main qui impose des lois à toute la terre » ; à sa fille légitimée, Mlle de Nantes, il fait don de l'instrument que le musée du Conservatoire expose aujourd'hui dans ses vitrines.

La déchéance succède à la faveur. En 1760, un théoricien déclare : « On s'est dégoûté de cet instrument qui ne peut entrer dans aucun concert... » — Mais les romantiques viendront. La résurrection approche. Tandis que les spécialistes travaillent à l'enrichissement des techniques, les artistes et les poètes chauffent l'enthousiasme renaissant. En 1806, la guitare sera chargée d'accompagner la romance de « l'Emigré Montagnard » et Chateaubriand voudra l'associer encore aux airs du pays natal que chanteront les trois héros du « Dernier Abencérage ». La fureur guitarisante est au paroxysme avec l'arrivée d'un météore : le fulgurant Huerta, Espagnol, rebelle, génial et démoniaque comme Paganini. Celui-ci compose, en son honneur, un concerto qui n'a pas trop souffert des outrages du temps ; enfin Berlioz reçoit des mains de Paganini la guitare, dont les aventures embrouillées s'achèvent au musée instrumental du Conservatoire. Puis, la lassitude survient encore. Trop de romances, trop de fadeurs pour l'instrument robuste, qui s'accommode mal de tant de mièvreries.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, faux troubadours, espagnolades renvoient la guitare aux beuglants et aux foires. Mais la véritable Espagne reste fidèle à l'instrument qu'elle a fait sien depuis cinq siècles. Et c'est d'Espagne que partira le renouveau de la guitare à laquelle Segovia restitue sa noblesse native et son authentique tradition musicale.

L. MAURICE-AMOUR.

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

SURPLUS D'ÉDITEURS Livres neufs à partir de 30 fr. (valeur 300 à 500 fr.). Catalogue 2.500 titres c. 5 timbres GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (s.406), 106, Bd Gambetta, NICE.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU Mardi 20 Janv. 21 h. (Kiesgende Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Récital du violoniste
HERMAN KREBBERS

LA SEMAINE HIPPIQUE

LA FORMATION DES JEUNES CAVALIERS

EN ce début d'année les statistiques vont leur train. Si certaines ne causent pas de surprise, d'autres au contraire semblent paradoxales et inattendues. C'est le cas du récent décompte des S. H. U. R. qui, depuis la suppression des régiments montés, assurent désormais la formation des jeunes cavaliers.

Les urbaines.

DANS les villes les conditions d'existence de ces associations semblaient impossibles. Cependant toutes les difficultés ont été surmontées : problème de l'emplacement et des chevaux résolu soit par une association avec un manège en exercice, soit par l'organisation d'une coopérative, recrutement des membres, horaire des séances d'instruction en dehors des heures de travail, mise sur pied de vacances hippiques, etc. Aussi quelle réussite !... Les deux sociétés fondées en 1939 sont devenues cent cinquante en 1952 après l'étonnante progression suivante : trente-neuf en 1946, quarante-sept en 1947, soixante-trois en 1948, soixante-treize en 1949, cent cinq en 1950, cent trente en 1951. En ce moment les « Urbaines » forment un réseau couvrant toute la France. Dans la capitale, la Société d'Equitation de Paris, le Groupe Hippique du Touring-Club sont particulièrement florissants. Il en est de même en province de la Gourmette de Nantes, du Centre Girondin de Bordeaux, du Quadrille de Nice, du Cercle Hippique de Champagne de Troyes, de l'Etrier de Rouen, etc.

Les rurales.

A LA campagne, l'ambiance est autre. Les chevaux sont pour la plupart la propriété des cavaliers, chevaux de ferme ferrés plus légers ou chevaux à deux fins. Ces groupements, suscités et suivis par l'administration des Haras nationaux, ont compté une centaine de formations environ en 1952, après être partis de 12 en 1946.

Un vaste mouvement.

EST-IL besoin de souligner l'importance de ce vaste mouvement groupant aujourd'hui, urbaines et rurales réunies, environ 250 sociétés, 20.000 membres et 3.000 chevaux ? S'il a pu progresser il faut en savoir gré à la F. F. S. E., à son président M. Pollet-Ternynck ainsi qu'au colonel Chiappini. La Fédération « anime et contrôle », soutient par des subventions, délivre des brevets d'instructeur et chaque année à Paris, au cours d'épreuves centrales où une sélection lui est présentée, se rend compte des progrès et donne ses directives.

TRÉ-HARDY.

LES DISQUES NOUVEAUX

Le 2e Concerto de Bela Bartok.

D'EXTRAORDINAIRES affinités de langage musical existent de manière indéniable entre Bela Bartok, musicien hongrois, créateur de l'École nationale jaillie du folklore balkanique, et Maurice Ravel, compositeur français aux accents éblouissants issus de sa propre inspiration.

A première vue, rien ne paraît appelé à rapprocher ces deux artistes. Le premier, chercheur impénitent, voyageait constamment d'un pays à l'autre, se postait à l'affût des airs du terroir, en surprenait quelques-uns exprimés par de vieux paysans ou par d'accortes villageoises, les inscrivait sur son cahier de musique, au besoin les parait, les enjolivait, les entourait d'harmonies précieuses et prenait soin de les faire enregistrer sur disques. Le second, au contraire, souvent assis à sa table de travail ou devant son piano, se montrait un parfait orfèvre des sons ; il les cherchait, les inventait, les modifiait, les polissait tout à loisir et sans cesse. N'a-t-il pas dit que le magnifique adagio du *Concerto en* sol *majeur*, qui déploie lentement et sans interruption les longs anneaux de sa pure ligne mélodique continue, a été assemblé consciencieusement note après note, enfanté difficilement ?

Or, Bela Bartok et Maurice Ravel, tous deux à la poursuite d'un idéal différent, se rencontrent fréquemment sur le même terrain, celui du rythme et de la scansion. Il n'est pour s'en vaincre que d'écouter l'enregistrement du *Concerto n°* 2 de Bela Bartok et de le comparer avec les partitions de Ravel. Eugène Bigot, à la tête de l'orchestre Lamoureux, le conduit splendidement, et Andor Földes en tient la partie soliste au clavier. Mais peut-on en vérité parler de « partie soliste » dans cette vaste fresque sonore ? Elle se présente constamment colorée par le dialogue établi entre l'orchestre et le piano, dont les accents apparaissent tantôt arrachés, brutaux, sauvages, et tantôt spirituels, séduisants, rythmés avec ardeur. Parfois, afin d'apporter de la variété, une houle orchestrale se lève : une phrase sarcastique du piano lui tient tête. Puis le piano et la batterie conjuguent leurs rythmes, qui s'apparentent à ceux du jazz. Le finale a du panache, de l'éclat. Si nous soulignons les analogies de ces deux musiciens du XXe siècle, il convient aussi de préciser ce qui les différencie. Notre compatriote accuse une douceur et une continuité d'expression étrangère au maître hongrois, qui triomphe dans l'élan et le dynamisme. Les discophiles apprécieront l'enregistrement de premier plan qui leur est offert par Pathé Vox. Il comprend également la *Sonate* pour piano, composée en 1926 mais moins originale que le 2e *Concerto*.

W.-L. LANDOWSKI.

RADIO-LUXEMBOURG FÊTE UNE 3.000e ÉMISSION

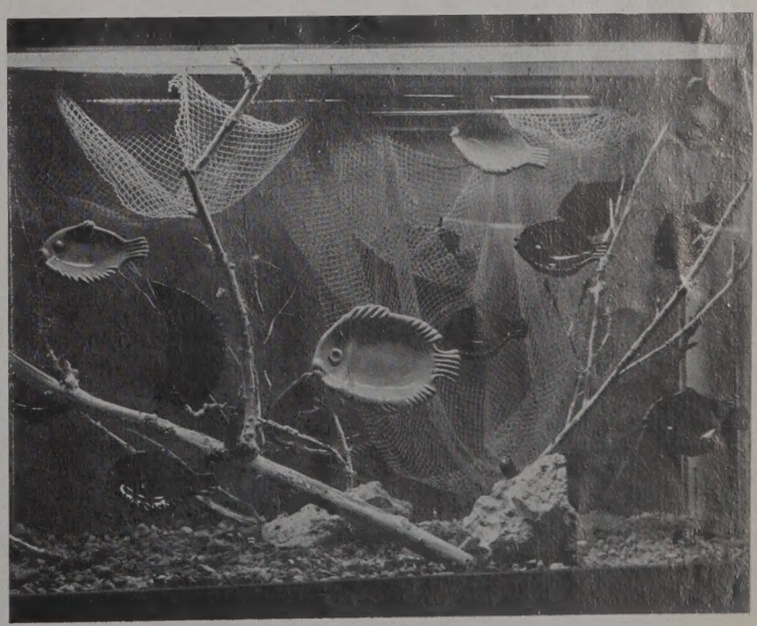
AU cours d'un cocktail donné dans les studios de la rue Bayard, M. René-Louis Peulvey, directeur général de Radio-Luxembourg, et ses collaborateurs ont accueilli de nombreux invités venus fêter la 3.000e de l'émission « Passe-temps des dames et des demoiselles », qui est le plus ancien magazine féminin parlé de la radio mondiale.

Ce très bel ensemble est composé de porcelaines de Saint-Neen-le-Grand. A dr. : la décoration de ces plats est due à Capron.

LE DÉCOR DE LA TABLE

LES dernières semaines de l'année qui vient de s'achever ont vu plusieurs expositions consacrées au décor de la table. Orfèvres, céramistes, verriers, fabricants de linge fin, fleuristes ont toujours collaboré en ce domaine. Entente bien naturelle en notre pays de grande cuisine et où les vrais gastronomes attachent avec raison beaucoup d'importance au cadre dans lequel ils dégustent des plats succulents. Dans cet ordre d'idées, l'exposition organisée par Christofle en ses salons de la rue Royale remporta un succès justifié par la qualité des pièces présentées et par une gamme de prix très intéressante. Elle contribuait très efficacement à la réputation de goût raffiné qui a toujours été celle de Paris.

Lobjoy a composé ce curieux aquarium.



Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N°1	ABONNEMENT N°2	ABONNEMENT N°3
Un an...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N°1	ABONNEMENT N°2	ABONNEMENT N°3
Un an...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★ ★ ★ ★ PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES ★ ★ ★ ★

POUR LES AUTOMOBILISTES : VOITURE CLIMATISÉE

LA Cadillac 1953 sera munie d'un conditionneur d'air capable d'amener en quelques minutes une température confortable dans la voiture, sous n'importe quelle canicule. Le système employé ne modifie pas l'aspect de la voiture, puisqu'il consiste simplement en un compresseur monté sur le moteur et un élément de réfrigération installé dans le coffre à bagages. En été, le voyageur abordera sans crainte les routes poudreuses exposées en plein soleil, il fermera ses vitres à la poussière, à la chaleur et aux insectes.

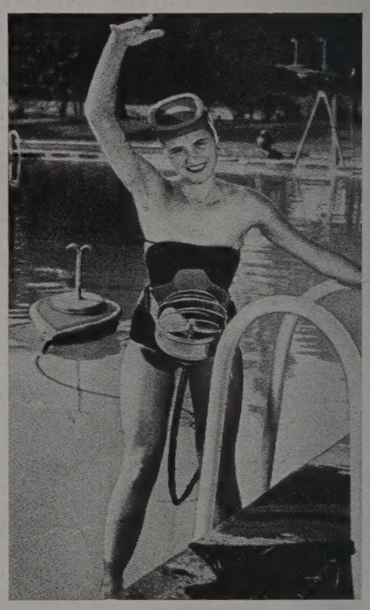
JAUGE MAGNÉTIQUE

LA jauge qui sert à vérifier le niveau d'huile d'une voiture peut, par la même opération, purifier l'huile du moteur qui contient en suspension des impuretés provenant de la combustion et de l'usure des pièces.

Il suffit pour cela d'employer une jauge terminée par un aimant sur lequel viennent s'agglutiner les particules métalliques nageant dans l'huile. Les jauges magnétiques, en usage dans le monde entier, existent en France pour les carters de toutes les grandes marques.

NATATION MOTORISÉE

CETTE moderne sirène ne craint ni les courants contraires ni les longues distances. Un moteur flottant, d'invention allemande, lui permet de se déplacer quatre fois plus vite que les meilleurs champions. L'hélice, emprisonnée dans une cage protectrice, s'attache sur le ventre par une ceinture. Un long câble flexible la relie au moteur étanche qui flotte à quelques mètres derrière la nageuse.



DU NYLON TRICOTÉ POUR ASTIQUER

LE nylon a trouvé un nouvel usage dans le récurage des casseroles. On trouve depuis peu dans le commerce des éponges en fil de nylon tricoté, à l'image des anciennes éponges métalliques. Elles sont garanties d'une grande solidité et inoxydables. Leur souplesse permet de frotter, sans risque de rayure, aussi bien les éviers, baignoires ou lavabos que les casseroles d'aluminium. La ménagère ne risque pas de s'écorcher les doigts sur les mailles, parfaitement lisses, et l'éponge d'un blanc laiteux reste toujours propre après un simple rinçage à l'eau.

LE BRIDGE (N° 110)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 96

LE MORT : ♠ A 5 2 ♡ 5 4 3 2 ◇ V 9 2 ♣ 8 7 6

Entame : ♠ D — NORD OUEST EST SUD

♠ R 4 3 ♡ A 7 6 ◇ A D 10 3 ♣ A R 5

Sud ouvre de 2 sans-atout et Nord met 3 sans-atout.

Sur l'entame de ♠ D, Nord prend. Comment jouer les ◇ ?

Il faut faire 4 levées à ◇ pour réussir le contrat. Comme le mort n'a plus de rentrée, il faut donc jouer les ◇ de manière à pouvoir faire trois fois l'impasse à ◇ si besoin en est, par exemple si Est a ◇ R quatrième (au moins).

Le seul ◇ correct à jouer du mort est par conséquent le 9.

Si Est a ◇ R x x x et ne couvre pas, on met le 3 sur le 9.

On attaque ensuite du V et, si Est ne couvre pas, on jette le 10 sur le V. La main reste ainsi au mort, qui peut faire une troisième fois l'impasse, en partant du 2.

Démontrons maintenant qu'il serait incorrect de partir du valet au premier tour de ◇.

Si Est a ◇ R x x x, il ne couvrira pas le V. Que jettera Sud sur le V ?

S'il jette le 3, Nord jouera ensuite le 9 ou le 2, Est s'abstiendra encore de mettre son R, et Sud, n'ayant plus que ses trois honneurs, sera forcé de prendre. Il sera donc impossible de faire une troisième fois l'impasse à ◇, le mort n'ayant plus de rentrée.

Supposons maintenant que, sur le ◇ V attaqué incorrectement, Sud jette le 10. Quand Nord attaquera ensuite du 9, Est le couvrira du R et Sud ne fera pas son quatrième ◇ : le 3.

VIENT DE PARAITRE :

Le Système Acol de bridge-contrat, par Ben Cohen et Terence Reese.

Traduit de l'anglais par Landau et Figeac.

Un petit livre relié de 129 pages.

Éditeur : P. Figeac, 3, rue Nicolas-Houel, Paris (5e).

« Champions d'Europe trois années consécutives, seconds en 1951, tels sont les résultats acquis par les joueurs britanniques utilisant le système « Acol » d'enchères », disent les traducteurs de l'ouvrage.

« Nous ne présentons pas le système Acol comme un système d'enchères indépendant. Nous nous adressons à des lecteurs familiers avec le système Approche-Forcing Culbertson, et nous leur expliquons comment le joueur Acol interprète ce système et quelles sont les variantes qu'il y introduit », disent les auteurs, dans leur préface à la 4e édition.

L'annonce essentielle du système Acol est l'ouverture de 2 à la couleur.

L'ouverture de 2 ♣, suivie de 2 sans-atout par l'ouvreur, indique 23 points (comptés 4 pour l'as, 3 pour le roi, 2 pour la dame et 1 pour le valet).

Avec 3 points le répondant met 3 sans-atout. Avec moins il peut passer.

L'ouverture de 2 ♣, suivie de 3 sans-atout par l'ouvreur, montre 26 points.

Pour une réponse positive au 2 ♣ Acol une des combinaisons suivantes est nécessaire :

1° Un as et un roi ;

2° Quatre rois ;

3° R D à une couleur et R D à une autre ;

4° R D à une couleur, plus deux rois.

L'ouverture de 2 ♠, 2 ♡ ou 2 ◇ montre 8 levées de jeu et une solide couleur d'ouverture. Elle est impérative pour un tour seulement. Si l'ouvreur veut forcer à la manche, sans la demander lui-même, il doit redemander avec saut dans une nouvelle couleur.

Nous ne pouvons nous étendre davantage sur ce système, que tous les joueurs se doivent de connaître, même s'ils en préfèrent un autre.

ÉTUDE N° 97

LE MORT : ♠ A 3 2 ♡ A 8 7 ◇ 6 5 4 ♣ V 4 3 2

entame : ♣ R — NORD OUEST EST SUD

♠ R D V 10 9 ♡ R 3 ◇ A R D 3 2 ♣ A

Sud joue 7 ♠ et Ouest entame du ♣ R.

L'astuce de jeu n'est pas difficile à trouver, à la condition de n'être pas affligé d'un imprudent optimisme.

André Chéron.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

HISTOIRE DU VILLAGE DE CORNEBU

TEXTE ET DESSINS D'EMMANUEL LAMOTTE ★ LES COMPLEXES DE MARCEL BENOIT ★

Avant de s'endormir, Marcel faisait des rêves. Il sauvait Roxie de périls imaginaires puis il se déclarait. Les mots lui venaient facilement. Ils se mariaient.

Le problème de cette déclaration l'obsédait. Il avait peur d'être ridicule. Il se fixait des dates qu'il remettait successivement Pourtant il se jura que le jour anniversaire de ses vingt ans déciderait de son bonheur.

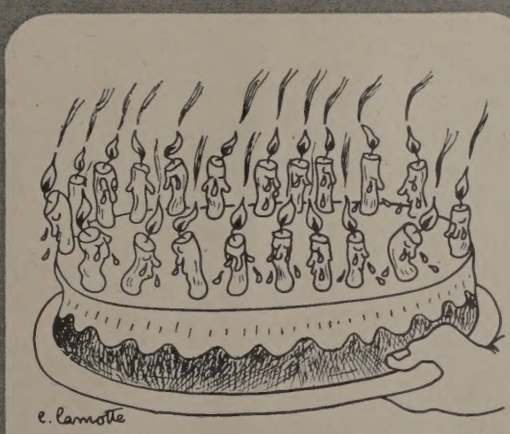
Ce jour là ne pouvait être un jour comme les autres, si peu comme les autres que Mme Pétale demanda la permission d'inviter son filleul adoptif : Octave le militaire. On accepta, il vint. Les Benoit décidèrent d'aller aux champignons.

On se mit gaîment en route. La journée permettait d'être joyeuse et le roi de la fête se félicitait d'une décision dont l'exécution lui paraissait encore légère.

On s'arrêta sur les bords d'une rivière. Mr Benoit posa ses lignes. Mme Benoit aidée de Mme Pétale disposèrent des couverts. Roxie tourna la salade. Octave déboucha les bouteilles Marcel se répéta les mots qu'il allait dire

Le militaire anima le déjeuner de plaisanteries spirituelles. On rit de bon cœur. Le vin aidant les esprits devinrent plus libres, les cœurs plus ouverts et les mots plus charmeurs dans la tête un peu lourde de Marcel.

Mais à l'instant précis où Roxie lui présenta le gâteau, le vide se fit autour de lui. Il se sentit soudain seul et triste, triste et nu, si nu qu'il aurait voulu fuir et se cacher. Les compliments des convives ne l'atteignaient pas. Il dérivait.



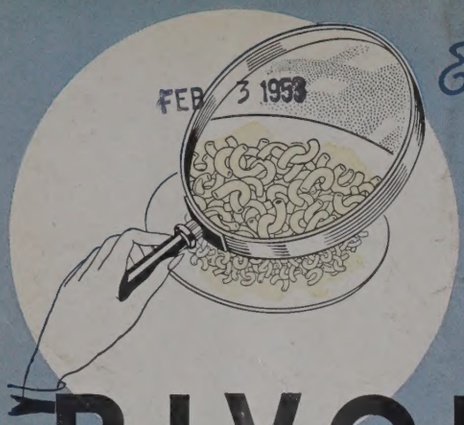
La belle fête qu'il s'était imaginée s'évanouissait. Octave déboucha de nouvelles bouteilles, raconta de nouvelles histoires. Roxie répondit par des éclats de rire qui blessèrent Marcel. Les vingt bougies du gâteau pleuraient.

Après le déjeuner Mr Benoit entraîna sa femme pour une petite sieste. Tous les deux s'isolèrent Madame Pétale proposa une partie de canotage. L'idée parut excellente à Roxie et au militaire Marcel suivit le mouvement.

Résumé des chapitres précédents : Cornebu petit bourg entouré de vignes et de forêts .... Plaidant le faux pour savoir le vrai, supposant le pire pour éviter le faux, le policier Tout-œil et Toute-oreille poursuit son enquête sur l'assassinat de Madame Pétale et le vol du bidule. Soupçonnant Monsieur Benoit, caissier à la perception, il recherche dans l'enfance de celui-ci les mobiles accusateurs. Car Roxie, fille de Madame Pétale, fut en effet, très jeune, le premier amour de Marcel Benoit enfant....

LA SEMAINE PROCHAINE : GUET-APENS

FEB 3 1953



Examinez de très près les Pâtes que vous achetez

Si ces Pâtes sont semées de points noirs ou jaunes, elles ne sont pas de première qualité. Nos Pâtes, fabriquées avec des Semoules, raffinées dans nos Usines et débarrassées de toutes leurs impuretés ne présentent jamais de points noirs ou jaunes.
Elles ont la teinte claire, ivoirine de la pure Semoule de Blé Dur.

RIVOIRE & CARRET

Deux sûretés valent mieux qu'une

Toutes les boites carton contenant nos Pâtes sont doublées, à l'intérieur, d'un sachet solide qui les isole du carton. Cette double protection contre l'humidité, les odeurs ambiantes, les charançons, etc... assure à nos Pâtes une conservation parfaite et indéfinie.

RIVOIRE & CARRET

Notre Macaroni, nos Nouilles, notre Spaghetti à la française, sont livrés en morceaux réguliers

Leur forme pratique facilite la cuisson, améliore le rendement culinaire et supprime les brisures inégales, inévitables avec les Pâtes qu'il faut encore briser à la main.

RIVOIRE & CARRET

La Grande Marque Française
La plus haute qualité
La plus belle présentation
Le meilleur rendement
Le plus juste prix

★ ★ ★

PÂTES TROIS ÉTOILES

RIVOIRE & CARRET

WALLACE & DRAGER